

L'économie des peuples bantous du Cameroun



Dissertation inaugurale pour l'obtention du doctorat de la faculté de philosophie

David Chasin - Lodz

traduit de l'allemand par Gilles René Vannier

Document traduit d'après l'édition originale de 1912 :

D. Chasin, 1912 - *Die Wirtschaft der Bantuneger in Kamerun* - imprimé par Emil Glausch (Leipzig), 114 p.

Le texte original est disponible sous forme électronique sur le site « [Digitale Sammlung Deutscher Kolonialismus](#) »

Photo de couverture :

D'après une carte postale envoyée de Douala en 1904, intitulée *Hängebrücke von Lianen über den Mungo (Kamerun)*, en français *pont suspendu de lianes au-dessus du Mungo (Cameroun)*, sans indication de photographe ni d'éditeur,

Édition :

Auto-édition par Gilles René Vannier – 02830 Saint-Michel – France.

ISBN 978-2-9575251-6-4



Ce code ISBN correspond à l'édition du livre numérique sous forme de fichier PDF.
Ce fichier est également prévu pour une impression recto/verso au format A4.

Diffusé en février 2022 sous licence CC-Zero



Sommaire

Bibliographie.....	5
Préface du traducteur.....	7
Préface de l'auteur.....	9
Géographie et ethnographie.....	11
Les modes de peuplement.....	15
Les rapports politiques et sociaux.....	25
Les conditions économiques.....	39
I. La production primaire.....	41
1.a. L'agriculture.....	41
1.b. La chasse.....	46
1.c. La pêche.....	48
1.d. L'élevage.....	49
2. La division du travail selon les sexes.....	51
3. Le groupe de travail temporaire.....	53
II. Les différentes activités artisanales.....	56
1. La construction des cases.....	56
2. Le tressage.....	58
3. Extraction et travail du fer.....	59
4. La poterie.....	60
5. Le travail du bois.....	62
6. Les autres activités artisanales.....	63
III. L'organisation de l'artisanat.....	64
IV. L'échange.....	71
V. Le commerce.....	78
Conclusion.....	87

Bibliographie

Livres

1. Barret, P. *L'Afrique occidentale*, vol. II. Paris 1888.
2. Bouët-Willlaumez, E. *Commerce et traite des Noirs*. Paris 1848.
3. Bowdich, T.E. *Mission from Cape Coast Castle to Ashantee*. Londres 1819.
4. Buchholz, R. *Land und Leute in Afrika*. = Buchholz. L.u.L.
5. Buchholz, R. *Reisen in West-Afrika*. Leipzig 1880. = Buchholz. R.
6. Buchner, M. *Kamerun*. Leipzig 1887.
7. Bücher, K. *Arbeit und Rhythmus*, 4^e éd. = Bücher A.
8. Bücher, K. *Entstehung der Volkswirtschaft*, 6^e éd. = A.E.
9. Burton, R. *Two trips to Gorilla-Land*, vol. I. Londres 1876.
10. De Compiègne. *L'Afrique équatoriale*. Paris 1875.
11. Dominik, H. *Vom Atlantik zum Tsadsee*. Berlin 1908. = Dom. V.
12. Dominik, H. *Kamerun*. Berlin 1901. = Dominik.
13. Esser, M. *Wirtschaftliche Streifzüge an der Westküste Afrikas*. Berlin 1898.
14. v. d. Goltz, Th. *Handbuch der landwirtschaftlichen Betriebslehre*. Berlin 1905.
15. Hager, C. *Kamerun*. Leipzig 1885.
16. Hahn, E. *Die Haustiere*. Leipzig 1896.
17. Hanssen, G. *Agrarhistorische Abhandlungen*. Leipzig 1880.
18. Hutter, F. *Im Nordhinterland von Kamerun*. Braunschweig 1912.
19. Lenz, O. *Skizzen aus West-Afrika*.
20. Mansfeld, A. *Urwald-Dokumente*. Berlin 1908.
21. Meyer, Hans. *Das deutsche Kolonialreich*, vol. I. Leipzig 1909.
22. Morgen, K. *Durch Kamerun von Nord nach Süd*. Leipzig 1893.
23. Passarge, S. *Süd-Afrika*. 1908.
24. Ratzel, Fr. *Völkerkunde*, vol. I. Leipzig 1885.
25. Reichenow. *Die deutsche Kolonie Kamerun*. Berlin 1884.
26. Reinhard, L. *Drei Jahre als Kaufmann in Kamerun*. Leipzig 1901.
27. Schurtz, H. *Das afrikanische Gewerbe*. Leipzig 1900.
28. Schwarz, B. *Kamerun*. Leipzig 1886.
29. v. d. Steinen, K. *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens*. Berlin 1897.
30. Thonnar, A. *Essai sur le système économique des primitifs d'après les populations de l'État indépendant du Congo*. Bruxelles 1901.
31. Waitz, Th. *Anthropologie der Naturvölker*, vol. I. Leipzig 1859.
32. Wilson, J. *West-Afrika*. Leipzig 1862.
33. Zintgraff, E. *Nord-Kamerun*. Berlin 1895.
34. Zöllner, H. *Kamerun*, vol. II, III et IV. Berlin 1885.

Périodiques

1. Beiträge zur Kolonialpolitik und Kolonialwirtschaft (depuis 1903 : Zeitschrift für Kolonialpolitik und Kolonialwirtschaft). = B.z.K.
2. Bulletin de la Société de Géographie, Paris. = B.d.l.S.d.G.
3. Deutsche Kolonialzeitung. = D.K.Z.
4. Deutsches Kolonialblatt. = D.K.
5. Globus.
6. La Géographie.
7. Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten. = M.D.S.
8. Petermanns Mitteilungen. = P.M.
9. Zeitschrift für Ethnologie. = Z.f.E.

Préface du traducteur

Que savons-nous de David Chasin ?

Lors de la soutenance de cette thèse imprimée en 1912, il se présentait ainsi :

« Moi, David Chasin, de confession mosaïque, suis né le 25 novembre 1888 à Lodz¹ en Russie. Jusqu'en l'année 1905 j'ai fréquenté l'école de commerce de ce lieu, et suis allé début 1906 à Vilnius², j'ai terminé mes études à l'école de commerce en juin. Ensuite j'ai rejoint l'université d'Iéna³, pour étudier le droit et la philosophie. Puis en octobre 1907 je suis allé à Halle pour continuer mes études. En 1908 je suis retourné en Russie pour passer l'examen final au lycée de Lodz en juillet de la même année. Depuis 1908 je fréquente l'université de Leipzig, où j'étudie principalement l'économie politique. »

D'après le catalogue de la bibliothèque nationale allemande, David Chasin a traduit en 1928 le livre « La fin de Raspoutine » du prince Félix Ioussoupov, du russe vers l'allemand.

Nous n'avons pas trouvé d'autres éléments concernant sa biographie, ni sa date de décès. Cette thèse étant disponible depuis plusieurs années sous forme numérisée en Allemagne, sans que des ayants droit se soient manifestés, elle est présumée libre de droits.

Quel est cet ouvrage ?

C'est un travail universitaire.

David Chasin a utilisé la documentation disponible à l'époque sur le Cameroun allemand, et également quelques sources en français et en anglais, pour collecter les informations sur l'économie des peuples bantous du Cameroun. Tout ce qu'il avance est étayé par des références bibliographiques à ces sources.

À partir de ces informations, il a mené une réflexion sur le fonctionnement de l'économie chez ces peuples. Son ouvrage, neutralité académique oblige, n'est pas trop encombré par le fatras idéologique colonialiste, même si David Chasin n'échappe pas totalement aux préjugés de l'époque.

David Chasin nous a donc délivré un travail comparatif des sociétés bantoues abordées via une approche économique, travail suffisamment original pour justifier une traduction.

1 Note du traducteur - Lodz se trouve en Pologne, et en 1905 la Pologne était étroitement contrôlée par l'Empire russe. Lodz était alors un important centre textile cotonnier.

2 Note du traducteur - Vilnius est la capitale actuelle de la Lituanie. En 1906, Vilnius faisait partie de l'Empire russe, qui avait fermé son université depuis 1832, l'université étant considérée comme un foyer nationaliste opposé à l'Empire.

3 Note du traducteur - Iéna, Halle et Leipzig sont des villes de l'est de l'Allemagne.

L'importance de la thèse de David Chasin doit être appréciée eu égard à la qualité de la direction de thèse. Karl Bücher⁴, directeur de thèse, spécialiste reconnu des origines de l'économie nationale, avait forgé les concepts qui ont permis à David Chasin d'étudier l'économie africaine et sa confrontation avec l'économie industrielle du colonisateur.

Si par ailleurs, on partage un tant soit peu les idées des tenants de l'école historique de l'économie politique, qui pensent qu'il y a souvent un lien entre les problèmes de l'économie d'aujourd'hui et les origines de l'économie nationale, on trouvera dans cet ouvrage des éléments de réflexion sur la situation actuelle du Cameroun.

Quel type de traduction ?

L'ambition du traducteur est de fournir au lecteur francophone un texte français aussi proche que possible du document original allemand, pour lui permettre de mener une réflexion autonome à partir de documents d'époque.

Par exemple, nous n'ignorons pas que le terme « nègre » a pris une connotation péjorative après avoir été utilisé si souvent de façon malveillante pendant des siècles. Mais nous avons néanmoins traduit à chaque fois le terme « *Neger* », utilisé par M. Chasin sans intention particulière, par son équivalent français « nègre » pour ne pas tromper le lecteur en édulcorant ce qui pourrait lui déplaire. Avec une seule exception : pour le titre figurant sur la première de couverture *Die Wirtschaft der Bantuneger in Kamerun*, nous avons préféré à la traduction littérale *L'économie des nègres bantous du Cameroun*, l'intitulé *L'économie des peuples bantous du Cameroun*, pour ne pas choquer le lecteur n'ayant pas encore lu cet avertissement.

Modifications apportées lors de la traduction

Les noms allemands de lieux ou de tribus utilisés à l'époque sont remplacés par les noms actuels, s'ils sont différents. Si le traducteur n'a pas réussi à identifier précisément un lieu ou une tribu, le nom allemand est conservé.

Quelques corrections de détail ont été apportées, notamment dans les références bibliographiques.

Le traducteur a ajouté quelques notes, toutes identifiées par « Note du traducteur ».

La traduction, cette préface et les notes du traducteur sont sous licence CC-Zero de Creative Commons, pour en favoriser la libre circulation.

4 Note du traducteur – Il s'agit de Karl Wilhelm Bücher (1847-1930), qui fut titulaire d'une chaire d'économie et de statistiques à l'université de Leipzig, de 1892 à 1916. Il est connu pour ses travaux d'économie politique, notamment sur les économies non marchandes, et aussi pour son étude de la production industrielle (l'augmentation de la production entraîne la baisse des coûts unitaires). Il introduisit le journalisme à l'université, d'une part pour améliorer la formation des journalistes, d'autre part pour faire du journalisme un sujet d'études universitaires.

Préface de l'auteur

Le présent ouvrage devait initialement s'intituler « L'économie des nègres du Cameroun ». Je voulais essayer de présenter synthétiquement la situation économique des noirs du Cameroun, sans avoir prévu les difficultés qui allaient en découler. Après m'être consacré quelque temps à l'étude de la littérature sur le Cameroun, je dus reconnaître qu'il n'était plus question de mener ce travail de façon homogène. C'est en effet au Cameroun que se trouve la frontière entre les deux grandes races de nègres, les Bantous et les Soudanais, et la frontière court en son milieu, de sorte qu'une moitié du Cameroun est habitée uniquement par des Bantous, et l'autre moitié par des Soudanais. Les nègres bantous et soudanais sont à des niveaux de civilisation tout à fait dissemblables, et leurs situations tant politiques, sociales qu'économiques présentent les plus grandes différences. Si j'avais voulu me tenir à mon projet initial et présenter l'économie de tous les noirs du Cameroun, j'aurais dû mener mon travail en deux parties, que j'aurais dû traiter séparément. Les points de vue de la politique coloniale n'étant pas pour moi déterminants, il n'y avait pas d'obligation à réunir deux éléments hétérogènes dans un seul devoir. Je me suis donc décidé le cœur léger à en laisser tomber une partie et me suis limité à la seule population bantoue du Cameroun.

Par contre il était inévitable de mener la recherche au-delà des frontières du Cameroun, et de prendre fréquemment en compte les peuples bantous habitant au sud dans le Congo français⁵. En effet cette façon de procéder se justifie car ces peuples sont proches parents des Bantous du Cameroun, et en raison des nombreuses et grandes similitudes des situations politiques et économiques ici et là. Et aussi parce que des déplacements ont lieu à la frontière entre le Cameroun et le Congo français et que les peuples passent souvent d'une colonie dans l'autre.

Encore quelques mots sur la littérature utilisée. Le matériau tiré des revues consiste en général en articles superficiels de militaires ou d'employés, où les questions économiques ne prennent que peu de place. Les descriptions des explorateurs laissent fréquemment dans l'ombre la problématique économique. Je suis redevable pour les informations les plus précieuses aux notes des employés de l'administration qui sont restés longtemps parmi les indigènes et ont pu observer leur vie de plus près.

5 Note du traducteur - Le Congo français, et le Gabon, qui fit partie du Congo français jusqu'en 1904.

À tous ceux qui m'ont apporté conseils et assistance, et en particulier au conseiller secret de la cour⁶ le professeur docteur Bücher, j'exprime ici mes sincères remerciements.

6 Note du traducteur - Le titre conseiller secret, qui désignait dans un premier temps dans divers États allemands les membres du conseil du souverain, est devenu par la suite un titre honorifique attribué sans lien avec une activité effective de conseil.

Géographie et ethnographie

Le Cameroun se trouve au bord du golfe de Guinée sur la côte ouest-africaine, entre les 2° et 13° parallèles nord et les 9° et 15° méridiens est de Greenwich. Le Cameroun est bordé à l'ouest par l'océan Atlantique et les possessions anglaises, au nord-ouest par les anglaises, au nord et à l'est par les françaises, et au sud par les possessions françaises et espagnoles. Nous ne nous intéressons ici qu'à la partie de la colonie habitée par des peuples de race bantoue. La frontière entre les tribus soudanaises et bantoues du Cameroun court d'ouest en est, la partie sud est habitée par les nègres bantous, la partie nord par les nègres soudanais. A l'ouest de la colonie la région des peuples bantous s'étend jusqu'au 7° parallèle nord, à l'est peut-être encore plus loin, au centre par contre seulement jusqu'au 5° parallèle.

La forêt primaire dense qui la recouvre presque complètement caractérise le paysage de la partie sud de la colonie. Au nord, cette forêt se transforme progressivement en savane, qui ne reste cependant pas totalement exempte de forêts.

Le climat est tropical. Sur la côte, les deux périodes bien distinctes de la saison sèche et la saison des pluies se suivent l'une l'autre et durent chacune près de la moitié de l'année. Les précipitations, très fréquentes sur la côte, diminuent progressivement vers l'intérieur. La région compte plusieurs fleuves, qui en plus de leur importance pour la pêche, ont, ou pourraient avoir une importance comme voie de communication. Il faut mentionner en premier lieu la Sanaga qui coule depuis le nord. Le second fleuve en importance, le Nyong, est le plus navigable de tous ; il prend sa source près de la frontière orientale de la colonie et débouche sur la côte, de sorte qu'il traverse toute la région d'est en ouest. L'Abô⁷ et le Wouri à l'ouest, le Ntem au sud, la Cross River au nord sont aussi des cours d'eau importants.

En lien avec l'abondance de la forêt, le règne animal est représenté par de nombreuses espèces. Citons avant tout l'éléphant, exterminé par la chasse que lui livrent les indigènes. Puis les singes, antilopes, buffles, hippopotames, léopards qui se trouvent en grande quantité. Les oiseaux aussi sont représentés en nombre, de même que les différentes espèces d'insectes, parmi lesquels les moustiques en particulier sont une plaie pour les Européens.

Les indigènes de cette région sont des Bantous, cela a été déjà été noté auparavant. Il n'est pas encore décidé à ce jour, si ces peuples ont une unité raciale. En tout cas leur appartenance commune est attestée par la langue commune^{8 9}, qui ne diffère que de façon minime d'une tribu à l'autre.

7 Note du traducteur - L'Abô est une rivière affluente du Wouri.

8 Passarge dans Hans Meyer, *Das deutsche Kolonialreich*, vol. I, p. 459 :

D'après Waitz (*Anthropologie* I, pp. 268 et suivantes) la langue serait suffisante pour définir une communauté raciale. Par contre Ratzel (*Völkerkunde* I, p. 21) conteste cet avis et décrit des expressions telles race indo-germanique, race sémitique, race bantoue comme erronées.

9 Note du traducteur - Otto Karl Siegfried Passarge (1866-1958) était un géographe, géologue et paléontologue allemand. Il est surtout connu en paléontologie pour ses travaux sur la stratigraphie, et en géographie pour l'étude des paysages.

La particularité de la langue bantoue est que la conjugaison comme la déclinaison se font avec des préfixes¹⁰. De plus tout une série de caractéristiques anthropologiques sont communes à ces tribus.

Les nègres bantous sont divisés en grandes tribus, dont chacune se compose de nombreuses sous-tribus. Il ne règne pas de nos jours une grande clarté sur l'appartenance des tribus individuelles. Nous n'entrerons pas dans les détails.

Pour donner une information générale, il suffira que nous énumérions les noms et localisations des tribus qui nous intéressent principalement. Le long de la côte vivent un certain nombre de tribus, que l'on peut rassembler sous le nom de peuples douala. Parmi eux les Douala jouent le plus grand rôle. Plus loin se trouvent les Batanga, Bakweri, Abô¹¹, Wouri. Au milieu de la région vit le peuple des Yaoundé. Entre les Yaoundé et la côte résident les nombreux peuples des Bakoko ou des Mvele. À l'est des Yaoundé résident les nombreuses tribus maka. Au sud et au sud-ouest des Yaoundé résident les Ngoumba. De l'autre côté de la Sanaga, entre les tribus bakoko et abô se trouve le pays des Banen. Les Fang ou Pahouin vivent à la frontière sud de la colonie. A l'ouest, au nord des peuples douala, résident de nombreux peuples dont le plus important est celui des Bakundu, et qu'en conséquence on appellera les tribus bakundu. Encore plus loin au nord les Banyang, les Keaka et les Ekoï résident à la frontière anglaise. À la frontière de l'Adamoua se trouvent les peuples bali. Ils ne sont pas composés complètement de nègres bantous, mais d'un mélange, ce qui explique que les peuples bali ont un niveau culturel plus élevé que les autres.¹²

10 Passarge, Süd-Afrika. p. 209.

11 Note du traducteur – Abô ↔ Bankon.

12 Passarge a récemment entrepris d'essayer de classer les tribus bantoues du Cameroun, compar. Hans Meyer, *Das deutsche Kolonialreich*, vol. I, p. 460.

Les modes de peuplement

Les Bantous du Cameroun peuvent en général être décrits comme sédentaires. Nous verrons plus tard en détail en quoi consiste leur sédentarité. Nous voulons d'abord diriger notre attention vers un peuple, qui au contraire du reste des peuples plus ou moins sédentaires de cette région est un peuple uniquement nomade. Les groupes de ces chasseurs nomades n'ont pas de nom et ils sont désignés globalement sous le nom de tribus pygmées¹³. Leur habitat est dispersé au sud de notre région de la côte maritime jusqu'à l'extrême est de la colonie, et ils sont connus sous divers noms chez les peuples sédentaires¹⁴. Ils n'appartiennent certes pas à la race bantoue mais ont certaines relations avec ses tribus et jouent un rôle non négligeable dans leur vie économique. Nous disposons de nombreux rapports de voyageurs sur ce remarquable peuple de petite taille. Ainsi Spaete¹⁵ a eu l'occasion de les observer non loin de la côte et les décrit de la façon suivante : ils mènent une vie nomade, vivent de la chasse, mais ne connaissent pas l'usage du fusil et leur arme est presque exclusivement la sagaie ; ils n'ont pas de village, partout où ils se trouvent, ils construisent au soir des huttes sommaires avec du bois mort et des feuilles, et déménagent le matin suivant. Von Schkopp¹⁶ qui les a rencontrés au milieu des Bakoko¹⁷ et Paschen¹⁸, qui souligne leur dépendance économique aux Ngoumba et aux Mabi¹⁹, les décrivent de la même façon. Et plus loin à l'est de nombreux voyageurs ont constaté la présence de ces Pygmées parmi les nombreuses tribus maka. Nous devons au Dr Plehn²⁰ une description particulièrement évocatrice de leur mode de vie²¹ : « Les Bakolo vivent dans une sorte de rapport de dépendance avec les tribus sédentaires, qui leur vendent des armes en fer, des aliments végétaux et des outils contre de la viande et de l'ivoire. Ils errent pendant des jours et des semaines dans la forêt inhabitée, la plupart du temps en petites troupes de 15 à 20. Ils se construisent des huttes, en fait juste des parapluies faits de branches et de feuilles, qu'ils n'habitent en général que peu de temps, et ensuite vont plus loin. Comme arme de chasse ils ne portent qu'une lance, qui se distingue de celle des autres tribus par son large fer. Ils se glissent furtivement tout près des éléphants et aussi des buffles, qu'ils tuent d'un seul coup de cette lance, dont la pointe est empoisonnée. Le poison doit agir très rapidement. S'ils ont rassemblé une quantité suffisante d'ivoire, ils se rendent à proximité d'une localité, dressent leur camp à quelques heures d'icelle et restent là jusqu'à avoir tout vendu, ensuite il retournent dans la brousse. La viande n'est valorisée que lorsqu'un éléphant est abattu près d'une localité. »

13 Note du traducteur - Les Pygmées du Cameroun se répartissent en plusieurs groupes, les Baka à l'est et au sud, les Bakola (dont le sous-groupe des Bagyeli) dans le département de l'Océan, les Medzam dans le centre.

14 Lekuja, Ebajaga, Bagyeli, Badjiri, Bakolo, Bako, etc.

15 D.K. IV, pp. 270-271.

16 Note du traducteur - Eberhard von Schkopp (1874-?) était un commerçant et écrivain allemand.

17 Globus 1903, I, p. 284.

18 Note du traducteur - Hans Paschen représentait à Yaoundé une maison de commerce de Hambourg.

19 B.z.K. 1903, p. 193. ; compar. D.K. XVIII, p. 880.

20 Note du traducteur - Albert Plehn (1861-1935) était un médecin tropical allemand. Il exerça au Cameroun de 1894 à 1903 en tant que médecin du gouvernement, et mena des recherches intensives sur le paludisme, la bilharziose, la dysenterie, la fièvre bilieuse hémoglobinurique et le bérubéri.

21 D.K. X, p. 513.

De ces descriptions comme de tant d'autres, il apparaît avec suffisamment de clarté que nous avons affaire à un peuple nomade préservé dans son état originel. Ces tribus n'ont nulle part une solide cohésion politique, et elles ne se déplacent qu'en petites troupes, rarement plus de 30 individus²². Là où elles ont établi des relations avec les tribus sédentaires, elles dépendent plus ou moins d'elles dans le domaine économique. Car, puisqu'elles ne pratiquent jamais l'agriculture, elles dépendent pour compléter leur alimentation d'origine animale des échanges avec les tribus d'agriculteurs. Cette relation est généralement tout à fait lâche. Mais d'après de nombreux rapports, il appert qu'en certains endroits des relations plus solides se sont formées entre les nomades et les peuples sédentaires. Ainsi nous lisons dans D.K. XVIII p. 886 que les Bagyeli se sont rattachés par familles entières à des chefs ngoumba ou bakoko, dont ils obtiennent les produits agricoles, le sel et des biens similaires contre du poisson et du gibier ; on constate donc que le caractère aléatoire et irrégulier des relations mutuelles a disparu. En raison de l'indéniable supériorité politique des tribus sédentaires, il n'y a plus qu'un pas vers l'assujettissement complet des nomades errants. Les Mabi se considèrent même comme les maîtres des tribus pygmées ; chaque chef Mabi considéré voit dans les Bagyeli habitant à proximité des subalternes et les qualifie de serfs. Les mêmes relations de dépendance se retrouvent entre les Bagyeli habitant plus vers l'intérieur et les Ngoumba²³. Puisque ces nomades sont des chasseurs experts, leur oppression par les tribus sédentaires offrent à celles-ci un avantage non négligeable, car elles parviennent avec peu d'efforts à prendre possession de produits de chasse qui ont une grande valeur pour elles, la viande et l'ivoire. Les liens toujours plus étroits avec les tribus sédentaires mènent aussi à ce que les chasseurs, qui auparavant erraient infatigablement, deviennent peu à peu sédentaires.

Nous avons déjà remarqué au début du chapitre que presque toutes les tribus du Sud Cameroun sont sédentaires, à l'exception des Pygmées que nous venons de décrire. Cela doit être correctement interprété. Bien sûr toutes les tribus pratiquent l'agriculture, ce qui les contraint à des relations certes plus étroites avec le terroir. Mais ces relations sont si variées dans leurs formes particulières et parfois si peu durables, qu'elles ne correspondent pas toujours à notre représentation de la sédentarité. Il y a de nombreuses raisons pour que des tribus déplacent leur habitat plus ou moins durable vers d'autres territoires. Stein²⁴ nous rapporte au sujet des fréquents déplacements de village des tribus maka à l'est de la colonie²⁵ : « Ces délocalisations de villages et de sentiers, environ tous les trois ou quatre ans, communes à l'ensemble de la population forestière jusqu'à Bule à l'ouest, ont des motivations différentes. En dehors de l'influence des Européens, il y a d'abord des motifs superstitieux, comme ceux qui apparaissent toujours après des décès fréquents, des maladies épidémiques, la mort du chef, etc. Mais le principal motif du déplacement des

22 Schkopp, Globus 1903, I, p. 284.

23 Paschen, B.z.K. 1903 V, p. 194.

24 Note du traducteur – Ludwig Freiherr von Stein zu Lausnitz (1868-1934) fut un des premiers officiers de la *Schutztruppe* du Cameroun. Il mena avec fermeté plusieurs opérations de « pacification », mais contribua aussi à l'exploration du sud-ouest du Cameroun. La *Schutztruppe*, littéralement troupe de protection, était la troupe coloniale allemande.

25 D.K. XIV, p. 582.

villages, l'exploitation complète des champs, qui produisent selon une rotation bien précise du maïs, du manioc et des bananes plantain (*Musa paradisiaca*), ne pourra être écarté qu'après des années d'instruction. L'indigène tient obstinément à cette méthode transmise de génération en génération, et peu lui importe la démonstration par l'exemple qu'il fait beaucoup d'efforts inutiles. » Chez les Bakoko²⁶, la coutume est de changer le nom et l'emplacement du village lors de la mort du chef. Selon Zintgraff²⁷, chez les tribus de l'ouest de la colonie, les maladies épidémiques, la superstition, l'arrivée des éléphants qui dévastent les plantations sont souvent une raison de quitter les villages²⁸. Il n'est pas rare que les imbroglis guerriers avec les voisins ne soient pour la partie la plus faible l'occasion de délaisser le village²⁹. Un nouveau village naît en très peu de temps. Après 3 mois Zintgraff³⁰ avait trouvé une nouvelle implantation, qui comprenait 15 cases et était entourée de plantations relativement grandes. Ce sont donc des causes très variées, mais qui ont toujours un caractère local, et à un moment donné n'ont pas d'effet au-delà du territoire d'une tribu ou d'un village.

En dehors des déplacements fréquents de villages, qui ne déplacent que légèrement les frontières des grandes tribus, se laisse percevoir une migration continuelle de peuples entiers, qui est capable, après une durée pas trop longue, de changer grandement le dessin des frontières mutuelles des tribus et des peuples. Ces migrations ne se limitent pas aux peuples à l'intérieur des frontières du Cameroun, mais sont aussi en rapport étroit avec les migrations analogues qui sont observées chez les peuples bantous résidant au sud. Lenz³¹ écrit à ce sujet³² : « Et ainsi se joue au Gabon et dans le pays de l'Ogooué depuis trois ou quatre décennies un épisode de l'histoire mondiale très important et décisif pour ces contrées : la migration poussant ensemble des peuples puissants et nombreux de l'intérieur vers la mer doit apporter des changements. » Il s'agit du grand peuple des Fang, dont des groupes se sont étendus bien au-delà de la frontière entre les colonies allemande et françaises. Ce que nous rapporte Scheunemann³³ au sujet des Dzimou du sud-ouest de la colonie, apparentés aux Fang doit être vu comme une continuation de ce mouvement : « Les Dzimou, une tribu bantoue guerrière, au confluent de la Dja et de la Sangha, font en ce moment une sorte de grande invasion. Une partie de la tribu a remonté la Dja pour chercher de nouveaux lieux de résidence dans la forêt primaire riche en gibier, peuplée uniquement de Bagyeli. Elle s'est heurtée aux Boulou de l'est, avec lesquels elle s'est partiellement mélangée pour former une nouvelle tribu, les Djem. Les Dzimou parlent

26 Brauchitsch, D. K. VII, p. 249.

27 Note du traducteur – Eugen Zintgraff (1858-1897) était un explorateur allemand qui participa à la mission autrichienne d'exploration du Congo de 1884 à 1885, et mena plusieurs missions d'exploration au Cameroun.

28 Zintgraff, p. 99.

29 D.K. XVIII, p. 886 ; D.K. XIV, p. 362.

30 M.D.S. 88, I, p. 190.

31 Note du traducteur – Oskar Lenz (1848-1925) était un explorateur, minéralogiste et géologue germano-autrichien, qui mena une expédition du Maroc au Sénégal de 1879 à 1880, et mena de 1885 à 1887 la mission autrichienne d'exploration du Congo, qui traversa l'Afrique d'ouest en est.

32 Lenz, p. 55.

33 Note du traducteur – Peter Paul Friedrich Scheunemann (1870-1937) fut lieutenant dans la *Schutztruppe* du Cameroun de 1900 à 1909.

toujours l'ancienne langue qui leur est propre, tandis que dans le langage mélangé des Djem se trouvent beaucoup de références boulou. Les nombreuses fermes abandonnées entre Kul et Kidjum³⁴ sont une preuve que les Dzimou sont perpétuellement en mouvement³⁵. » Les Dzimou, ainsi que Scheunemann³⁶ l'a rapporté par ailleurs, seraient venus du Centrafrique et du Congo, ce qui établit le lien avec le mouvement des Fang évoqué ci-dessus. Ce mouvement s'est propagé plus loin au Cameroun sur les peuples situés plus à l'ouest³⁷. De sorte qu'ici aussi il en est résulté, comme à la frontière française, un grand mouvement des peuples vers la côte. Zintgraff³⁸ a constaté dans la partie ouest de la colonie une migration analogue à celle de l'est vers l'ouest, mais dirigée du nord vers le sud-ouest, et de moindre importance.

La cause première de toutes ces grandes migrations n'est rien d'autre que le souhait de rentrer en relations commerciales directes avec les Européens en résidant près de la côte. C'est aussi ce qu'écrit Zintgraff cité précédemment : « Les raisons pour lesquelles les peuples se dirigent vers la côte, ne sont aucunement à chercher dans le manque de sols qui seraient épuisés. Il y a encore beaucoup de terrains, qui défrichés pourraient nourrir les populations sans limites de temps. Elles ne sont pas non plus dans la pression guerrière des voisins, car ces peuples semblent vivre en paix avec leurs voisins. La cause première réside beaucoup plus dans l'envie de commercer³⁹. »

Nous avons décrit de plus près les petites et les grandes migrations de ces peuples, pour apporter une juste lumière sur leur mode de sédentarité. Nous avons déjà mentionné que partout ils étaient sédentaires pour des durées plus ou moins longues. L'agencement des villages présente des différences importantes. Au sud et au nord-ouest de notre région, on trouve souvent cet agencement des villages, dont les villages des Fang sont un exemple typique, et que Lenz⁴⁰ décrit de la façon suivante : « Les villages des Fang sont tous construits de façon uniforme et régulière : ils se composent de deux souvent très longues rangées étroites de petites maisons qui sont construites les unes à côté des autres sans espacement, de sorte que le mur de l'une constitue en même temps le mur de la maison voisine. » D'après Engelhardt⁴¹, les Gokum, Maka, Mvele et Esum⁴² construisent généralement leurs villages à la manière des Fang, deux rangées fermées de cases avec des maisons en rondins aux extrémités de la rue du village⁴³. Les Bakundu construisent

34 Note du traducteur – Nous avons conservé le nom allemand de ces deux localités que nous n'avons pas pu identifier.

35 D.K. XV, p. 766.

36 Scheunemann, p. 769.

37 D.K. XVIII, p. 886 ; Hutter, Globus 1906, I, p. 4.

38 M.D.S. 88, I, pp. 190-191.

39 Compar. Globus 1887, II, p. 44. Voir plus dans le dernier chapitre.

40 Lenz, p. 76.

41 Note du traducteur - Philipp August Lorenz Engelhardt (1866-après 1940) fut officier de la *Schutztruppe* du Cameroun avec le grade de capitaine de 1900 à 1903, et administrateur colonial au Cameroun de 1907 à 1910. Il était à cette dernière date administrateur du district de Kribi.

42 Note du traducteur – Nous avons conservé le nom allemand des deux ethnies Gokum et Esum que nous n'avons pas pu identifier.

43 D.K. XIV, p. 421.

généralement leurs villages presque de la même manière, sauf que la rue n'est pas une rangée continue de cases contiguës, mais que de temps en temps des cases sont séparées par de petits espaces. Au milieu du village se dressent, selon la taille du village, de une à trois maisons de réunion⁴⁴. Chez les Banyang ce type de village est encore plus prononcé et s'approche encore plus de la façon de construire des Fang. La maison du chef s'étend si loin en arrière, qu'elle forme un petit village perpendiculairement à la rue du village⁴⁵.

Mais l'agencement des villages ne prend pas partout cette forme régulière. D'après Zenker⁴⁶ les Yaoundé ne connaissent pas les villages d'un seul tenant⁴⁷. Quand un jeune homme a acquis son indépendance avec la propriété d'une épouse, il construit en un endroit qui lui semble favorable une maison pour l'homme et une maison pour la femme. S'il s'achète une autre épouse, il construit une autre maison de femme, et ainsi de suite. C'est ainsi que se forment les fermes ou les hameaux. Souvent les hameaux sont entourés d'une clôture légère. Dans les villages douala les cases se tiennent les unes à côté des autres sans aucun ordre, séparées les unes des autres par des plantations de bananes plantains ou de bananes douces⁴⁸. Dans le pays maboum également chaque ferme est éloignée de quelques minutes de la maison voisine et forme le plus souvent un rectangle complètement fermé. Le village dispersé est composé d'implantations individuelles, qui sont en partie séparées par des espaces libres⁴⁹. Chez les Bali une plus grande communauté, qui fait déjà penser au nombre d'habitants de nos villes, naît d'une enfilade de nombreuses fermes qui contiennent chacune jusqu'à 12 cases. Zintgraff estime le nombre d'habitants de Bali et des villages avoisinants à 15 000⁵⁰.

Toutes les tribus ne s'établissent pas, de sorte que leurs implantations forment des localités plus ou moins fermées. Selon Schmidt⁵¹, « les Ngog Mapubi-Makaï ne construisent pas de grands villages fermés, mais construisent des fermes constituées de 6 à 50 huttes très proches les unes des autres, le plus souvent à portée de voix⁵². » De même les Kumbo vivent dans des villages de 4 à 10 cases⁵³, qui ne sont rien d'autre qu'une seule ferme. Selon Zöller⁵⁴, en pays bakweri les frontières entre les villages se laissent à peine reconnaître, car

44 Hutter, p. 270.

45 Hutter, p. 276.

46 Note du traducteur - Georg August Zenker (1855-1922), jardinier, botaniste et zoologue allemand, fut le premier chef de la station de Yaoundé de 1889 à 1895, où il fut plusieurs années le seul Européen. Il se distingua de ses concitoyens en passant des alliances locales fondées notamment sur la polygamie, et reconnut ses enfants métis avant que soient promulguées les lois coloniales interdisant les mariages civils entre Allemands et indigènes. Il devint planteur à Bipindi en 1896. A la fin de la guerre, il s'abstint d'exécuter un ordre de destruction d'un pont sur la Lokoundjé et fut en conséquence le seul Allemand autorisé par les Français à rester au Cameroun

47 M.D.S. VIII, p. 39.

48 Dominik, K., p. 28.

49 Hutter, p. 274 : compar. Zintgraff, p. 101.

50 Référence précédente, p. 207.

51 Note du traducteur – Il s'agit sans doute de Joseph Adolf Oskar Schmidt (1872-?), lieutenant dans le *Schutztruppe* du Cameroun et chef de station, qui mena en septembre et octobre 1905 une expédition de pacification chez les Bakoko.

52 D.K. XVII, p. 137.

53 D.K.Z., Rabenhorst, 1886, p. 500.

54 Note du traducteur - Hugo Zöller (1852-1933) était un journaliste et explorateur allemand.

ils sont formés de fermes d'une énorme superficie⁵⁵. On a aussi la même impression en pays keaka⁵⁶. Selon Hoesemann⁵⁷, la véritable façon d'habiter, pour une bonne partie des nombreux peuples qui habitent entre le Mbam et Yabassi, est l'habitat en fermes familiales⁵⁸. Il y a aussi des villages, ils se laissent reconnaître comme appartenant à ce type, et autour de ces villages sont toujours dispersées nombre de telles fermes. Si plusieurs fermes se rassemblent en un village, ou – et ce doit être le véritable processus de création d'un village – si la richesse d'un homme rend nécessaire plus d'habitations pour sa famille et ses esclaves, alors apparaissent deux longues rangées des maisons. On voit comment les différents modes d'implantation des ces peuples se laissent difficilement distinguer, et que plusieurs coexistent chez un peuple et ses tribus.

Il n'est pas facile de déterminer les raisons, pour lesquelles les tribus s'établissent d'une façon ou d'une autre. Chez les Fang, qui sont très belliqueux et dont les villages se querellent constamment⁵⁹, il n'est pas douteux que ce dernier point soit une raison importante et peut-être décisive, dans le mode d'établissement décrit ci-dessus. Et ces fréquents incidents guerriers les contraignent non seulement à un habitat groupé, mais à entourer les villages avec des dispositifs de défense⁶⁰. Les mêmes circonstances devraient aussi être déterminantes chez les Dzimou, car ils sont connus pour être un peuple qui n'est pas moins belliqueux. Par contre cette condition préalable manque presque totalement au nord-ouest de notre région, où on trouve cependant fréquemment des implantations de villages fermés à la mode des Fang. Chez les Banyang cette façon d'habiter s'explique selon Hutter⁶¹ par leur esprit communautaire prononcé, et parce qu'à cause de la population extraordinairement dense et de l'importante étendue de leurs plantations, ils doivent économiser le terrain à bâtir⁶². Mais les conditions, dans les contrées bien peuplées situées un peu au nord des Banyang, montrent que l'agriculture intensive ne mène pas toujours à des implantations villageoises fermées. Ainsi Mansfeld⁶³ écrit⁶⁴ : « Les occupations des différentes tribus mènent à des différences dans l'implantation des villages ; tandis que le peuple commerçant des Ekoï habite dans des complexes entièrement fermés, les Keaka qui sont de purs agriculteurs emménagent le long de la route principale dans des fermes individuelles, si bien que s'il faut cinq minutes de marche à pied pour traverser un village Ekoï, on a besoin par exemple en pays keaka d'une heure pour passer devant le même nombre de cases⁶⁵. Chez les Bakweri aussi l'activité semble être un élément important qui conditionne le type d'implantation. Les Bakweri font de l'élevage extensif, et puisqu'ils n'ont pas de berger commun, le bétail est toujours à proximité de la maison du propriétaire.

55 Référence précédente, p. 131 : compar. D.K.Z. 1892, p. 8.

56 D.K. XI, p. 935 ; Mansfeld, p. 11.

57 Note du traducteur – Paul Alfred Hoesemann (1868-1922) fut médecin militaire auprès de la *Schutztruppe* du Cameroun de 1900 à 1906. Il exerça également auprès de la *Schutztruppe* d'Afrique de l'Est.

58 M.D.S. XVI, p. 151.

59 Lenz, p. 77.

60 Lenz, p. 77.

61 Note du traducteur – Franz Karl Hutter (1865-1924) était un capitaine d'artillerie de l'armée bavaroise, qui participa à l'exploration du nord Cameroun et fut chef de la station de Baliburg.

62 Hutter, p. 275.

63 Note du traducteur – Alfred Mansfeld (1870-1932) était un employé colonial allemand.

64 Mansfeld, p. 11.

65 La relative rareté des sols fertiles dans une région peut aussi être la cause de la création de localités fermées. Ainsi alors que les Maka vivent sinon en habitat dispersé, là où ils trouvent un sol fertile, ils se construisent des complexes denses. (Dominik in D.K. XVIII, p. 622.)

En conséquence les maisons ou les fermes doivent être entourées de pâturages plus ou moins grands.

Il est vrai qu'il n'est pas possible d'établir un lien général entre les caractéristiques de l'habitat et la situation politique pour la plupart des tribus, car les sources ne se prononcent pas toujours avec suffisamment de clarté sur ce sujet. Mais l'hypothèse est évidente et elle ne doit pas être refusée catégoriquement. Chez les Fang le chef a vraiment un grand pouvoir⁶⁶, et de la même façon chez les Banyang qui ont le même type d'implantation de village, le sentiment d'appartenance et l'influence des régnants sur le peuple sont plus grands que chez les tribus avoisinantes⁶⁷. Chez les Bali, dont le village forme un grand complexe dense, le pouvoir du chef est très important⁶⁸.

Par contre l'autorité du chef est très limitée dans les tribus entre le Mbam et Yabassi, qui ont pour habitat des fermes⁶⁹. Les Bati, qui vivent dans des implantations individuelles, ne veulent selon Dominik⁷⁰ se soumettre à l'autorité d'aucun chef⁷¹, et les Kumbe, qui habitent aussi dans de petites implantations, ne reconnaissent l'autorité d'un chef qu'en cas de différends⁷². Quand Barret⁷³ nous raconte au sujet des Pahouin vivant dans la colonie française, qu'une nouvelle coutume est de disperser les villages en fermes isolées, presque familiales⁷⁴, et quand nous apprenons par ailleurs que le pouvoir du chef de cette tribu a été récemment restreint⁷⁵, nous y voyons un développement analogue qui renforce encore notre hypothèse.

Pour clore ce chapitre nous voulons attirer l'attention sur un phénomène, qui il est vrai n'apparaît que dans la moitié ouest de notre région, mais qui y est très répandu. Ce sont les villages d'esclaves, que nous rencontrons chez beaucoup de tribus près du village des hommes libres. Les villages d'esclaves ne sont habités que par des esclaves et se trouvent en général dans les plantations, qui appartiennent au village d'hommes libres concerné⁷⁶. Puisque les esclaves sont utilisés chez ces peuples principalement pour les travaux agricoles, la création de ces villages d'esclaves apporte un grand gain de temps et de fatigue, car les plantations sont souvent éloignées de plusieurs heures du village principal⁷⁷.

66 Barret, p. 67.

67 Hutter, p. 265.

68 Zintgraff, p. 204.

69 Hoesemann, M.D.S. XVI, p. 177. ; Menzel, D.K. XVIII p. 458.

70 Note du traducteur - Hans Dominik (1870-1910) fut un officier de la *Schutztruppe* du Cameroun, où il obtint le grade de commandant. Il fut très actif dans l'exploration et la colonisation du Cameroun, et montra une belle habileté à valoriser son action dans ses écrits, ce qui explique qu'après son décès précoce il accéda au statut de héros. Il a longtemps été chef du poste de Yaoundé.

71 D.K. XVI, p. 533.

72 Rabenhorst, D.K.Z. 1886, p. 500.

73 Note du traducteur - Paul Barret (1846-1910) fut médecin dans la marine française, affecté notamment en 1876 pour une mission de deux ans au Gabon sur le ponton-hôpital *la Cordelière* en tant que médecin-major.

74 p. 196.

75 Lenz, p. 22.

76 Schwarz, p. 259 ; Hutter, p. 260.

77 Schwarz, référence précédente ; Buchholz, L.u.L., p. 26 ; au sujet des villages d'esclaves, compar. aussi avec le chapitre suivant.

Les rapports politiques et sociaux

Les tribus bantoues du Cameroun ne sont encore nulle part parvenues à la formation d'États unitaires. La communauté tribale elle-même n'établit pas encore de cohésion politique. Au contraire, chaque tribu se disperse en une foule de localités autonomes, chacune dépendant d'un chef particulier. Il arrive aussi fréquemment que les villages d'une seule et même tribu vivent en inimitié les uns avec les autres⁷⁸. La fragmentation politique va si loin avec certaines tribus qu'elles, comme nous avons vu dans le chapitre précédent, ne construisent pas de grandes localités fermées, mais vivent dispersées en familles, sans se soucier du sort de leurs voisins de la tribu. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'ils s'unissent provisoirement entre eux et reconnaissent l'autorité d'un chef.

En général, le village de ces tribus peut être considéré comme une unité politique. Il est difficile de trouver ici les fondements d'un État moderne. Avant tout, il y a ici une absence totale de financement public. Les impôts ne sont perçus nulle part, tout comme il n'y a pas d'armée permanente. En cas de guerre chaque citoyen doit s'engager pour défendre sa patrie. Les relations politiques peuvent être principalement déterminées par les positions relatives du chef et des hommes libres.

On s'attache souvent à décrire la constitution politique de ces régions comme patriarcale⁷⁹. Lorsque Wilson⁸⁰ l'écrivit en 1862, ces situations étaient peu connues, en fait on n'avait pas encore été en contact avec la plupart des tribus. Maintenant que nous avons plusieurs descriptions de ces situations dans différentes tribus, on ne peut plus se résoudre à les qualifier simplement de patriarcales. En règle générale, cela ne convient pas. Même là, où le chef d'une famille ou d'un clan est le dirigeant d'un village, son pouvoir est bien moindre que celui du *pater familias*⁸¹ au sein de sa famille proche. Zenker⁸² dit à propos du mode de gouvernement chez les Yaoundé : « Le mode de gouvernement est patriarcal. Le plus âgé de la famille est le chef, mais chacun peut faire ce qu'il veut dans son hameau. En cas de différends, de querelle ou de tout autre incident extraordinaire, il appelle tous les membres de sa famille dans son hameau pour les consulter. » La situation chez les Bakweri n'est pas très différente : « Il semble que les Bakweri n'ont pas de vrais rois. » dit Buchholz⁸³, « Au lieu de cela, ils vivent de manière patriarcale sous la direction de leurs dirigeants locaux, qui ne revendiquent généralement pas de pouvoir plus grand que les autres habitants, mais les différends sont réglés par leurs arbitrages⁸⁴. » Et quand Schwarz⁸⁵

78 Rabenhorst, D.K.Z. 1885, p. 413 ; Kurz, D.K.Z., p. 111. Même les dangers communs ne sont parfois plus en mesure d'amener les parties d'une tribu à une union plus solide, comme par exemple Mansfeld l'a observé chez les Keaka, Obang, etc. (p. 159).

79 Wilson, p. 199.

80 Note du traducteur - John Leighton Wilson (1809-1886) était un missionnaire évangéliste américain, ouvertement opposé aux politiques coloniales. Il s'installa au Gabon en 1842, où il encouragea la résistance des Mpongwè contre l'installation des Français.

81 Note du traducteur - Le père de famille, *pater familias* en latin, jouissait dans l'ancienne Rome de droits étendus sur les membres de sa famille, jusqu'à son décès.

82 M.D.S. VIII, p. 47.

83 Note du traducteur - Le professeur Reinhold Wilhelm Buchholz (1837-1876) commença sa carrière comme médecin militaire, puis la continua comme zoologue et explorateur. De 1872 à 1875, il participa à une mission d'exploration de l'Afrique équatoriale avec Anton Reichenow et Wilhelm Lühder, qui établit les bases de la connaissance de la faune du Cameroun.

84 Buchholz, R., p. 126.

85 Note du traducteur - Bernhard Wilhelm Schwarz (1844-1901) était un explorateur allemand qui participa à plusieurs missions d'exploration en Afrique, puis en 1890 devint pasteur en Allemagne.

dit à un endroit ⁸⁶: « On voit que les Bakweri n'ont pas encore dépassé le type le plus simple de communauté, la famille, la relation patriarcale », il ajoute un peu plus loin, que chez eux règne la démocratie mâtinée d'une pointe d'oligarchie. Il y a bien des rois, souvent même plusieurs (trois à Mapanja, par exemple) dont le statut est même héréditaire, mais ils peuvent être déposés, et même pendant le gouvernement leur importance est égale à zéro ⁸⁷. On voit bien donc bien, combien les droits et devoirs du chef coïncident peu avec ceux d'un dirigeant patriarcal.

Autrefois chez les Douala, toutes les localités appartenaient aux rois Bell et Akwa. « Mais récemment le pouvoir royal, qui n'a jamais produit une monarchie parfaite, a subi de telles pertes qu'un chef est devenu indépendant, puis un autre, et que les autres chefs locaux y aspirent également ⁸⁸. Le même auteur dit dans un autre passage, que les deux rois douala Bell et Akwa n'exercent pas un pouvoir absolu sur la partie du peuple douala qui dépend d'eux, mais que chacune des nombreuses localités qui sont les unes à côté des autres a un ou plusieurs chefs qui sont les vassaux d'Akwa et de Bell, et les rois Bell et Akwa ne règnent directement que sur une petite partie de leur peuple ⁸⁹. Cette relation de vassalité doit être pensée comme une relation de dépendance complètement distendue, car les Douala ou les observateurs de ce peuple n'ont rien à rapporter sur les impôts ou le travail forcé, et tout ce qu'ils doivent à leur roi est le service armé. Dans les tribus Bakundu le chef n'a souvent aucun pouvoir sur ses sujets. « Le chef de Kumba », dit Zintgraff ⁹⁰ « ne jouait aucun rôle, comme c'est souvent le cas en pays forestier. Un conseil dit des grands hommes se tenait à ses côtés ou plutôt gouvernait pour lui. » Chez les Kaka également le chef, selon Engelhardt ⁹¹, le chef n'a que peu de pouvoir sur ses gens et chaque père de famille ou détenteur de quelques femmes est son propre roi.

Ce que Schkopp ⁹² nous rapporte de la situation politique chez les Bakoko est très intéressant : « Chaque village a un chef. Sa réputation augmente avec la taille de ses possessions, et le nombre de ses sujets, de ses femmes et de ses féaux. Si son pouvoir augmente en même temps, ce n'est pas comme attendu. L'élément personnel est parfois plus important que le nombre de ses sujets. D'un autre côté la puissance d'un chef est considérablement limitée par la volonté de tous. » Et plus loin : « Si son chef ne plaît pas à un Bakoko, et qu'il ne peut pas faire partager ses vues à la collectivité, il quitte alors le village, s'établit hors du village et forme une communauté avec sa famille. » Comme on peut le voir clairement, la dignité de chef ne repose pas sur sa position de chef de la famille, mais au contraire la richesse et les qualités personnelles sont déterminantes. Chez les Banen aussi, d'après Hoesemann ⁹³, les possédants, c'est-à-dire ceux qui ont le plus de femmes, d'esclaves et d'autres partisans, sont les chefs. Mais leur puissance n'est pas grande ; ils n'ont pas de pouvoir sur les biens d'autrui et lors des délibérations chacun peut donner son avis comme il le veut et éventuellement refuser de suivre l'avis du chef. De la même façon le successeur n'est pas toujours le fils ou le frère du chef, mais fréquemment

86 Schwarz, p. 179.

87 Schwarz, p. 182.

88 Zöller III, p. 5.

89 Zöller III, p. 170.

90 p. 46.

91 D.K. XIV, p. 362.

92 B.z.K. 1902 – 3, p. 553.

93 M.D.S. XVI, p. 177.

un autre possédant. D'après Menzel⁹⁴, ce n'est pas seulement la richesse qui est déterminante pour la dignité de chef, mais aussi une apparence hardie et la connaissance de la médecine⁹⁵. Ce dernier point joue souvent un grand rôle. Même chez les Fang qui sont décrits par Barret⁹⁶, la discipline plus stricte doit être ramenée au fait que le chef du village unit en même temps dans sa personne la dignité de grand-prêtre. » « De tous les chefs du pays (Balundu), » dit Valdau⁹⁷, « le chef d'Ekumbi-Liongo est le seul à avoir du pouvoir sur son peuple. Il n'est pas le plus riche, il y a des chefs plus riches dans le village, mais ce ne sont que ses conseillers. Il doit son pouvoir d'abord à des qualités personnelles, mais aussi au fait qu'il est guérisseur et grand prêtre et qu'en tant que tel il est considéré dans d'autres villages. » L'influence des connaissances en médecine est encore plus nette quand Mansfeld⁹⁸ dit : « Les chefs du district d'Ossidinge⁹⁹ ont par eux-mêmes, à quelques exceptions près, peu d'influence sur la population. Mais si le chef est en même temps aussi le prêtre fétichiste, ce qui est presque toujours le cas chez les Ekoï, il aura alors non seulement une grande influence sur tout ce qui dépend du fétiche, mais aussi simplement un grand pouvoir, car presque tout ce qui est vital pour les gens est lié au fétiche. »

Pour compléter le tableau, je voudrais décrire la situation politique chez les Bali. Mais je fais d'abord remarquer que ce peuple est un mélange de nègres soudanais et de bantous, et que la classe dirigeante s'est installée, il y a peu de temps¹⁰⁰ en tant que conquérante sur son lieu de résidence actuelle. Zintgraff¹⁰¹ écrit ainsi sur le chef des Bali : « Le pouvoir de Garega sur son peuple est illimité. Mais il sait être à l'écoute des souhaits du peuple, sur lesquels une sorte de Sénat de 50 à 60 personnes l'informe, aucune loi n'est promulguée sans la certitude qu'elle puisse être appliquée. Si une résistance passive se manifeste, il a alors recours à un curieux remède, l'abdication temporaire. » Et Zintgraff écrit plus loin¹⁰² : « Le chef a droit de vie et de mort sur ses sujets. » Hutter raconte¹⁰³ qu'il n'était pas rare que Garega fasse saisir et vendre comme esclave un de ses sujets sur le chemin de la ferme, pour pouvoir offrir une beuverie avec la recette. En général selon Hutter, on dénie toute obligation pour le souverain de prendre soin de ses subordonnés. L'assemblée du peuple réclame de temps en temps des impôts pour le chef sous forme de femmes, d'esclaves, de bétail et de produits fermiers, mais ces prestations ne se sont pas transformées en impôts permanents. Les corvées ne sont exigées que des esclaves, et très irrégulièrement¹⁰⁴.

On aura vu d'après ces nombreux exemples, ce que l'on doit penser d'une organisation patriarcale chez ces tribus. Ce n'est que par une observation superficielle qu'on peut y voir l'essence de l'organisation politique. Là où le chef de la famille est encore considéré nominalement comme un chef, son pouvoir est en réalité très limité. Dans la plupart des cas tout lien avec l'ordre patriarcal a déjà été perdu. D'autres éléments entrent en jeu pour

94 Note du traducteur - Ernst Gustav Menzel (1872-1931) était un officier de la *Schutztruppe* du Cameroun.

95 D.K. XVIII, p. 458.

96 Référence précédente, p. 87.

97 D.K.Z. 1900, p. 149.

98 Référence précédente, p. 161.

99 Note du traducteur - Ossidinge, chef-lieu de district pendant la colonisation allemande, en bordure de la Cross River, s'appelle aujourd'hui Mamfe.

100 Hutter, p. 323.

101 Zintgraff, p. 204.

102 Zintgraff, p. 205.

103 Hutter, p. 343.

104 Hutter, pp. 343, 348.

obtenir la dignité de chef, telles les qualités personnelles ou la richesse. Même cela ne procure que rarement au chef un plus grand pouvoir sur ses gens. Mais s'il a des connaissances médicales ou qu'il est en même temps prêtre, ce qui en fait revient au même, il réussit toujours à obtenir une reconnaissance inconditionnelle de son autorité.

La volonté du peuple s'exprime au travers de la palabre. La palabre est initialement une institution sociale plutôt que politique. C'est le libre rassemblement de tous les membres d'une tribu ou d'une famille sans distinction de sexe ou d'âge. Les causes les plus diverses, un simple passe-temps, la discussion d'une affaire judiciaire ou de tout autre incident, sont le thème de ces réunions. C'est quelque chose d'aléatoire et ce n'est régi par aucun ordre. C'est sous cette forme que Barret¹⁰⁵ décrit la palabre chez les Mpongwè.

Dans la plupart des tribus, où le pouvoir du chef ne suffit plus pour prendre des décisions importantes sans l'assentiment du peuple, la palabre lui oppose une organisation qui permet d'exprimer la volonté populaire. La palabre a lieu dans des maisons de palabres spécialement édifiées à cet effet, et l'accès en est interdit aux femmes et aux enfants. Ce qui souligne le caractère politique de telles réunions. Schkopp¹⁰⁶ par exemple nous décrit le principe de la palabre chez les Bakoko de la façon suivante : « On doit dire qu'en général les chefs n'ont que la direction des débats. Tout Bakoko libre, adulte libre de dix-sept ans ou plus, appartient au corps législatif. Lors des délibérations publiques, auxquelles les femmes ne doivent pas assister, chacun est entendu, les plus jeunes de la tribu en premier. Les anciens, au nombre duquel on compte tous ceux qui sont grands-pères, sont attentifs à ce qu'on ne s'écarte pas des coutumes traditionnelles. » La palabre, à laquelle ne participent pas toujours tous les hommes libres, est aussi une instance judiciaire, qui règle les conflits entre les individus membres de la tribu. Les questions économiques ne sont pas au dernier plan, et par exemple Zöller¹⁰⁷ chez les Bakweri n'a pas entendu parler d'autres litiges que ceux portant sur les femmes et les chèvres.

L'organisation politique n'est pas déterminée chez toutes les tribus uniquement par le chef et l'assemblée populaire. De temps en temps un troisième maillon de l'organisation politique s'est rajouté. C'est la réunion des villageois les plus âgés et les plus estimés qui assiste le chef dans l'exercice de ses affaires gouvernementales, ou si le chef est totalement sans influence, dirige le gouvernement à sa place. « Le chef de Kumba », dit Zintgraff « ne jouait aucun rôle, comme c'est souvent le cas en pays forestier. Un conseil dit des grands hommes se tenait à ses côtés ou plutôt gouvernait pour lui. » Nous avons déjà mentionné que le chef des Bali était assisté par un conseil de 50 à 60 membres de la tribu, âgés et estimés, qui l'informaient des souhaits du peuple¹⁰⁸. Chez les Bakweri il y a à côté du chef et de l'assemblée populaire un conseil communautaire qui veille à l'ordre et auquel appartiennent toutes les personnes âgées¹⁰⁹. On peut rapporter le même chose pour d'autres tribus¹¹⁰.

105 p. 224.

106 p. 555.

107 II p. 187; compar. de Compiègne, p. 114.

108 Zintgraff, p. 204.

109 B.z.K. 1901-2, p. 167. ; D.K. VIII, p. 379.

110 D.K.Z. 1890, p. 149; Zintgraff, p. 78.

Le fait que dans de nombreuses tribus tous les membres ne sont pas impliqués de la même manière dans le gouvernement amène à la question de savoir, s'il y a en général une différenciation entre les membres libres d'une tribu¹¹¹. La participation au conseil, qui est composé le plus souvent des anciens de la tribu, ne différencie pas une classe sociale, car ses membres sont simplement les plus âgés, c'est-à-dire les chefs de chaque famille. On ne peut donc guère dire, que dans la plupart des tribus une différenciation sociale aurait formé des classes sociales séparées. Par contre les différences sont plus nettes, là où une tribu conquérante s'est mêlée à la tribu soumise. Ainsi Hutter¹¹² parle d'une classe de nobles se démarquant de la masse du peuple chez les Bali, qui ne veulent céder en rien en réputation et noblesse au chef lui-même, et qui font valoir leur influence politique au conseil. Selon Thormählen¹¹³ de plus grandes différences se laisseraient observer sur une plus longue période parmi les Douala¹¹⁴. La différence entre les Bell et Akwa sont à ramener au fait que les premiers sont les purs descendants des immigrants douala, pendant que les seconds descendent des Douala et du peuple de pêcheurs avec lequel les Douala se sont mêlés. Cette différence a perdu de nos jours toute signification, car les Akwa sont devenus politiquement indépendants.

La magie et la connaissance de la médecine sont souvent un moyen d'obtenir un plus grand pouvoir au sein de la tribu. Nous avons déjà vu aussi que c'est un élément qui peut avoir pour conséquence de renforcer le pouvoir du chef, là où sinon il serait seulement limité. Maintenant certaines personnes, en s'unissant dans une société secrète et en s'entourant d'un nimbe religieux, gagnent par ce moyen une position exceptionnelle au sein de leur tribu. Ainsi selon Achenbach¹¹⁵, chez les Bakoko les « Nigi », une sorte de société secrète, utilisent la superstition pour obtenir toutes sortes d'avantages personnels¹¹⁶. Toute la tribu des Bakundu a une société secrète commune, qui se divise en nombre de plus petites associations dans les localités. L'entrée n'est possible qu'après paiement effectif de 10 chèvres ou de 7 bovins¹¹⁷. Ce qui retire à beaucoup de membres de la tribu la possibilité d'entrer dans la société, et il se forme ainsi une classe dotée d'un plus grand pouvoir¹¹⁸.

111 Nous ne nous occupons pas ici des esclaves, dont on parlera plus bas.

112 p. 342.

113 Note du traducteur – Johannes Thormählen était un commerçant, d'abord représentant de l'armement Woermann au Gabon. En 1874 il s'associa avec Wilhelm Jantzen pour créer la firme Jantzen & Thormählen. Le 12 juillet 1884, les rois Ndumbé Lobé Bell et Akwa signèrent un traité transférant des droits de souveraineté, de législation et d'administration aux firmes Carl Woermann et Jantzen & Thormählen, représentées par les marchands Edward Schmidt et Johann Voss. Prétextant ce traité, l'Empire allemand prit le contrôle du Cameroun. Par la suite, Jantzen & Thormählen créèrent autour du Mont Cameroun la plus grande plantation d'Afrique de l'Ouest (90.000 hectares), où la main d'œuvre indigène fut très durement exploitée (mal nourrie, fouettée et travaillant jusqu'à 18 heures par jour).

114 D.K.Z. 1884, p. 419.

115 Note du traducteur – Wilhelm Erich Ferdinand Achenbach (1876-1908) fut lieutenant dans la *Schutztruppe* du Cameroun de 1902 à 1905, et devint administrateur colonial à la station de Lolodorf en 1907.

116 D.K. XV, p. 587. Selon Schkopp, B.z.K. 1902-3, pp. 529 et suivantes, par contre les guérisseurs et les prêtres n'ont pas une grande influence chez les Bakoko.

117 Esser, p. 113; compar. Spellenberg, B.z.K. 1901-2, p. 215.

118 Spellenberg dit (p. 114) que parmi les Bakundu et les tribus apparentées, chaque jeune a non seulement le droit mais aussi le devoir de rejoindre une association fétichiste, mais il doit payer le droit d'entrée, sous forme de différents articles pendant des années avant d'être accepté. Et il dit plus loin (p. 116): « Le pauvre ou le faible, qui ne peut pas payer le tribut de l'adhésion, au lieu d'être soutenu, est exposé sans protection au pillage de l'association et doit souvent, suite aux brutales exigences de l'association, sacrifier son peu d'économies en bétail, etc. et l'abattre pour elle. »

Chez les Ekoï il existe une société Juju (Juju = fétiche) nommée Ngbe, qui a une très grande influence sur le sort du pays. Cette société est d'abord la plus haute instance d'appel de tous les procès, elle est en plus le corps législatif qui se réunit en tant que tel tous les 3 à 5 ans, et finalement elle assure le culte religieux. Des questions purement économiques l'occupent aussi de temps en temps, comme par exemple la fixation des prix des produits agricoles. Mansfeld¹¹⁹ nous représente de façon très vivante comment ce dernier point s'est passé dans une telle société. Proposition, contre-proposition, délibération de groupe et vote, tout cela montre déjà une certaine organisation. L'admission à la société Juju dépend encore aujourd'hui de la preuve que l'impétrant a eu une conduite honorable et n'est pas entré en possession de ses biens par hasard, mais a travaillé pour cela. Mansfeld croit que les différences de classe étaient autrefois plus prononcées dans ce peuple qu'aujourd'hui, car il n'existe actuellement qu'une seule société Juju, alors qu'autrefois il y avait cinq communautés de ce type¹²⁰.

Les différences entre les hommes libres et les esclaves sont beaucoup plus profondes que celles qui ont été mentionnées jusqu'ici. L'esclavage est une institution très répandue chez les nègres. Il prédomine nettement à l'ouest de la colonie, mais il semble moins répandu chez les tribus de l'est. La grande tribu des Fang semble ne pas avoir d'esclaves¹²¹. Les prisonniers de guerre sont tués et dévorés d'après Lenz¹²². Il n'est pas certain non plus que les Bakweri à l'ouest de la colonie connaissent l'esclavage comme institution permanente¹²³. Sinon, les esclaves constituent un élément important de l'économie indigène, dans de nombreuses tribus ils sont même très nombreux¹²⁴.

L'origine de l'esclavage est à chercher dans la prise de prisonniers de guerre. Puisque la guerre est constamment à l'ordre du jour chez ces peuples, on fait fréquemment des prisonniers de guerre, qui deviennent des esclaves¹²⁵. Mais on achète aussi souvent des esclaves¹²⁶. Dans ces deux cas les personnes désignées comme esclaves appartiennent à une tribu étrangère. Plus rarement, il y a aussi le cas où à la suite d'une condamnation judiciaire des membres de la tribu peuvent être déclarés esclaves¹²⁷. Chez les Ngoumba celui qui n'a pas payé ses dettes à un autre, doit travailler pour lui jusqu'à ce que ses parents aient payé la dette ; le travail forcé ne vaut pas remboursement¹²⁸.

L'esclave n'a pas de droit politique, c'est-à-dire qu'il n'a pas accès à l'assemblée populaire¹²⁹. Du reste l'esclavage est pratiqué partout sous une forme très douce, de sorte

119 pp. 159-160.

120 Référence précédente, p. 163; compar. De Compiègne, p. 133; Burton, pp. 153, 74.

121 Buchholz, R, p. 178.

122 Lenz, p. 256.

123 Selon Müller, les Bakweri avaient peu d'esclaves, Spellenberg, par contre nie l'existence d'esclaves chez les Bakweri; Zöller n'a entendu parler que de deux formes de propriété parmi les Bakweri, à savoir les femmes et les chèvres, et Schwarz enfin dit que les Bakweri n'ont pas d'esclaves, car lors de l'enterrement d'un roi, ils sont achetés spécifiquement pour être sacrifiés (Müller, Spellenberg, B.z.K. 1901-2, 167; Zöller II, 187; Schwarz, 174, 184).

124 Chez les Douala les esclaves et les semi-libres, les descendants d'esclaves et de libres, forment la majorité de la population. Buchholz L.u.L., p. 24.

125 Schkopp, B.z.K. 1902-3, p. 555; Hutter, p. 262; Globus 1904. I, p. 75; Buchner, p. 180.

126 Mansfeld, p. 167; Hutter, p. 262.

127 Buchner, p. 180.

128 Globus 1902, I. Conradt, p. 335.

129 Buchholz, R., p. 96. On voit chez les Bakundu que dans des circonstances très favorables, les esclaves

que plusieurs chercheurs récusent la désignation « esclavage ». Schkopp décrit la situation des esclaves chez les Bakoko comme suit : « Parmi les biens des Bakoko il faut aussi compter les obligés. Je dis les obligés et non les esclaves, car cette expression donnerait en Europe une image fautive de la situation sociale des personnes concernées. Les obligés sont des membres d'une tribu étrangère, qui en tant que prisonniers de guerre ont été contraints d'entrer au service de leurs vainqueurs. La relation de service peut durer un temps plus ou moins long. Elle s'éteint, quand les gens sont rachetés par leur tribu ou lorsque des prisonniers sont échangés, lorsqu'ils sont libérés par la force ou qu'ils s'enfuient, et enfin quand leur maître les libère. Si cela ne se produit pas, ils passent leur vie entière chez leur maître. Ils se déplacent librement aux alentours, cultivent les champs, fournissent la table de leur maître en gibier, raccommodent sa hutte, bref les obligés travaillent pour leur maître et ses épouses. Sa liberté personnelle ne lui est pas enlevée. » Oui, les maîtres lui donnent souvent la permission, d'aller chercher une femme de sa tribu, et dans la majorité des cas ils retournent de leur plein gré chez leur maître. Quand le propriétaire meurt et ne laisse aucun fils, ses obligés héritent de ses biens et de ses femmes et deviennent des membres à part entière de la tribu¹³⁰. D'après Schwarz¹³¹, les esclaves sont très bien traités chez les Bakundu, et même craints. Ils habitent dans les plantations, souvent à une heure ou plus de la localité des libres, où ils vivent librement, ont des femmes et des maisons et donnent les produits du sol aux maîtres quand ils le veulent. « Dans les tribus du district d'Ossidinge les esclaves ont leur propre village, ou chacun sa case, sa ferme, une femme, des poules, et le droit de chasse. Il est chargé de livrer une quantité d'huile donnée par jour ou par semaine, mais décide par lui-même quand grimper au palmier pour faire tomber les fruits et quand extraire l'huile, et de s'arrêter pour chasser dès qu'il voit une antilope... Pour les vieux esclaves qui ont servis fidèlement, les mêmes cérémonies de deuil sont organisées que pour les hommes libre¹³². » Mansfeld dit que le sort¹³³ enduré par un tel esclave, mieux désigné sous le nom de domestique, est vraiment doux ; il ne voudrait certainement pas l'échanger avec celui d'un mineur d'Europe ou d'un chauffeur sur un navire. Chez les Douala les esclaves de la maison sont souvent appelés les fils du propriétaire, ce qui indique suffisamment la nature paternaliste de la relation¹³⁴. Ici aussi les esclaves vivent dans leur propre village. Ces villages d'esclaves déjà mentionnés plusieurs fois sont très répandus, et se trouvent aussi, outre les cas déjà cités, chez les Bakundu, Banyang, Maboum, Batom et autres¹³⁵. On donne souvent pour raison de l'habitat séparé des esclaves la crainte éprouvée à leur égard, là où ils dépassent leurs maîtres par le nombre et la force physique, et aussi le souhait de maintenir leur respect envers leurs maîtres¹³⁶. Hutter remarque à juste titre que ces raisons ne lui semblent pas évidentes, car on obtient souvent ainsi le contraire de ce que l'on voulait atteindre. Car si les esclaves vivent toujours ensemble, il leur est facile de s'associer dans des organisations solides. Chez les esclaves des Bakundu, nous voyons ainsi exister de telles relations, que les chefs des esclaves savent parfois utiliser pour s'assurer un

peuvent jouer également un rôle dans la vie politique de la tribu. Selon Schwarz (p. 259), les rois des esclaves vivant dans des villages séparés ont souvent le pouvoir de s'assurer un siège à côté du dirigeant des libres lors de consultations importantes.

130 p. 555.

131 p. 259.

132 Mansfeld, p. 168.

133 Mansfeld, p. 168.

134 Zöller III, p. 60; compar. Buchholz, R., p. 190.

135 Zöller III, p. 28; Hutter, p. 260; Engelhardt im Globus 1904, I, p. 75.

136 Zintgraff, p. 81; Schwarz, p. 259; Hutter, p. 260.

pouvoir à côté de celui du chef des hommes libres¹³⁷. Reichenow^{138 139} et Buchner^{140 141} savent aussi nous parler des sociétés secrètes des esclaves des Douala.

Une autre raison, pour laquelle les esclaves habitent dans des villages d'esclaves séparés est peut-être plus probable. Puisque beaucoup de tribus pratiquent une agriculture très extensive et que les esclaves se consacrent aux travaux des champs à côté des femmes, mais que les plantations sont souvent à des heures du village principal, le gain de temps est important, quand les esclaves n'ont pas à effectuer constamment le parcours entre le village et les plantations. Ceci concorde, avec le fait que les villages d'esclaves sont toujours situés dans les plantations¹⁴².

L'image d'une situation très supportable des esclaves se trouble cependant considérablement d'un seul coup. Les voyageurs ont souvent eu l'occasion d'observer, comment les esclaves ont été sacrifiés au nom des représentations superstitieuses des indigènes. Ainsi lors de la mort du chef, chez maints peuples, un certain nombre de ses esclaves sont tués¹⁴³. Du reste ils partagent le sort des femmes du chef, dont quelques-unes sont également tuées lors de la mort du chef¹⁴⁴.

On voit de ce qui précède, combien ce pourrait être trompeur de simplement appliquer certaines vues générales sur l'esclavage chez les peuples primitifs à chaque peuple ou tribu sans autre considération, et de la même façon on ne se gardera pas moins de conclure prématurément sur la position de la femme dans la famille à partir de vues générales. On ne peut élaborer un schéma général pour toutes les nombreuses tribus, où nous pouvons établir des faits individuels, sans aller à l'encontre de ces faits.

Tout d'abord ce qui est commun à toutes les tribus est la forme du mariage, la polygamie. Le nombre de femmes qu'un individu peut acquérir n'est jamais limité, et varie à l'intérieur d'une seule et même tribu dans de larges proportions¹⁴⁵. La marchandisation du mariage est le plus souvent associée à la polygamie. Par ce système les femmes sont fréquemment vendues par leur propriétaire, c'est-à-dire leur père, sans qu'on leur demande leur avis¹⁴⁶. Les filles sont destinées juste après la naissance à un futur mariage, et un acompte est versé à cet effet. Chez les Bakoko la marchandisation du mariage existe sous une forme plus douce, dans la mesure où la jeune fille ne peut être donnée sans son accord¹⁴⁷. La publicité est faite de telle manière, que le prétendant fait sa demande

137 Voir plus haut note 129.

138 Note du traducteur – Anton Reichenow (1847-1941) était un ornithologue allemand, systématien renommé, et spécialiste des oiseaux des colonies allemandes d'Afrique.

139 Z.f.E., V, p. 181.

140 Note du traducteur – Max Buchner (1846-1921) a commencé sa carrière comme médecin de bord pour un armateur allemand, puis a participé à des missions d'exploration en Afrique. Il devint ensuite directeur et conservateur de la collection ethnographique royale de Munich.

141 Buchner, p. 69.

142 Schwarz, p. 259; Hutter, p. 260 et 282. Peut-être que Rogozinski pense la même chose, quand il dit moins clairement, que les esclaves des Bakundu habitent dans des villages séparés pour une meilleure répartition des ressources alimentaires (P.M. 1884, p 134).

143 Zenker, M.D.S. VIII, p. 67; Conradt, Globus, 1902, I, 351.

144 Zenker, M.D.S., VIII, p. 67; Conradt, Globus, 1902, I, 351.

145 Par exemple, chez les Bakoko, le nombre de femmes varie entre trois et cinquante (Schkopp, p. 524).

146 Zöller, III, p. 58.

147 Zöller, III, p. 58; Schkopp, p. 524; Schwarz, p. 172.

directement auprès de la jeune fille, puis se tourne vers la mère, puis enfin vers le père. C'est avec lui que la dot est établie, et après que le père s'est assuré de l'assentiment de la mère et de la fille, il donne aussi son accord. Après cela l'acheteur devient le fiancé officiel et doit payer aussitôt la dot¹⁴⁸. Chez les Balundu la femme est libre et peut choisir elle-même l'homme. Chez les Ekoï, Keaka et les tribus apparentées le mariage peut avoir lieu sous la forme, où les parents vendent leur fille de cinq ans à un jeune homme, ou bien, ce qui selon Mansfeld¹⁴⁹ est plus fréquent, sous la forme d'un mariage d'inclination entre adultes. Mais même dans le premier cas, quand la jeune fille est adulte son accord est en partie supposé comme acquis, et une contrainte n'est exercée sur la jeune fille que dans de rares cas. Dans le cas d'un mariage d'inclination les parents reçoivent aussi une certaine somme, ou bien comme c'est le cas chez les Ekoï le prétendant travaille deux mois sur la ferme de la famille ou leur fournit d'autres prestations¹⁵⁰.

On peut revenir sur l'achat d'une femme, s'il ne répond pas aux espoirs de l'homme. Par exemple si elle n'a pas donné d'enfants, la restitution de la dot peut-être demandée, ou une autre femme peut être exigée¹⁵¹.

Avec le mariage la femme devient la propriété du mari¹⁵². Elle est pour lui un bien très précieux, car elle représente, surtout quand elle est jeune, une sérieuse force de travail. Peut-être que nulle part la femme n'est autant considérée comme un objet de valeur que chez le peuple commerçant douala¹⁵³. Les riches investissent leur richesse dans les femmes, mais leur prix est trop élevé par contre pour les pauvres qui peuvent à peine en acquérir une¹⁵⁴. De même chez les Bakoko les femmes et les filles sont une source de revenus¹⁵⁵.

La position de la femme est, dans la grande majorité des cas, très subordonnée. Cela ne peut être nié, malgré quelques cas où la femme jouit d'un meilleur rang. D'après Buchner, une femme de haute extraction est traitée bien mieux chez les Douala que les autres femmes de moindre origine. « Elle a ses propres servantes, n'a pas besoin de travailler, et n'est jamais menacée par le danger d'être vendue. » Mais quand il dit plus loin : « Mais la condition de la femme en général, y compris celle des esclaves, qui bien qu'elles soient achetées et bien que tout le travail au champ et les travaux ménagers, du reste pas si considérables, leur incombent, n'est pas d'être aussi opprimée qu'on le pense habituellement »¹⁵⁶, cela ne concorde pas complètement avec le jugement des autres voyageurs sur le sort des femmes chez les Douala¹⁵⁷. Chez les Yaoundé la femme perd toute

148 Schkopp, p. 521.

149 Mansfeld, p. 189.

150 Mansfeld, p. 190.

151 D.K.Z., p. 114 ; Schkopp, p. 524 ; M.D.S. IV, Preuss, p. 134.

152 Zenker, M.D.S, VIII, p. 49 ; Zöller, IV, p. 57 ; Buchholz, p. 95.

153 Zöller, III, p. 58. Buchner dit abruptement en un endroit (p. 31) : « Les femmes sont le capital du mari, les enfants en sont les intérêts. »

154 Zöller, II, p. 184 ; III, p. 58.

155 Schkopp, p. 525.

156 Buchner, p. 32.

157 Buchholz (R., p. 95) dit à propos des femmes des Douala : « Elles sont vendues comme des marchandises, chez le nègre moyen elles sont utilisées comme des bêtes de somme, et c'est d'après cela que leur valeur est estimée. » Reichenow écrit (p. 28) : « La position de la femme est très subordonnée. Elle est à peine mieux traitée que les animaux domestiques et la partie la plus difficile de la charge de travail de la journée lui incombe. » Et Hager dit finalement : « Le femme des Douala n'est guère plus qu'un animal domestique, elle partage le travail avec les esclaves... »

liberté avec le mariage, elle doit faire tous les travaux et peut être mise en gage en d'autres mains. Il n'est pas rare qu'en cas de décès de son époux elle soit soupçonnée de sorcellerie et mise à mort¹⁵⁸. La situation des femmes n'est pas meilleure chez les Fang, Barret dit à ce sujet¹⁵⁹ : « La femme est la plus faible, donc elle devient la chose du maître; elle est chargée de tous les travaux et des plus rudes. » Le même voyageur dit de la situation chez les Mpongwè¹⁶⁰ : « La condition de la femme gabonaise ménage une transition qui, quelques degrés plus bas, tombe à l'état digne de pitié, de ces victimes qu'on appelle captifs. »

Mais c'est justement chez les Mpongwè que la position de la femme semble être plus élevée qu'ailleurs. Burton¹⁶¹, qui a longtemps séjourné chez les Mpongwè, prétend que les femmes, surtout quand elles sont jeunes et jolies, refusent de travailler aux champs, et laissent les esclaves des deux sexes s'en charger.¹⁶² Burton pense même, que leur vie n'est pas si mauvaise, qu'on pourrait le croire en raison de la polygamie¹⁶³. Elles peuvent même atteindre une certaine indépendance économique¹⁶⁴. Chez les Kumbé également la situation des femmes est favorable dans la mesure où ici aussi il leur est possible d'exploiter exclusivement pour elles-mêmes une partie de leur travail. « Les femmes¹⁶⁵, » dit Rabenhorst¹⁶⁶ « préparent de l'huile de palme et des noyaux de palme à partir des fruits, bien qu'en petite quantité, qu'elles vendent aux usines presque exclusivement pour du rhum et du tabac ; les revenus qu'elles tirent du commerce alimentaire leur appartiennent aussi. Le fait que les femmes jouissent d'un plus grand respect dans ces tribus vient selon Rabenhorst¹⁶⁷, qu'un homme qui a tué sa femme est puni de mort.

Dans de nombreuses tribus la première femme, quand il y en a plusieurs, occupe une position privilégiée. « *The senior or first married*, » dit Burton des femmes des Mpongwè, « *is n° 1, here called 'best wife', she is the goodman's viceroy and she rules the home-kingdom with absolute sway*¹⁶⁸. » Chez le chef de Mbinga la plus âgée des 11 épouses joue le rôle de la maîtresse de

158 Zenker, p 49. Chez les Bakoko il existe des interdits alimentaires, et il leur est interdit en particulier de manger du gibier et aussi de nombreux animaux domestiques. Schkopp n'en voit pas la raison dans des croyances superstitieuses, mais plutôt dans les efforts des hommes pour occuper une position privilégiée vis-à-vis des femmes. « Si tout ce qui est bon à manger était autorisé à nos femmes, » lui répondirent les hommes à la question sur ce sujet, « alors il ne restera plus rien pour nous. » Les hommes et les femmes prennent généralement leurs repas séparément, mais la préparation des repas est une tâche obligatoire du sexe féminin. (B.z.K., 1902-3, p. 510).

159 Barret, p. 261; compar. Compiègne, p. 157 « Les femmes des Fans ne sont considérées chez eux que comme des bêtes de somme, destinées à faire les travaux les plus rudes. »

160 Barret, p. 144.

161 Note du traducteur - Richard Francis Burton (1821-1890) était un touche-à-tout de génie. Il s'engagea dans l'armée de la compagnie anglaise des Indes orientales, où il joua notamment un rôle d'agent secret, effectua le pèlerinage à La Mecque, effectua des missions d'exploration en Afrique, devint consul, rédigea de nombreux ouvrages, etc.

162 Burton, p. 73.

163 Burton, p. 80.

164 « *On the other hand after feeding their husbands, what remains out of the fruits of their labours is their own, wholly out of his reach - a boon not always granted by civilization.* » (En français : « D'autre part, après avoir nourri leurs maris, ce qui reste du fruit de leur travail est à elles, totalement à l'abri - une aubaine pas toujours accordée par la civilisation »).

165 Rabenhorst, D.K.Z. 1886, p. 501.

166 Note du traducteur – Rudolf Rabenhorst (1850-1907), fils du botaniste Gottlob Ludwig Rabenhorst, parcourut le monde en tant qu'agent commercial. Il profita de ses voyages pour collecter de nombreuses plantes, notamment des lichens. Il résida au Cameroun en tant qu'agent de la compagnie C. Woermann.

167 Rabenhorst, D.K.Z. 1886, p. 501.

168 Burton, p. 78; compar. B.d.I.S.d.G., Paris, 1889, p. 288; Barret, p. 149.

maison¹⁶⁹. Chez les Bali l'épouse principale du chef Garega a son mot à dire dans les délibérations secrètes¹⁷⁰, et chez les Banyang également l'épouse principale d'un chef a joué un rôle dans la vie politique de sa tribu¹⁷¹.

La mère biologique du nègre est la plupart du temps mieux traitée que ses épouses. Chez les Bali¹⁷², Hutter a souvent trouvé que les nègres âgés, en particulier les chefs, ont souvent pour leur mère une dévotion pleine d'amour. Même chez les Douala, qui ne voient presque tous en la femme qu'un bien de valeur, la mère a une position exceptionnelle. « Une mère biologique par contre, » dit Hager¹⁷³, « jouit du plus grand respect ; le fils lui attribue une case pour elle-même et subvient à ses besoins jusqu'à sa mort. » Et Esser¹⁷⁴ dit: « Le nègre est toujours prêt à vendre sa femme, mais il ne se résoudra jamais à vendre sa mère¹⁷⁵. »

La connaissance de la médecine et de la magie élève la femme au-dessus de la condition de ses consœurs, ainsi que Barret¹⁷⁶ le décrit chez les Mpongwè: « La féticheuse est désormais un personnage; elle quitte l'humilité de sa condition, unique exemple du relèvement de la femme dans la société primitive. La superstition la couvre et l'anoblit ; elle a aussi sa raison d'être. » Chez les Mpongwè il existe même un ordre religieux féminin, qui fait contrepoids aux confréries masculines, mais l'entrée en est rendue difficile par le coût élevé de l'adhésion¹⁷⁷. Chez les Banyang, Ekoï, Keaka Mansfeld rapporte au sujet d'une classe de femmes dites « Mboandem », qui attribuent leurs privilèges à une légende selon laquelle elles seraient descendantes d'une femme envoyée par Dieu. Ces femmes sont dispensées des travaux difficiles, bien que leur coût d'acquisition soit plus élevé que celui des autres femmes¹⁷⁸.

Notre tâche était ici de représenter la situation des femmes en général. Les activités individuelles qui incombent à la femme seront abordées plus souvent lors de la discussion sur la situation économique.

Traduction du texte de Burton : « L'aînée ou première mariée est le n°1, appelée ici 'la meilleure épouse', elle est le vice-roi du mari et elle dirige le royaume domestique avec une emprise absolue. »

169 Zöller II, p. 155.

170 Hutter, p. 373.

171 Zintgraff, p. 355.

172 Hutter, p. 373; compar. Zintgraff 83.

173 Hager, p. 11.

174 Note du traducteur - Max Esser (1866-1943), juriste et homme d'affaires, créa plusieurs grandes plantations au Cameroun, dont la « Westafrikanische Pflanzungsgesellschaft Victoria ».

175 Esser p. 161.

176 Barret, p. 166; compar. Lenz, p. 87 « Les femmes aussi gagnent quelque considération en tant que magiciennes. »

177 Burton, p. 89.

178 Burton, pp. 11, 163.

Les conditions économiques

I. La production primaire

1.a. L'agriculture

Parmi toutes les ressources alimentaires mobilisées par les Bantous du Cameroun, l'agriculture joue sans aucun doute le premier rôle. Toutes les tribus la pratiquent dans une plus ou moins grande mesure, ce qui, comme il a déjà été mentionné, a contraint les plus remuants de ces peuples à une certaine sédentarité. Seuls forment une exception, les peuples pygmées des Bagyeli, Bako, Badjiri, qui vivent dispersés parmi les autres tribus, et peuvent encore être considérés comme de purs peuples de chasseurs, car la chasse constitue leur seule ressource alimentaire, et qu'ils ne connaissent ni l'agriculture ni l'élevage. L'importance de l'agriculture parmi les tribus n'est pas la même dans toutes les régions. Tandis qu'à l'est et au sud de la colonie, qui sont recouverts de la forêt primaire la plus dense, la chasse joue un rôle de premier plan et que dans plusieurs tribus, comme par exemple les Dzimou et les Fang, elle est la principale ressource, son importance décroît peu à peu à l'ouest et au nord au bénéfice de l'agriculture.

En ce qui concerne le statut juridique du sol, il faut d'abord garder à l'esprit que de nombreuses tribus n'ont qu'une relation très lâche avec le sol. Chez ces tribus une conception élaborée de la propriété ne s'est pas vraiment développée. Buchner¹⁷⁹ dit par contre au sujet des tribus côtières : « En ce qui concerne la propriété foncière, le droit général nègre s'applique, selon laquelle la communauté a tous les droits sur le sol et les individus reçoivent le sol du chef, aussi longtemps qu'ils le cultivent » Cela vaudra aussi pour les autres tribus, avec certaines modifications. Celles-ci résultent de la position du chef, qui, en règle générale, n'a que peu de pouvoir et aura donc peu d'influence sur la répartition des terres dans de nombreuses tribus. Cependant la différence juridique entre terrain cultivé et terrain vacant est fondamentale. Chez les Bali le terrain vacant n'a pas de propriétaire. Mais dès que quelqu'un en est entré en possession en le travaillant, les champs, la forêt, la brousse lui appartiennent. « Les pâturages, les eaux », dit Seidel¹⁸⁰ des Bakweri « sont des propriétés communes. Dès qu'un Bakweri a défriché un lopin, alors ce lopin, la case qui est dessus, les cours, champs et bois deviennent sa propriété. S'il laisse sa terre en friche, elle retourne à la communauté¹⁸¹. » Que le terrain vacant soit décrit comme propriété commune, ou comme sans propriétaire, les deux signifient qu'il n'y a pas de propriété individuelle du terrain vacant. Par contre les terres deviennent bien la propriété privée de celui qui les a défrichées. Schkopp se défend aussi résolument contre l'opinion selon laquelle les tribus africaines ne connaissent pas la propriété privée. « En tout cas les Bakoko connaissent la propriété foncière, » dit-il, « le foncier a de la valeur, cela ressort du fait qu'ils louent les terrains particulièrement bien situés de leurs voisins¹⁸². » Ces peuples ne connaissent pas la mise en valeur en commun du sol. On aurait pu le supposer en raison de

179 Buchner, p. 174.

180 Note du traducteur – August Seidel (1863-1916) était un linguiste allemand.

181 B.z.K. 1901-3, p. 167; compar. Zöller II, p. 92.

182 Schkopp, p. 456. Zintgraff raconte (p. 49) que lorsqu'il a voulu acquérir un terrain à Essen (Batom), l'achat devait se faire la nuit. Zintgraff en voit la raison dans le fait que les droits des anciens de vendre la terre, dont une partie était plantée, étaient d'une nature très douteuse.

la situation politique, car nous avons vu, que nulle part les membres des tribus ne sont encore liés par une organisation patriarcale, qui les contraindrait à travailler au service de la tribu et de son chef. Ici chaque famille se gère seule avec ses propres forces, ses esclaves et ses femmes. Souvent les plantations appartenant aux villageois sont si proches les unes des autres, que vues de l'extérieur elles apparaissent comme un tout inséparable. En réalité les propriétés des différentes familles sont séparées les unes des autres par des sillons, des pierres ou tout autre signe visible¹⁸³. De temps en temps, les parcelles sont séparées, comme chez les Bakweri¹⁸⁴, par des frontières naturelles, comme d'étroites bandes de buissons. Par contre les clôtures qui entourent les champs ne sont pas des limites de parcelles, mais des protections contre le bétail.

Les plantations sont souvent éloignées de plusieurs heures du village. Pour avoir en cas de besoin quelques denrées alimentaires à disposition, il y a aussi, en plus de celles-là, de plus petites plantations à l'extérieur du village, reliées directement aux cases¹⁸⁵.

Le travail du sol se fait de façon très primitive, nulle part on ne trouve de charrue. L'instrument le plus important, et presque le seul, utilisé pour les travaux des champs est la houe. Cette façon de travailler devrait être décrite comme du binage, pour la différencier de l'agriculture ayant recours au labour par la charrue¹⁸⁶. Chez quelques tribus on trouve quelques autres instruments primitifs à côté de la houe. Les Yaoundé par exemple cultivent avec la houe et une bêche à main de fabrication locale¹⁸⁷. Reinhard parle même d'une sorte de râteau chez ces mêmes Yaoundé¹⁸⁸. Selon une autre source¹⁸⁹, les indigènes de la zone côtière se servent de fourches taillées dans des branches d'arbres pour labourer les rizières. Puisque la forêt primaire couvre la plus grande partie de la région, les cultures sont souvent situées au milieu de la forêt. Il faut donc d'abord défricher, ce qui demande beaucoup d'efforts. Les branches et les buissons sont habituellement brûlés lors du défrichage, car leurs cendres constituent un très bon engrais. Les tribus les plus diverses défrichent de la même façon. Après que les troncs sont tombés et que les branches sont brûlées, le terrain est déjà prêt pour la culture, les troncs tombés à terre sont souvent laissés sur place. Dominik¹⁹⁰ dit au sujet du défrichage en pays ngoumba : « Dès que les arbres ont été abattus, si nécessaire débarrassés de leurs branches et brûlés, les indigènes commencent à planter dans leur voisinage immédiat, de sorte qu'un tel champ en pays ngoumba ne ressemble en rien à un champ labouré. » Zöller¹⁹¹ nous raconte au sujet des Bakweri : « Il semble qu'ici la forêt soit défrichée comme au Brésil, c'est-à-dire en abattant les plus grands arbres, dont le feuillage desséché est brûlé à la saison sèche, tandis qu'on laisse les souches en place dans le champ, jusqu'à ce qu'elles pourrissent. » Le feu joue également un rôle lors du défrichage des savanes herbacées. « Les feux de savane sont délibérément provoqués et

183 Mansfeld, p. 98; Schkopp, p. 51.

184 B.z.K. 1901-2, Seidel, p. 167.

185 Mansfeld (p. 47) compte chez les Ekoï 21 plantes différentes dans ces plantations aménagées par la femme derrière la case ; bien sûr, elles ne sont disponibles qu'en très petites quantités. (compar. Burton, p. 157; Barret, p. 211).

186 Hahn, *Die Haustiere*, p. 133, 389 et suivantes.

187 Zenker, p. 40.

188 Reinhard, *Drei Jahre als Kaufmann in Afrika*, p. 14.

189 Esser, *An der Westküste Afrikas*, p. 93.

190 Dominik, *Kamerun*, p. 50.

191 Zöller II, p. 265.

entretenus par les indigènes, » dit Zintgraff¹⁹², « pour obtenir une vue dégagée, et en même temps pour défricher et fertiliser de nouvelles surfaces à exploiter. » Les Bali connaissent en plus de cela une autre façon de fertiliser. Les chaumes qui restent sur le champ sont, après qu'ils ont un peu séchés, enfouis sous terre, pour servir d'engrais pour la nouvelle culture¹⁹³. Sinon ces tribus ne connaissent pas d'engrais, en effet l'utilisation du fumier des animaux domestiques leur est inconnue¹⁹⁴. Les autres méthodes artificielles pour augmenter la fertilité des sols leur sont totalement inconnues, avant tout nous ne trouvons nulle part d'indication de l'existence d'une irrigation artificielle. Elle est après tout, tout à fait superflue, car le sol fertile suffit sans cela pour une riche récolte. Ainsi par exemple en pays yaoundé le sol est si fertile en raison d'un abondant apport d'eau naturel, qu'il est possible de faire deux récoltes par an¹⁹⁵.

Quoi qu'il en soit, en raison de l'exploitation extrêmement extensive et du manque de fertilisation le sol est très rapidement épuisé¹⁹⁶. Ainsi d'après Schkopp, chez les Bakoko le sol est épuisé déjà après six ou huit ans, de sorte qu'on est contraint de défricher une partie de la forêt primaire, pour planter sur un sol neuf¹⁹⁷. De la même façon d'après Mansfeld¹⁹⁸, les tribus fluviales mettent en culture de nouveaux champs tous les sept ans.

Si le terrain est défriché, et que de la cendre a été ajoutée au sol pour seul engrais, alors on commence la culture. Cela se fait sous la forme la plus primitive que l'on puisse imaginer. Le sol est ameubli en surface avec la houe, les graines de semences simplement jetées et légèrement enfoncées avec les pieds¹⁹⁹. Chez les Banyang, comme chez les Ekoï et les Keaka, sont aménagées des buttes de terre, pyramidales, rondes ou en demi-sphère de différentes tailles²⁰⁰. De même chez les Bali, où des plates-bandes de plusieurs mètres de long sont buttéées²⁰¹ Et plus au sud chez les peuples bakossi nous trouvons de petites collines de terre dans lesquelles sont jetés les grains de maïs²⁰².

Mais le travail n'est pas terminé pour autant. Car, quand la plante commence à germer, il faut aussi continuellement libérer le champ des mauvaises herbes, qui prolifèrent sur le sol aussi vite que la jeune plante issue du semis²⁰³. Après cela, le champ n'est plus travaillé jusqu'à la récolte. Pour beaucoup de plantes, comme par exemple le maïs, il reste un travail

192 Hutter, p. 314.

193 Zintgraff, p. 216.

194 Hutter, p. 397; Buchner, p. 12; Zöller III, p. 203.

195 Dominik, p. 56.

196 Note du traducteur – L'agriculture extensive, qui produit peu par unité de surface, épuise plus lentement les sols, contrairement à ce qu'indique David Chasin. Mais la succession des cultures sur un sol sans fertilisation (sans apport d'engrais ou de fumier) épuise en effet rapidement les sols.

197 Schkopp, p. 511. Les Fang doivent même mettre en culture de nouvelles parcelles après trois ans, ce qui explique le déplacement fréquent de leurs villages (La Géographie, 1901, I, Jobit, p. 183).

198 Mansfeld, p. 87.

199 Zintgraff, p. 215; Hoeseemann, p. 174.

200 Mansfeld, p. 97.

201 Zintgraff, référence précédente.

202 Steinhausen dans D.K. XIV, p. 360.

203 Dominik, p. 86; Barret, p. 212; Zintgraff, p. 215. « Les travaux des champs », dit Mansfeld « ne sont jamais terminés avec cette végétation foisonnante, car quand un bout de la ferme a été nettoyé de ses mauvaises herbes, de jeunes herbes germent déjà à l'autre bout. »

particulier, faire fuir continuellement les innombrables oiseaux tisserands pour protéger les épis²⁰⁴.

Les données sont malheureusement très rares sur les travaux qui suivent, en particulier la récolte. Ici aussi aucun instrument particulier n'est employé. Esser²⁰⁵ nous décrit les opérations lors de la récolte du riz ; « En l'absence de faux et de faucilles le riz mûr est coupé à la main, épi à épi, travail pénible, est ensuite séché et enfin, puisque les fléaux sont inconnus, battu avec les pieds. »

Le type d'utilisation des terres, tel qu'il se produit dans la grande majorité des cas, peut être décrit comme une surexploitation. L'indigène a toujours le souci de faire le moins d'efforts possible pour obtenir un résultat, même si ce dernier doit en être diminué. S'il est vrai que le feu joue toujours un rôle lors du défrichage de la forêt et contribue à relever la fertilité du sol en apportant des substances utiles sous forme de cendres, c'est la plupart du temps la conséquence involontaire, d'un moyen de débarrasser le terrain des branches et des buissons.

Si l'on croit voir un progrès chez de nombreuses tribus, qui font se succéder la culture de différentes plantes sur un même sol – ce qui est apte à empêcher un épuisement rapide des ressources du sol – alors l'exploitation ultérieure des sols montre que ce n'était pas l'objectif recherché. Cette façon de faire semble plutôt liée à des représentations traditionnelles. Les peuples de l'est de la colonie, près de la frontière française, cultivent les plantes dans un ordre bien déterminé : d'abord le maïs, puis le manioc et finalement la banane plantain. Lorsque le tour de la banane plantain est arrivé, plus aucun travail de nettoyage n'est entrepris, la jeune forêt croît rapidement, et après que les plantes ont produit leurs graines, étouffe rapidement les repousses. Il ne reste plus qu'à déplacer la plantation en un autre lieu²⁰⁶. Il est clair, que l'on n'a pas affaire ici à une rotation avec un objectif déterminé²⁰⁷. Chez les Bakundu, on trouve très fréquemment du maïs, des haricots et du taro sur la même plate-bande, de sorte qu'après la récolte du maïs ses tiges sèches servent de tuteurs au haricot, pendant que le taro n'arrive à maturité qu'après la récolte des haricots²⁰⁸. Dans ce cas également un épuisement rapide des nutriments du sol semble plus favorisé qu'empêché, d'autant plus qu'on n'apporte pas de nouvelles substances au sol, puisque la fertilisation est inconnue²⁰⁹. Les Bakossi, un peuple qui pratique l'élevage à grande échelle démontrent un progrès. Déjà l'association de l'élevage avec les cultures leur donne la possibilité d'amener l'agriculture à un niveau plus élevé que d'habitude. Steinhausen²¹⁰ nous raconte comment ils pratiquent: « Dans un certain sens il y a rotation

204 Dominik, référence précédente.

205 Esser, p. 93.

206 Stein in D.K. XIV, p. 582.

207 Note du traducteur - La logique de la rotation maïs / manioc / plantain / friche est évidente.

Le maïs, qui demande un bon désherbage et donne de bien meilleurs résultats sur un sol fertile, est en tête d'assolement, suivi du manioc, puis du plantain qui pousse rapidement au-dessus d'un sol peu ou pas entretenu, puis retour à la friche pour restaurer la fertilité du sol. Les pratiques traditionnelles fondées sur l'expérience aboutissent souvent à des systèmes optimisés par rapport à l'environnement, même si l'agriculteur qui les suit ne sait pas l'expliquer. Elles restent pertinentes jusqu'à ce que l'environnement change : introduction des engrais, augmentation de la population, etc.

208 Zintgraff, p. 82

209 Note du traducteur - Cette méthode de culture est revenue à la mode en maraîchage sous le nom de permaculture. En associant plusieurs plantes ensemble, on obtient une couverture qui protège le sol.

210 D.K. XIV, p. 360.

des cultures, car les champs seront laissés l'année suivante pour le pâturage, et que les champs étaient l'année dernière des pâturages. » Ce type d'utilisation des sols plus ou moins réglementé rappelle celui qui, selon Hanssen²¹¹, était habituel chez les anciens Germains au temps de César et de Tacite²¹². On le nomme rotation culturale spontanée²¹³, ou assolement fourrager extensif.

Les données de Mansfeld sur l'agriculture des tribus de la Cross River sont très intéressantes : « La rotation se déroule de la façon suivante, pendant la saison sèche la forêt est défrichée et une ferme de plantain est créée vers avril, le taro y est planté comme culture dérobée en juin. Pendant deux ans plantain et taro y sont récoltés. Au début de la troisième année l'endroit est soigneusement nettoyé et la culture suivante est l'igname. Après la récolte de l'igname qui dure jusqu'à Noël, on met de nouveau du plantain; il reste deux ans, ensuite tout est brûlé et le maïs suit en septième année²¹⁴. » Après avoir été cultivé pendant sept ans, les champs sont malgré tout abandonnés et d'autres terrains sont mis en culture.

On peut par contre voir une volonté de rotation des cultures dans ce que Zintgraff²¹⁵ nous communique sur l'agriculture chez les Bali : « Les cultures les plus diverses se succèdent ; là où une année il y avait du mil, ils installent l'année suivante du maïs, et inversement. » Les Bali sont plus avancés que la plupart des autres tribus. en agriculture comme en d'autres domaines. Par contre ils ne connaissent pas l'usage de la charrue.

Les plantes qui sont cultivées dans cette région sont les bananes, le taro, le manioc, l'igname, le maïs, les haricots, l'arachide, les courges, les patates, le tabac, le piment²¹⁶, les palmiers pour le vin et l'huile, etc.

L'aliment principal chez ces peuples est la banane. Elle demande peu d'efforts et est répandue sur toute la région. La plantation de la banane a lieu même là où les indigènes sont trop paresseux pour se soumettre à un travail pénible. À côté de la banane, les aliments importants sont le taro, l'igname et le manioc. Au nord on cultive beaucoup de maïs, chez les Bali aussi le mil, très répandu chez les nègres soudanais. Dans certaines parties de la colonie on cultive aussi du piment, du tabac et du coton. Les palmiers sont très répandus, les palmiers pour le vin et les palmiers à huile. Avec le premier on fait du vin de palme, une boisson qui joue le même rôle que la célèbre bière de sorgho chez les autres nègres²¹⁷. Avec le second on produit aussi un produit commercial d'importance: l'huile de palme est un article d'exportation majeur de cette région.

211 Note du traducteur - Georg Hanssen (1809-1894), professeur d'université, était un spécialiste d'histoire de l'agriculture et d'économie nationale.

212 Agrarhistorische Abhandlungen, Éd. I, pp. 123 et suivantes.

213 Référence précédente p. 125, von der Goltz, *Handbuch der landwirtsch. Betriebslehre*. p. 403.

214 Mansfeld, p. 87.

215 Zintgraff, p. 216.

216 Note du traducteur – David Chasin utilise le terme *Pfeffer*, utilisé généralement pour désigner le poivre, mais aussi moins souvent le piment doux (paprika) et parfois un piment fort. Nous l'avons systématiquement traduit par piment, dont la culture est bien plus répandue au Cameroun que celle du poivre.

217 Note du traducteur – Les palmiers utilisés en Afrique noire pour faire le vin de palme sont les palmiers à huile, raphia et rônier. Le palmier à huile peut donc être utilisé pour la production d'huile ou de vin de palme.

1.b. La chasse

À côté de l'agriculture il faut encore considérer la chasse, la pêche et l'élevage, à la fois comme ressources alimentaires et sources de profits. De ces activités, la plus importante est la chasse, car la forêt couvre la plus grande partie de la région et que la savane elle-même est fort giboyeuse.

Abstraction faite des tribus qui ne pratiquent ni agriculture ni élevage et vivent uniquement des produits de la chasse²¹⁸, comme par exemple les Bagyeli, la chasse joue aussi chez les autres tribus un rôle économique non négligeable. Ainsi les Bakweri, qui pratiquent l'agriculture et l'élevage de manière extensive, sont de bons chasseurs. Ils s'adonnent à la chasse de façon planifiée, dans la mesure où ils veillent à équiper les points isolés de leur immense territoire avec des cabanes de chasses pour abriter nuitamment les chasseurs²¹⁹.

Les Fang, qui sont sédentaires et pratiquent l'agriculture, sont avant tout des chasseurs²²⁰. Pendant qu'ils ne travaillent la terre, que pour ce qui est nécessaire à leur entretien, ils font avec les produits de la chasse un important commerce de troc, pour échanger des objets avec d'autres tribus²²¹.

Par contre, là où l'agriculture a pris une grande importance, la chasse a diminué et n'est plus pratiquée qu'occasionnellement, comme chez les Bali. Zintgraff²²² nous rapporte à ce sujet : « La chasse est relativement peu pratiquée. Le temps fort pour cette dernière est le brûlage pastoral, où le gibier effarouché par le feu quitte son repaire, et est victime lorsqu'il sort des chasseurs qui sont partout à l'affût. »

Pour tuer des animaux plus petits, on utilise un arc avec des flèches fortement empoisonnées, avec lesquelles on tire à des distances très importantes avec une grande précision²²³. Les pièges sont très souvent utilisés, et c'est le cas le plus fréquent chez les Bali et les Yaoundé²²⁴, qui ne sont pas de grands chasseurs, mais aussi chez les Fang. Les Ekoï entre autres connaissent deux types de pièges. Dans le premier type, un bloc de pierre ou plusieurs petites pierres agissent comme une arme mortelle. L'animal marche sur une pièce de bois, qui libère un levier, à l'extrémité supérieure duquel se trouve un bloc de pierre. Le deuxième type de piège consiste en une fosse, qui est recouverte de fines baguettes qui se brisent facilement, sur lesquelles on pose une couche de feuillage. Des perches d'un à deux mètres, taillées en pointe comme des flèches, sont enfoncées au fond de sorte que l'animal qui tombe s'empale sur ces perches. Souvent ces fosses sont installées en relation avec une clôture à gibier. Les clôtures à gibier sont habituellement dressées sur des chemins de brousse et font trois à cinq kilomètres de long. À certains endroits se trouvent des ouvertures basses, et en dessous se trouve la fosse décrite précédemment. L'animal parvenu à la clôture cherche une issue, trouve enfin l'ouverture par laquelle il a l'intention de

218 Note du traducteur – Et de la cueillette. Les Pygmées sont à l'origine des chasseurs-cueilleurs.

219 Zöller, II, p. 219.

220 Barret, II, p. 264; compar. aussi Lenz, p. 82.

221 Lenz, p. 274.

222 Zintgraff, p. 217; Zenker, p. 61.

223 Lenz, p. 83; Seidel, p. 164.

224 Zintgraff, p. 217; Zenker, p. 61.

traverser la clôture et tombe dans la fosse²²⁵. Pour tuer les phacochères, des lances prêtes à tomber sont suspendues dans les arbres, reliées à une corde courant au sol²²⁶. La chasse aux très gros animaux, comme les éléphants, revêt une forme beaucoup plus compliquée. Une partie de la forêt est bouclée sur une certaine étendue, les animaux y sont poussés puis abattus avec des lances ou des armes à feu.

Soit la barrière est constituée d'un filet à larges mailles, soit on érige un vrai treillis, en enfonçant dans la terre des pieux de bois à une certaine distance les uns des autres, et on relie les barres transversales et les perches avec des lianes²²⁷. Une telle chasse demande toujours un grand déploiement de forces, et on ne peut en venir à bout qu'en rassemblant beaucoup de gens. Parfois ce sont plusieurs villages qui s'unissent pour participer à une telle chasse²²⁸. Puisque cela prend beaucoup de temps, on établit son domicile à proximité de l'enclos.

Nous vous restituons ici la description par Lenz d'une chasse à l'éléphant chez les Mbangwè²²⁹ : « Il régnait ici une très grande agitation. Des centaines de Mbangwè, hommes, femmes et enfants étaient réunis et avaient déjà emménagé. Toute la forêt, à trois quarts d'heure à la ronde, était entourée d'une haute et très forte clôture. Les Mbangwè, qui étaient entrés en contact avec les éléphants près de leur domicile éloigné d'un jour de marche, avaient suivi les animaux, et n'avaient réussi à les retenir et à les enfermer dans une petite zone forestière close qu'à proximité du village de Bassangoy²³⁰ La clôture consistait en pieux de douze à quinze pieds de haut, éloignés entre eux d'environ dix pieds, qui étaient reliés par des barres transversales plus minces et des perches. Et bien qu'elle n'était assemblée qu'avec de la corde de brousse (le lien utilisé généralement ici, fait à partir de fines lianes divisées), tout cela forme un treillis d'une très grande résistance, mais qui ne peut toutefois retenir un éléphant qui charge. Le but est d'effrayer ces animaux avec un obstacle, et dans le passé les gens se contentaient de délimiter simplement le terrain de chasse avec de fines lianes, obstacle devant lequel les éléphants se retiraient. En dehors de l'enceinte, les Mbangwè ont construit de nombreux abris car une telle chasse avec tous les préparatifs et la répartition des prises prend souvent des semaines. »

D'après Compiègne²³¹, la chasse aux éléphants se passe comme suit chez les Fang²³². Les éléphants sont longtemps suivis par plusieurs chasseurs, et finalement poussés dans un coin dense, où l'eau manque. On entoure ensuite cet endroit, fait chercher tout le village, de 500 à 600 hommes, femmes et enfants. On construit ensuite un filet et des abris pour les gardiens et les autres se retirent. On attend 2 à 3 semaines, que les éléphants soient épuisés par la soif. Par une ouverture dans le filet, on introduit dans la place deux bateaux remplis

225 Mansfeld, p. 77.

226 Lenz, p. 83; compar. Schkopp, p. 514.

227 Lenz, p. 159.

228 Zöllner, IV, p. 81.

229 Lenz, p. 159.

230 Note du traducteur – Bassangoy était un chef de l'ethnie Okandé.

231 Note du traducteur - Louis-Alphonse-Henri-Victor du Pont, marquis de Compiègne, couramment appelé Victor de Compiègne (1846-1877) entreprit l'exploration de l'Ogooué, releva le cours du fleuve sur plus de 400 km mais dut rebrousser chemin après une attaque des indigènes.

232 Compiègne, pp. 170-2 .

d'eau empoisonnée. Pendant la nuit les éléphants boivent l'eau et sont endormis. Puis on rappelle les gens et la fusillade commence, jusqu'à ce que tous les éléphants soient morts²³³.

On utilise parfois pour tuer les animaux une méthode particulière, qui au vu de la taille et de la dangerosité des animaux, démontre courage et compétence. Laissons de nouveau Lenz parler²³⁴ : « Un échafaudage avait été installé assez haut dans un arbre, sur lequel un homme se tenait debout, armé d'une courte lance, d'à peine deux pieds de long mais très forte, insérée dans un poteau épais de quatre à cinq pieds de long. Le Mbangwè debout dans l'arbre tenait maintenant cette arme massive avec la pointe vers le bas. Les autres cherchent à amener l'éléphant près de l'arbre, et dès que l'éléphant passe assez près du chasseur, celui-ci pousse de toutes ses forces la lance de fer dans le corps, et il doit chercher à atteindre les reins ou le cou, là où la lance peut, plus facilement qu'ailleurs, pénétrer profondément. »

Les produits de la chasse sont la viande, l'ivoire et la peau. La viande n'est pas seulement un complément important au régime végétal, mais aussi en même temps un produit de troc. Les fourrures et les peaux ont moins d'importance, car les besoins en vêtements de ces populations sont très limités. L'ivoire est le plus important article d'exportation de cette contrée.

1.c. La pêche

En général, la pêche a moins d'importance pour la vie économique de ces peuples que l'agriculture et la chasse²³⁵. On peut tout de même mentionner un certain nombre de tribus qui pratiquent la pêche à grande échelle. Par exemple le petit peuple Bota situé sur la côte est uniquement un peuple de pêcheurs²³⁶ selon Spellenberg²³⁷. De même chez les habitants du village Barombi Mbo²³⁸, la pêche n'est pas seulement la principale source de nourriture, mais aussi une des principales sources de revenu²³⁹.

La pêche prend diverses formes chez toutes ces tribus, en partant d'une très primitive, pratiquée indépendamment par chaque individu, à une pêche planifiée, qui exige de réunir beaucoup de gens. Parfois même plusieurs villages sont invités à pêcher en commun, comme nous le dit Zöllner²⁴⁰ à propos des Bimbria. Chez les Douala les différents types de pêche sont répartis par âge et par sexe. Pendant que les hommes ou les esclaves posent des nasses ou installent des pièges fixes, les femmes pêchent avec des épuisettes « qu'elles laissent reposer au fond dans des eaux peu profondes, et qu'elles relèvent de temps en temps, les jeunes eux balayaient systématiquement le fond en eaux peu profondes, avec des feuilles de bananier reliées entre elles, et rejettent au sec, tout ce qui, à l'intérieur du demi-

233 Les grandes traques sont menées de la même façon chez les Bakundu (Spellenberg, p, 213), les Ekoï (Mansfeld, pp. 76-77), entre autres.

234 Lenz, p. 161.

235 Zöllner II, p. 121; III, p 21, 25; Conrau dans M.D.S. XI, Buchner p. 39.

236 B.z.K. 1901-2, p. 248.

237 Note du traducteur – Gottlieb Friedrich Spellenberg (1870-1925) fut missionnaire au Cameroun pour le compte de la mission de Bâle.

238 Note du traducteur - Près du lac de cratère Barombi Mbo, à proximité de Kumba (Cameroun, région du Sud-Ouest).

239 Référence précédente p. 186.

240 Zöllner II, p. 121.

cercle qui les entoure, se prend dans ses mailles. Les dernières méthodes ne délivrent que de petits poissons²⁴¹. »

Un rectangle de mailles serrées, d'à-peu-près la hauteur d'un homme, forme les pièges à poisson ; en bas se trouve une petite ouverture carrée, avec au-dessus une trappe verticale, reliée par une corde à l'appât se trouvant au milieu de l'espace intérieur. Puisque le cylindre est ouvert vers le haut, il doit être un peu plus haut, que l'écart habituel entre le flux et le reflux. Si un poisson tire sur l'appât, l'ouverture se ferme, et les poissons sont piégés à l'intérieur²⁴². Les Wouri pratiquent la pêche de façon méthodique, en installant sur la rive les pièges déjà décrits à courte distance les uns des autres²⁴³. D'après Zöller²⁴⁴, la capture des poissons est un peu moins compliquée chez les Bimbia : « les poissons sont poussés à l'aide de grands filets vers les clôtures à maille serrée, en forme de demi-cercle, et ensuite attrapés avec de grands paniers à poissons. » Chez les Bakweri, les ruisseaux et les rivières peu profondes sont barrés avec des pierres, et les poissons sont sortis de l'eau avec des paniers en forme d'entonnoir²⁴⁵.

On trouve fréquemment une façon de pêcher fort barbare chez les voisins méridionaux des peuples camerounais, les Abongo, Akélé, Mpongwè, etc. Ils barrent une partie de l'eau et l'empoisonnent, en saupoudrant dessus, le fruit écrasé d'un palmier²⁴⁶. Les poissons sont endormis et se laissent facilement attraper à la surface. Ce type de pêche est également pratiqué, parmi d'autres, par les Ngoumba du sud-ouest camerounais²⁴⁷, il est aussi connu des tribus de la Cross River²⁴⁸.

Pour ces tribus de pêcheurs, les poissons sont non seulement un aliment, mais parfois aussi un important produit d'échange. « Les poissons pêchés », dit Zöller²⁴⁹ au sujet des Bimbia, « ne sont consommés que pour une petite partie, pour la plus grande part ils sont séchés et sous cette forme sont vendus comme un produit commercial, dont il ne faut absolument pas sous-estimer l'importance, aux villages situés plus à l'intérieur. »

1.d. L'élevage

L'élevage est chez ces tribus la branche de l'économie, dont l'indigène peut récolter les fruits sans se donner de peine particulière, tandis qu'en agriculture, pêche et chasse il faut souvent travailler très dur, pour parfois n'obtenir que des résultats juste acceptables. Il est d'ailleurs difficile de parler d'élevage du bétail pour ces peuples. Certes presque partout les animaux domestiques sont gardés sur des surfaces plus ou moins grandes, et il n'y a que peu de tribus, qui n'ont pas ou presque pas d'animaux domestiques. Ainsi par exemple les Yambassa, un peuple Bakoko, et peut-être aussi les Fang. Mais sinon l'élevage est encore loin de l'élevage bovin. On n'élève le plus souvent que du petit bétail, chèvres, moutons, poules, et aussi des chiens, qui sont considérés comme un mets délicat. Et par contre on ne

241 Buchner, p. 39.

242 Buchner, p. 39.

243 Zöller III, p. 25.

244 Zöller II, p. 121.

245 Seidel, p. 166.

246 Conradt, Globus 1902, I, p. 371.

247 Lenz, p. 109; Barrel, p. 211.

248 Mansfeld, p. 80.

249 Zöller II, p. 122.

trouve que rarement des bovins, qui chez nous sont l'objet principal de l'élevage. L'élevage n'a qu'un rôle économique réduit pour la plupart des peuples, et on n'y consacre que peu de soins. Il n'a atteint plus d'importance que chez peu de tribus, comme par exemple les Bakweri, Bakossi et quelques petites tribus en pays bali. Chez ces tribus on trouve aussi les bovins à côté d'autres bétails. Mais il semble que nulle part il n'y ait de production laitière²⁵⁰.

Même chez les Babungo²⁵¹, où les bovins sont en troupeau et où Hutter²⁵² veut bien parler d'élevage bovin, il doit constater l'absence de production laitière. Le soin apporté au bétail est très limité, même chez les Bakweri et les Fakossi. La plupart du temps le bétail est laissé à lui-même toute la journée et ne cherche refuge dans la ferme que le soir²⁵³ ; les pâtres sont inconnus²⁵⁴. Ce que dit Mansfeld²⁵⁵ sur l'élevage chez les Ekoï, les Keaka entre autres est très caractéristique : « on n'a pas connaissance de soins particuliers pour les animaux domestiques ; à l'exception des chiens et des chats, qui sont nourris à la maison, les animaux cherchent leur nourriture eux-mêmes. Lorsque j'ai dit au chef Mbela, qui dispose du plus beau troupeau de bovins du district, qu'il devait construire un toit pour protéger ses bovins pendant la saison des pluies, et enfermer le bétail pendant la nuit, il m'a répondu qu'alors ces animaux allaient tous périr : ils étaient habitués à passer toute la nuit dans la forêt primaire, paissant à un endroit ou un autre, ou se reposant un moment. »

Les Bakweri entourent leurs sites d'une clôture, et Flegel²⁵⁶ y voit une mesure préventive en faveur du bétail, qui est ainsi empêché de vaquer en d'autres lieux²⁵⁷. D'après Zöller²⁵⁸ par contre, cette clôture est destinée à protéger les plantations, qui ne peuvent être détruites par le bétail parqué à l'intérieur de l'enceinte. De nombreuses tribus construisent des étables, où le bétail est amené la nuit pour le protéger des léopards²⁵⁹. Chez les Bakossi, dont le bétail constitue la principale richesse, un élevage rationnel est pourtant exclu, ainsi que le dit Ziemann²⁶⁰, car le bétail est livré à lui-même²⁶¹. En conséquence, beaucoup de bétail est perdu ; une partie est volée et une partie est dévorée par les léopards. Les Bakossi ont aussi une étrange coutume, qui ne semble devoir améliorer une conduite de troupeau déjà peu rationnelle. Aucun propriétaire de troupeau ne garde lui-même son bétail, mais il

250 Seidel, 1901-2, B.z.K. p. 155 ; compar. Dominik, p. 38.

251 Note du traducteur – Il s'agit du village de Babungo, appelé « Bamungu » par Hutter, à proximité de la ville de Bamenda, et du village de Bamunka.

252 Hutter, p. 397.

253 Seidel, p. 165 ; Pauli, P.M. 1885, p. 16.

254 À Dikome-Balue, une localité très riche en bétail, Spellenberg a vu, pour la première fois, un chevrier qui conduisait des troupeaux entiers de moutons et de chèvres paître dans la vallée enherbée, en passant par-dessus les monts, et les ramenait le soir à la maison. Ce cas est la seule exception selon Spellenberg (p. 142). En tout cas, c'était probablement dû au fait qu'il n'y avait pas assez de pâturages disponibles à proximité du village, pour les nombreuses têtes de bétail.

255 Mansfeld, p. 85.

256 Note du traducteur – Il s'agit sans doute d'Eduard Robert Flegel (1852-1886), commerçant puis explorateur.

257 Flegel, p. 300.

258 Zöller, II, p. 173.

259 Ziemann, M.D.S. XVII, p. 155 ; Dominik, p. 80.

260 Note du traducteur - Hans (Johannes) Ziemann (1865 -1939) était un médecin tropical, à la tête de l'administration médicale du Cameroun. En plus de ses activités médicales, notamment la lutte contre le paludisme, il s'est intéressé lors d'un voyage vers l'intérieur en 1904 aux populations et à l'élevage des régions traversées.

261 Ziemann, M.D.S. XVII, p. 146.

en confie le soin à un parent ou un partenaire en affaire, tandis qu'il garde le troupeau d'un autre. L'éleveur reçoit un quart des jeunes²⁶².

Chez les tribus où il se trouve en quantité, le bétail n'est pas tant une ressource alimentaire qu'un article de commerce. Le bétail des Bakossi est acheté par les Balong, où il est utilisé pour la dot²⁶³. On rapporte d'un autre côté qu'il est utilisé comme monnaie²⁶⁴ chez les Bakossi.

Esser²⁶⁵ pense que la raison pour laquelle la principale occupation des Bakweri est l'élevage, est qu'ils utilisent le bétail comme moyen de paiement ou de troc. Pour conclure les Babungo, qui s'occupent d'élevage, apportent leurs produits pour les échanger sur le marché de Bali²⁶⁶.

2. La division du travail selon les sexes

C'est un fait reconnu, qu'une certaine différenciation entre les activités des deux sexes s'est établie depuis le début de l'économie humaine²⁶⁷. La femme, créature plus faible, s'est cantonnée principalement à la recherche des fruits et des racines, pour satisfaire ses besoins alimentaires. L'homme pouvait aussi se risquer à combattre les animaux. Cela correspondait aux capacités et aux forces des deux sexes. Chaque sexe dépendait uniquement du résultat de son activité, car à l'origine il n'y avait pas de lien fort entre l'homme et la femme. Lorsqu'un ménage commun aux deux sexes s'est progressivement développé avec la famille, la femme était chargée de se procurer des aliments végétaux et l'homme était responsable de fournir la viande. Cette répartition originelle du travail entre les sexes s'est longtemps maintenue après l'émergence de nouvelles formes sociales.

On peut prétendre, en ce qui concerne les tribus bantoues du Cameroun, que l'agriculture se trouve presque exclusivement aux mains des femmes. Toutes les sources s'accordent sur ce point. Quand on regarde aussi la participation du sexe masculin à l'agriculture, elle se produit pour venir à bout de tâches, qui dépassent les forces des femmes. Les hommes prennent essentiellement en charge les travaux de défrichement. Dominik dit par exemple au sujet des Yaoundé : « Les hommes font en effet les travaux rudes et difficiles, c'est-à-dire qu'ils abattent les arbres à proximité du village, là où ils veulent créer une ferme, ils nettoient autant que possible le sol du sous-bois, et brûlent les troncs tombés à terre. Ensuite ils attribuent les différentes parties de la ferme à leurs femmes. » C'est par erreur que Conradt²⁶⁸ dit que chez les Ngoumba, le garçon aiderait son

262 Ziemann, p. 147. D'après Moisel cette coutume se trouve chez quelques autres tribus. Il en voit l'explication dans le fait que l'on veut garder les voisins dans l'ignorance de sa propre situation financière autant que faire se peut, pour ne pas être obligé de donner le surplus de bétail lors des fêtes que les sociétés fétichistes organisent aux frais des propriétaires. (D.K.Z. 1908, p. 237)

263 Steinhausen, p. 360.

264 Steinhausen, p. 360.

265 Esser, p. 85.

266 Hutter, p. 397.

267 Compar. Bücher, *Entstehung der Volkswirtschaft*, 6e édition, pp. 30 et suivantes, 45 et suivantes.

268 Note du traducteur – David Chasin cite deux Conradt : Leopold Conradt, fonctionnaire colonial, pour sa monographie sur les Ngoumba du sud Cameroun (in Globus 1902) et son épouse Frieda Conradt, pour son texte sur la vie d'une ménagère allemande au Cameroun, aux alentours du lac Barombi Mbo (in Globus 1901).

père pour cultiver le champ, quand il dit lui-même plus loin : « Les femmes s'occupent du désherbage, du semis et de la récolte, les hommes s'occupent simplement d'abattre les arbres²⁶⁹. » « Les hommes se chargent bien des travaux difficiles, comme d'abattre les arbres pour défricher, » dit Menzel des Banen²⁷⁰, « et s'occupent de la chasse, pour le reste ils se laissent entretenir par les femmes, qui cultivent les champs, et préparent les produits de la récolte pour être consommés dans le ménage²⁷¹. »

Chez les Bakoko, les travaux des champs sont répartis de la même façon entre les sexes. « Après que les hommes ont défriché une partie de la forêt primaire, » dit Schkopp, « ils laissent le reste du travail aux femmes. » Les Douala considèrent les travaux des champs comme indignes des hommes et les laissent aux femmes et aux esclaves²⁷². Chez les Mpongwè également seuls les femmes et les esclaves se consacrent aux travaux des champs²⁷³. Chez les Batanga, les femmes prennent en charge la plus grande part des travaux des champs, aidées par les hommes ; l'aide des hommes réside dans les opérations de défrichement²⁷⁴. Chez les Bali par contre les hommes aident aussi pendant la récolte, et cela semble être, avec le défrichement, leur seule contribution aux travaux des champs²⁷⁵. Chez les Keaka, Ekoï, entre autres, les femmes et les esclaves fournissent l'essentiel du travail, mais par ailleurs la part des hommes semble être plus grande que dans les autres tribus. « La mise en place des jeunes plants de banane plantain est faite par les hommes, qui aident également à l'enfouissement des ignames. Les travaux de la récolte sont également partagés, les hommes abattent les bananiers, les femmes ou les esclaves récoltent les autres fruits²⁷⁶. » Chez les Bakweri la répartition est la même. « Les travaux des champs sont faits principalement par les femmes. Mais les hommes défrichent la forêt. Les bananiers sont plutôt plantés par les hommes. Mais le reste des travaux des champs incombe aux femmes²⁷⁷. » Si l'on doit accorder du crédit à Spellenberg, chez les Bakundu et les tribus apparentées les hommes travaillent aux champs la moitié de la journée²⁷⁸. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, on peut en tout cas dire de ces tribus que les travaux agricoles sont presque exclusivement le domaine d'activité des femmes, alors que les hommes n'assument généralement que le défrichement de la forêt²⁷⁹.

Tout comme l'agriculture est l'affaire des femmes, la chasse est presque exclusivement une affaire d'hommes. Dans les grandes battues, cependant, les femmes prennent également une certaine part. Dans la description de la chasse chez les Mbangwè²⁸⁰, nous avons déjà vu qu'en plus des hommes on fait appel aux femmes. En plus de construire des

269 Conradt, Globus 1902, I, p. 372.

270 D.K. XVIII, p. 458.

271 Je comprends aussi la remarque de Hoesemann (p. 173) à propos des travaux agricoles des Banen, qui incombent en même temps aux hommes et aux femmes, comme le fait que les hommes ici aussi ne réalisent que les travaux préparatoires, tandis que les femmes font les travaux réguliers. Cette supposition est renforcée quand Hoesemann parle plus loin des femmes, qui sèment le maïs.

272 Buchholz, L.u.L., p. 24.

273 Barret, p. 210.

274 Zöller IV, p. 58.

275 Hutter, p. 386 et 382.

276 Mansfeld, p. 96.

277 Seidel, B.z.K. 1901-2, pp. 164-165.

278 B.z.K. 1901-2, p. 212.

279 On doit faire remarquer, que lorsque je parle des hommes, j'ai à l'esprit les hommes libres de la tribu. Par contre les femmes sont fréquemment aidées par les esclaves dans les travaux des champs.

280 Voir plus haut, §I.1.b.

abris, leur travail consiste à empêcher les animaux traqués qui s'approchent de défoncer la clôture en poussant de grands cris. Les hommes sont seuls à s'attaquer au gibier. De la même façon chez les Yaoundé la seule tâche des femmes est d'effrayer le gibier en faisant du bruit²⁸¹.

Par contre la pêche est pratiquée par les deux sexes. Chez les Douala par exemple, selon Buchner²⁸², la pêche dépend pour la plus grande partie des femmes et des jeunes. Les propos du même auteur en un autre endroit²⁸³ ne semblent pas tout à fait en accord avec ce qui précède : « Les femmes se précipitent hors du village avec des cris de joie, pour rapporter à la maison les prises de leurs maris, entassées dans des paniers sur leur tête. » Chez les Yaoundé les femmes doivent pêcher en plus des travaux des champs²⁸⁴. Les femmes pêchent chez les Bakundu et les tribus apparentées²⁸⁵. Chez les Ngoumba les femmes pêchent toujours avec des nasses et des filets, seuls les hommes pêchent à la ligne²⁸⁶. Chez les Malimba la pêche est pratiquée par les deux sexes²⁸⁷. Par contre chez les Batanga la pêche, qui avec le commerce constitue la principale source de revenus, est l'affaire exclusive des hommes²⁸⁸. En tout cas on ne peut pas parler d'un exercice exclusif de la pêche par un des deux sexes.

Il n'y a aucune information sur l'élevage bovin. En général, la peine dépensée pour l'élevage du bétail est très limitée. Si on se fie aux analogies, on peut facilement supposer qu'il est exclusivement entre les mains des hommes²⁸⁹.

3. Le groupe de travail temporaire

Là où le clan forme la base de la vie économique, de nombreuses difficultés qui se dressent sur le chemin de l'individu dans l'exercice des activités économiques sont déjà résolues par avance. Car s'il y a des tâches économiques à maîtriser qui dépassent la force de l'individu, alors les nombreux membres du clan ont seulement besoin de s'unir pour être à la hauteur des exigences. Cette union se fait obligatoirement sur la base du devoir que la constitution du clan impose à chacun de ses membres. C'est pourquoi l'union des forces communes, tant que la constitution du clan existe, est une institution qui ne faillit jamais. Il forme en soi une communauté de travail permanente.

Comme nous l'avons vu, la constitution clanique des tribus bantoues du Cameroun s'est progressivement dissoute. Chaque famille resserrée s'affaire pour son propre compte, et il n'y a aucune contrainte pour l'individu de soutenir autrui dans une activité économique. La polygamie et l'esclavage ont contribué à augmenter de manière significative les forces des familles, mais pas au point qu'elles puissent surmonter seules tous les obstacles qui

281 Zenker p. 61.

282 Buchner, p. 39.

283 Buchner, p. 23.

284 Zenker, p. 51.

285 Spellenberg, B.z.K. 1901-2, p. 213

286 Conradt, Globus 1902, I, p. 371.

287 D.z.K. 1885, Rabenhorst, p. 412.

288 Zöller IV, p. 58.

289 La traite des animaux, qui à nos yeux est une affaire de femmes, leur est totalement inconnue.

s'opposent à l'activité économique. De nombreuses familles se liguent alors volontairement pour résoudre les tâches difficiles en unissant leurs forces. Cette organisation bénévole, qui est aussi fréquemment représentée chez les peuples voisins du Cameroun²⁹⁰, est désignée par Bücher comme un groupe de travail temporaire²⁹¹. Contrairement au groupe de travail permanent que forme le clan, son essence n'est pas basée sur la contrainte, mais sur l'accord volontaire des membres individuels. Le groupe de travail temporaire existe jusqu'à ce que la tâche, qu'il s'est fixée comme objectif, soit terminée. Ensuite le groupe se dissout aussi librement qu'il s'est constitué.

Il est difficile de déterminer le rôle que joue le groupe de travail temporaire dans l'agriculture parmi les tribus bantoues du Cameroun à partir des sources, car elles en disent peu. Nous savons par exemple que chez les Banen, les familles individuelles vivent complètement isolées, et qu'elles ne s'unissent et se subordonnent à un chef que dans de rares cas. Un de ces cas est cependant la création en commun de plantations²⁹². En général, le défrichage de la forêt primaire, qui est généralement lié à la création de plantations, offrira souvent l'opportunité de former un groupe de travail temporaire. Cela peut également être supposé avec certitude pour d'autres en dehors de la tribu mentionnée ci-dessus, bien que nous ne puissions pas en fournir une preuve directe.

Plus encore que l'agriculture, la chasse, en particulier pour les gros animaux, nécessite souvent l'union de nombreuses forces. L'imperfection des armes rend dangereux, voire impossible pour l'individu de chasser avec succès de gros animaux. On en vient alors à une méthode très compliquée, qui non seulement prend beaucoup de temps, mais encore exige un grand déploiement de forces humaines. Je vous rappelle la chasse aux éléphants décrite ci-dessus²⁹³ parmi les Mbangwè, qui prend plusieurs semaines. Chez les Bakundu, entre autres, la chasse est considérée comme une affaire de communauté, et tout homme capable de participer aux chasses a le devoir d'y participer²⁹⁴. Chaque individu est responsable du résultat de la chasse. S'il n'a pas attaché son filet comme prescrit, de sorte qu'un animal s'est échappé, selon une vieille coutume chaque garçon a le droit d'agonir le coupable comme un gamin, même s'il a déjà les cheveux gris. De plus le coupable ne reçoit pas de part de gibier, et doit même compenser la valeur du gibier qui s'est échappé. Après la fin de la chasse toutes les prises sont déposées sur un emplacement libre près de la ville, dépecées en commun et réparties²⁹⁵. Chez les Ekoï ont lieu une fois par an de grandes battues, auxquelles prennent part de 200 à 300 chasseurs et 300 rabatteurs. Une telle chasse en pays ekoï dure de 3 à 5 jours. « Pendant ce temps on ne retourne pas au village le soir, mais on passe la nuit en forêt ou dans le village le plus proche. Les prises sont, pour la plus grande part, envoyées immédiatement au village. Le gibier est réparti de façon égalitaire, sans égards pour les tireurs chanceux, seul le chef reçoit une part plus importante. » En plus de cette grande battue de plus petites battues sont organisées plus souvent, auxquelles prennent habituellement part 50 hommes avec des filets de longs de 20 mètres²⁹⁶.

290 Compar. Thonnar, pp. 47 et suivantes.

291 Compar. Bücher, p. 97.

292 Menzel in D.K. XVIII, p. 458.

293 Voir plus haut, §I.1.b.

294 Spellenberg, B.z.K. 1901-2, p. 213.

295 Spellenberg, B.z.K. 1901-2, p. 213.

296 Mansfeld, p. 76.

En ce qui concerne la pêche, de temps en temps de nombreuses personnes se réunissent pour pêcher en commun. Je n'ai besoin que de rappeler l'exemple mentionné des Bimbia, dans laquelle la pêche est parfois opérée conjointement par plusieurs villages sur invitation.

Il est clair dès le départ qu'il y a peu de place pour le groupe de travail temporaire dans l'élevage, qui ne demande que peu de peine aux indigènes.

Les groupes de travail temporaire ne se trouvent pas seulement dans le secteur primaire. Même dans les activités du secteur secondaire, quelques-unes se distinguent en recourant, avec souplesse, à cette organisation du travail. En premier dans la construction des cases, où cette organisation atteint déjà un niveau élevé. C'est le cas chez les Bali, où de 20 à 50 hommes participent à la construction des cases. Nous voyons apparaître une certaine division du travail. Pendant que certains sont occupés à la charpente, d'autres travaillent sur les composants du toit, les troisièmes malaxent l'argile pour le crépi glaiseux pendant que les femmes vont chercher l'eau. Chez les tribus de la Cross River, construire une maison est une affaire qui concerne tous les habitants du lieu. Mansfeld écrit à ce sujet²⁹⁷ : « Après qu'un emplacement de la taille adéquate a été défini, on va chercher les garçons et les filles du village, de 5 à 10 ans, et on leur confie le travail de terrassement, qui consiste à arracher l'herbe et à préparer superficiellement le sol. Le sentiment de solidarité est encore si fort parmi toutes les tribus du secteur, que tous les habitants du village participent à un nouveau bâtiment ; la seule compensation qu'ils reçoivent du futur propriétaire du nouveau bâtiment est la nourriture pour les jours de travail. Pour que ses propres travaux à la maison et dans les champs n'en souffrent pas, il est de coutume d'alterner un jour de travail en commun et deux jours de travail à son compte, et ainsi de suite. » Nous avons affaire ici à une association de nombreux travailleurs dans un groupe de travail qui, comme nous l'avons déjà vu pour la production alimentaire, en particulier pour la chasse, n'est pas permanent, mais qui à son tour se disperse lorsque la tâche est accomplie. » On peut décrire cet exemple, comme les précédents, comme un groupe de travail temporaire ou aussi aide de voisinage. Mais nous souhaitons établir une distinction. Dans le cas où de nombreuses familles, voire des villages entiers, se réunissaient pour une chasse en commun, le résultat était partagé et bénéficiait à tous les participants de la même manière. Ici au contraire le résultat n'appartient qu'à un individu, et les autres mettent temporairement leurs forces à son service. L'avantage qu'ils en tirent ne réside pas dans la nourriture qu'ils reçoivent du futur propriétaire pendant les journées de travail – ce ne sont d'ailleurs pas des artisans professionnels – mais dans le fait qu'en cas de besoin, ils peuvent compter sur la coopération de celui qu'ils aident. L'expression « aide de voisinage » s'applique avec plus de pertinence à ce dernier cas qu'aux cas précédents. L'individu qui entreprend le travail, demande à ses voisins, de le soutenir pour en venir à bout. Comme pour la construction des cases, la construction des pirogues est chez ces tribus une tâche dont on vient à bout par l'union de nombreuses forces. La fabrication d'une pirogue de 12 mètres de long occupe 12 à 15 hommes pendant un mois. On travaille toute la journée en brousse, et la cuisine se fait sur place. Et ensuite pour apporter le canot jusqu'au cours d'eau, on dégage dans la brousse le « sentier du canot », et dépose des sections de troncs longues de 1 mètre et de 5 à 10 centimètres d'épaisseur, le long du chemin, parallèles entre elles, pour faire

297 p. 23.

rouler la pirogue dessus. Ce travail prend jusqu'à quatre jours, et tous les hommes et garçons disponibles du village y contribuent²⁹⁸.

II. Les différentes activités artisanales

Déjà en nous intéressant à la production alimentaire, nous avons souvent eu l'occasion de remarquer, que les indigènes se servent de différents outils, qui sont les produits d'une activité artisanale. Laissons de côté ceux de ces objets, qui leur sont parvenus par des échanges avec des peuples d'un plus haut niveau, nous pouvons alors identifier ceux qui sont le produit de leurs propres aptitudes. En effet, les tribus bantoues du Cameroun ont parfois atteint un niveau très remarquable dans la transformation et le traitement des produits naturels. On peut déjà remarquer ici que les compétences individuelles ne se retrouvent pas toujours dans toutes les tribus, qu'une tribu a progressé dans une activité artisanale plus qu'une autre. Cela ne doit pas nous surprendre, car nous avons pu déterminer dans les chapitres précédents, de plus grandes et de plus petites différences entre tribus.

Nous examinerons d'abord les différentes activités artisanales, principalement sous leur aspect technique, ainsi que leurs produits, puis nous examinerons de plus près les formes économiques sous lesquelles elles apparaissent chez ces peuples.

1. La construction des cases

Partout on construit des cases. Même le peuple nomade des Bagyeli montre les prémices d'une construction de case, quand il érige pour la nuit des abris légers de feuilles et de branches. La construction de case chez les Fang est à un niveau supérieur, bien que quelques observateurs décrivent toujours leurs cases comme misérables. Lenz²⁹⁹ décrit leurs cases en peu de mots : « Les murs d'au maximum 6 à 7 pieds sont constitués d'un treillis de fines baguettes, recouvert d'écorces d'arbre ; le toit est seulement constitué de grandes et solides feuilles, ou de couches de roseau, qui sont maintenues en place par des perches qui sont posées transversalement au-dessus. » Les Fang ne savent pas encore confectionner de solides nattes pour couvrir le toit. Les Yaoundé vont un pas plus loin, car ils savent utiliser des nattes pour couvrir le toit. « Les maisons sont constituées d'une charpente de pieux, sur laquelle repose la charpente du toit, formée à partir des nervures de feuilles de bambou africain, recouvertes de nattes faites avec le même palmier³⁰⁰. Les murs sont faits avec de l'écorce d'arbre³⁰¹ pelée. » Du reste cette case ne diffère que peu de celle des Fang. La construction de cases chez les Douala présente une autre caractéristique, car chez eux la

298 Mansfeld page 116. On ne peut pas dire avec certitude si le mode d'appropriation de la pirogue est individuel ou collectif, mais pour la case c'est assurément le premier cas.

299 Lenz, p. 76.

300 Note du traducteur – Le terme allemand utilisé par l'auteur, *Bambuspalme*, ne peut désigner l'arbre appelé actuellement palmier bambou, *Rhapis excelsa*, originaire de Chine où il est cultivé. Ce terme *Bambuspalme* désignait autrefois le palmier raphia, qui est effectivement employé comme le décrit Zenker. En français le palmier raphia est parfois appelé bambou africain.

301 Zenker, p. 38.

case est érigée sur une petite plate-forme de glaise³⁰². De telles élévations de glaise damée, de 1 à 2 pieds de haut, se trouvent aussi chez les Bakoko, les Batanga et les Bakweri. Ce seraient d'après Seidel des dispositifs de protection contre les intempéries³⁰³.

Le fait que l'industrie de l'argile prenne une plus grande part dans la construction des cases peut être vu comme un progrès. Chez les Maboum les cases sont construites comme décrit précédemment. Mais des boules d'argile sont projetées sur les parois, à l'intérieur et à l'extérieur. Mais puisqu'elles ne sont pas lissées, les maisons neuves ont déjà l'air décaties³⁰⁴. Chez les Banen, Banyang, Bali³⁰⁵ l'enduit argileux est déjà lissé. Chez les Banen, il y a deux façons de fabriquer le toit. Premièrement, en fixant les nattes l'une après l'autre sur la maison. Deuxièmement, en préfabriquant un côté entier d'un toit, avant de le fixer³⁰⁶. Chez les Bali, à la place de nattes, une dense couche d'herbes est utilisée pour couvrir le toit³⁰⁷. Cela vient du fait que l'herbe pousse ici en grande quantité, tandis que le palmier raphia, dont les feuilles sont utilisées pour faire les nattes, est un bien rare et précieux dans cette région. La construction de cases des Bali est la plus élaborée de toute la région. Pour donner une idée claire de la construction de cases, je souhaite reproduire ici la description qu'a donnée Hutter de la construction de cases chez les Bali, qui n'est pas fondamentalement différente, mais seulement plus élaborée que chez les autres tribus. : « La structure des parois murales et du grenier est faite d'un treillis à grosses mailles, comblé par des baguettes de bambou horizontales aussi serrées que possible, dans un des murs l'emplacement de la porte est déjà prévu. Une fois cela fait, les quatre parois murales sont installées sur le chantier, puis sont soigneusement ajustées et solidement lacées sur les bords ; à espacement de 20 cm, de forts bambous parallèles au sol sont fixés à l'extérieur des quatre côtés. Ensuite, environ à chaque mètre, d'épais poteaux, de la hauteur du mur, sont enfoncés dans le sol, près du mur, à l'extérieur et à l'intérieur, et sont reliés au mur et entre eux. Le plancher du grenier est posé et fixé au-dessus, dépassant de 30 à 50 cm à l'extérieur des murs. Pendant ce temps d'autres personnes – en tout de 20 à 50 hommes sont occupés sur le chantier d'une maison – ont terminé les sections du toit. Ces sections de toit sont composées elles aussi d'un treillis à grosses mailles, mais sans remplissage. Lorsqu'elles sont montées elles forment une pyramide (pour un plan de maison carré). Leur laçage est particulièrement soigné. Pendant que seulement quelques personnes enfoncent d'autres pieux sous l'avancée du grenier, dont les bords extérieurs reposent sur des fourches naturelles ou des entailles faites dans les poteaux, d'autres renforcent les parties du toit les unes avec les autres et avec le grenier, avec des poteaux ou des bambous similaires, seulement plus minces. Sur les murs, ou plutôt sur les bambous qui y ont été fixés horizontalement à l'extérieur, on attache maintenant entre les poteaux des bambous plus minces, parallèlement entre eux et en oblique par rapport au sol. Ils ont pour but de fournir un support ferme à l'enduit argileux qui sera projeté dessus. Celui-ci est préparé à proximité dans une fosse, et pétri par un foulage par les pieds, avec des apports réguliers d'eau, ce dernier point étant la seule contribution des femmes à la construction de la maison. Il est maintenant projeté contre le mur en grosses mottes et ensuite étalé et lissé. Enfin vient le recouvrement du toit, soigneusement exécuté avec des herbes sèches. La

302 Zöller III, p. 52.

303 B.z.K. 1901-2, p. 152.

304 Hutter, p. 274.

305 Hoesemann, p. 154 ; Hutter, p. 366.

306 Hoesemann, p. 155

307 Hutter, p. 366.

couverture d'herbes épaisse de presque ½ m est soigneusement coupée en dessous, dans le prolongement du plancher du grenier, et la maison est prête.

Cette construction de case chez les Bali est déjà une activité complexe, ce qui correspond au stade de développement économique généralement plus élevé, atteint par les Bali par rapport aux autres tribus.

2. Le tressage

À côté de la construction des cases, le tressage est peut-être l'activité artisanale la plus répandue dans cette région. Chaque tribu a besoin des produits du tressage sous une forme ou une autre, qu'elle ait besoin de filets pour la chasse ou la pêche, de corbeilles pour la pêche ou l'agriculture, etc. Les Fang utilisent pour la chasse des filets à grande maille, tressés avec une ficelle très habilement fabriquée à partir de fibres végétales³⁰⁸.

Les Abongo³⁰⁹, un peuple de chasseurs et de pêcheurs qui, autrement, n'ont presque aucune compétence, savent également tricoter les filets à grandes mailles. De plus, ils ont des paniers tressés pour attraper les poissons³¹⁰. Les Douala tressent des paniers, des sacs et de remarquables nattes³¹¹. Ils savent aussi produire à partir des fibres très résistantes des bananiers, aussi bien des fils ressemblant à de la soie, que de jolis et fins cordons³¹². Ils fabriquent également des bonnets de guerre à partir de fibres de noix de coco³¹³. Les Yaoundé fabriquent, à partir des bananiers, et du liber d'un arbuste, des cordes qui servent à fabriquer des filets de chasse et des poches³¹⁴. On fabrique aussi des paniers sans anses, tressés à partir du palmier raphia ou du palmier rotin, pour porter sur la tête ou le dos. Par ailleurs nous trouvons chez les Banen³¹⁵ des hauts paniers pointus de 1 m de haut et 50-70 cm de diamètre, qui peuvent aussi bien servir de réservoirs de grain dans la maison, qu'être portés sur le dos, maintenus par une corde double pliée³¹⁶. Les Bakundu, selon Schwarz, tressent de splendides nattes en forme de tapis, pour recouvrir le sol, et avant tout des sacs d'herbe colorée d'une facture si parfaite qu'on est tenté de les prendre pour du tissu³¹⁷. Hutter a trouvé chez les Banyang un tressage très singulier, les parapluies de bambou. Il les décrit comme suit³¹⁸ : « Il s'agit d'un panneau carré d'environ 1 m de côté, fabriqué à partir de fines nervures de bambou fendues. Ce panneau bombé, courbé vers les quatre côtés, est tendu sur une armature de cordelettes de raphia et de petits bambous plats, où est

308 Lenz, p. 83.

309 Note du traducteur – Oskar Lenz désignait sous le nom d'Abongo une population pygmée du Gabon.

Selon Sylvie Le Bomin et Jean-Émile Mbot, « Bongo est l'ethnonyme partagé par le plus grand nombre de groupes que nous avons rencontrés sur le territoire gabonais. Il est également le terme générique bantou utilisé par la plupart des Gabonais pour désigner les populations pygmées. » Cf. :

Sylvie Le Bomin et Jean-Émile Mbot, « *Sur les traces de l'histoire des Pygmées du Gabon : résultats de cinq ans de prospection* », Journal des africanistes, 82-1/2 | 2012, 277-318.

310 Lenz, p. 109.

311 Buchholz, L.u.L., p. 19.

312 Zöllner III, p. 53.

313 Zöllner, D.K.Z. 1885, p. 98

314 Zenker, p. 62.

315 Hoesemann, p. 163.

316 Note du traducteur. Dans le texte d'Hoesemann on trouve : « portés sur le dos, maintenus par un cordon double plié sur les deux épaules comme un sac à dos. »

317 Schwarz, p. 261.

318 Hutter, p. 264.

aménagée une ouverture circulaire, qui pour but de pouvoir porter cette création originale comme un chapeau.» Les Bali tressent également une grande variété de produits. Ils tressent principalement des sacs, depuis les petites sacoches jusqu'aux robustes sacs capables de contenir 5 à 6 grandes calebasses. Ils font aussi des nattes pour dormir, de solides tressages pour clôturer les fermes, des paniers et les parapluies déjà décrits³¹⁹.

3. Extraction et travail du fer

La production de fer semble avoir été chez ces peuples, plus importante autrefois que maintenant. Le minerai, sous forme de fer des marais³²⁰, est très répandu dans cette région, et les indigènes savent en faire fondre le fer. Conséquemment au commerce avec les Européens, et à l'importation d'objets européens, beaucoup de tribus ont déjà cessé de fabriquer de la fonte³²¹. Dans quelques endroits en pays bali le fer est importé par les Haoussa³²².

Les Fang habitant à l'intérieur fabriquent eux-mêmes le fer, à partir d'un minerai brun argileux, les Dzimou tirent le fer du fer des marais, de même que les Yaoundé, Ngoumba et la plus grande partie du pays bali. Ici le fer produit par une tribu, peut être acheté par les voisins et être transformé ensuite³²³.

Les indigènes savent aussi utiliser le charbon de bois pour faire fondre le fer. Le charbon de bois est produit à partir d'un bois dur, dont on fait de petites meules recouvertes de terre, de sorte qu'à l'intérieur le bois porté à combustion se transforme en charbon. Lenz³²⁴ a trouvé de telles meules chez les Fang, de même Hutter³²⁵ en pays bali. La fonte du fer se produit dans des fourneaux de fusion construits en bois. Ces fourneaux ont presque partout la même forme, chez les Bali, Yaoundé, Fang. Nous utilisons la description de ces fourneaux chez les Yaoundé, qu'a donné Morgen³²⁶ : « Ces fours ont la forme d'une caisse de 1 à 2 mètres carrés. Ces caisses sont d'abord construites en bois, c'est-à-dire que des rondins sont disposés les uns sur les autres pour former une armature. L'intérieur de ce châssis est recouvert d'une épaisse paroi d'argile, qui laisse au milieu un trou en forme d'entonnoir. Ce creux est rempli aux deux tiers avec du bois de chauffage ou du charbon de bois, et le fer des marais est jeté dessus, en morceaux plus ou moins gros, après que le combustible a préalablement pris feu. Afin que le feu du four reçoive suffisamment d'air, plusieurs tuyaux d'argile d'environ 1 m de long et 5 cm de diamètre, dont l'extrémité supérieure est élargie en forme d'entonnoir, sont enfoncés suffisamment profondément,

319 Hutter, pp. 408 et suivantes.

320 Note du traducteur – Le fer des marais est un minerai de fer, formé de sédiments cimentés par le fer du sol, que l'on trouve dans les marais. Bien sûr, d'autres types de minerai de fer pouvaient être exploités par la métallurgie traditionnelle africaine, le plus commun étant la latérite.

321 Ainsi, les Fangs qui se trouvent au Gabon sur la côte obtiennent le fer des Européens (Lenz, p. 85). Selon Seidel (p. 166), les Bakweri auraient autrefois extrait le fer du fer des marais. Maintenant, ils utilisent pour leur ferronnerie du fil de fer, des cerceaux de tonneau et de vieux morceaux de fer. Les coutelas européens sont aussi transformés en épées.

322 Glauning, D.K. XVII, p. 240.

323 Hutter, p. 400.

324 Lenz, p. 85.

325 Hutter, p. 399.

326 Note du traducteur - Curt Ernst Morgen (1858-1928), anobli en 1904 en von Morgen, était un officier prussien qui termina sa carrière au grade de général. Il a mené deux missions d'exploration vers l'Adamoua.

pour que leur extrémité inférieure atteigne le feu. Devant chaque ouverture supérieure en forme d'entonnoir se tient un homme, qui y insuffle de l'air à l'aide d'un soufflet³²⁷. »

Chez les Bali le soufflet est composé d'un bois creux, avec deux tuyaux en haut et un en bas ; les tuyaux supérieurs ont chacun à leur extrémité une coupe en bois recouverte de fourrure. En soulevant et en abaissant alternativement les fourrures, on crée un courant d'air dans les tuyaux³²⁸. Le soufflet des Yaoundé est assez similaire, sauf qu'à la place des peaux, des feuilles de bananiers, attachées au milieu pour former une touffe, ferment les coupes en bois³²⁹.

Le fer est travaillé de façon rustique. Le fer porté à l'incandescence est martelé sur une enclume avec une pierre ou du fer. Chez les Yaoundé l'enclume est faite d'un bloc de pierre³³⁰, chez les Fang elle est en fer³³¹. Chez les Bali, des grandes pierres aussi bien que des blocs de fer sont utilisés comme enclumes³³². Les Yaoundé utilisent principalement comme marteau une pierre, mais aussi souvent des tiges de fer rondes et épaisses³³³. Les Bali ne se servent d'un marteau de pierre que pour le premier travail grossier, pour les traitements ultérieurs ils utilisent des massues de fer de différentes tailles et formes³³⁴. Ils ont aussi une sorte de pince, une mince bande de fer courbée en U, et maniée comme une pincette.

Les Fang, qui sont avant tout un peuple guerrier, fabriquent plus d'armes que d'instruments³³⁵, les Dzimou, des poignards et des pointes de lance³³⁶, les Yaoundé des javelots avec ou sans ardillon, qui sont parfois ciselés, des couteaux de différentes formes et forces, qui sont souvent joliment ciselés, et en plus des houes, des bêches et des haches sans œillet pour le manche³³⁷. Les Ngoumba fabriquent aussi des couteaux, des pointes de lance et des houes, et aussi des haches, des cloches et du fer monnaie, sous forme de bâtonnets aux extrémités aplaties³³⁸. Les Bali fabriquent également des anneaux, des rasoirs et même des aiguilles à coudre³³⁹.

4. La poterie

Lors de la construction des cases, nous avons pu voir plusieurs fois, à côté du tissage, l'intervention d'un autre métier : la transformation de l'argile. Mais cette intervention n'était pas toujours nécessaire, et on doit supposer que ce métier existait, avant son implication

327 Morgen, p. 55.

328 Hutter, p. 401.

329 Morgen, p. 55.

330 Zenker, p. 63. ; Morgen, p. 56.

331 Lenz, p. 85.

332 Hutter, p. 401.

333 Zenker, p. 63.

334 Hutter, p. 401.

335 Barret, p. 267.

336 Scheunemann in D.K. XV, p. 769.

337 Zenker, p. 63.

338 Conradt, Globus 1902. I, p. 372.

339 Hutter, p. 401.

dans la construction des cases. L'autre circonstance qui a conditionné l'apparition de cette activité, était la nécessité de faire cuire les produits de l'agriculture³⁴⁰.

Encore plus que la production d'articles en fer, la fabrication de poterie est liée à la disponibilité de la matière première. Nous voyons ainsi que chez maints peuples, qui ont besoin des produits de la poterie, on ne trouve pas trace de cette activité. Dans notre région les Fang troquent les ustensiles de cuisine fournis par les tribus voisines contre de la viande séchée³⁴¹. L'absence de cette activité chez eux est sans doute liée à la disponibilité de la matière première. Sinon la poterie est très répandue. Même chez les Douala, chez qui de nombreux métiers ont disparu avec l'influence européenne, la poterie est encore bien présente, et fournit selon certains témoignages des produits fort utiles³⁴².

La poterie se fait ici, comme d'ailleurs dans toute l'Afrique³⁴³, sans utiliser de tour de potier. La production se fait de façon très simple, et les mains sont l'outil principal. Zenker écrivit au sujet de la poterie chez les Yaoundé³⁴⁴ : « Le tour de potier est inconnu. Tout est façonné à la main. L'argile bleu-vert et l'argile jaune sont pétries avec un morceau de bois, puis façonnées par de petites filles en forme de rouleaux, qui sont disposés en cercle par la potière, puis façonnés et lissés avec une spatule et des noyaux de fruit ovales. Une fois que le pot a atteint une certaine hauteur et est prêt, il est décoré avec un morceau de bois entaillé, puis séché et plus tard cuit par une belle soirée, une procédure qui ne prend qu'une demi-heure à une heure. Ces pots n'ont pas de glaçure, et sont donc perméables et très fragiles. » La plupart des pots sont joliment décorés. Chez les Banen des motifs sont imprimés avec une ficelle, un petit morceau de bois ou un couteau³⁴⁵. Chez les Banyang ces motifs sont badigeonnés avec du bois rouge³⁴⁶, pour obtenir un effet coloré plus animé. Les Banyang savent aussi cuire de très beaux récipients munis d'anses³⁴⁷. Chez les Bali, des récipients de terre cuite reposant sur trois pieds sont utilisés pour conserver les céréales³⁴⁸. En plus de divers pots, les pipes à tabac sont souvent fabriquées en terre cuite. Les Yaoundé fabriquent des fourneaux de pipe de formes diverses, et savent les décorer joliment³⁴⁹. Chez les Bali cette branche de la poterie s'est développée avec un grand savoir-faire³⁵⁰. « Les fourneaux sont façonnés à la main et avec diverses baguettes de bambou utilisées comme bois de gaufrage, dans de l'argile soigneusement pétrie, puis cuits lentement. Pendant la cuisson les décorations sont finalisées, et du bois rouge est badigeonné dans les creux, de façon que la couleur cuise dans l'argile. » Ici aussi les Bali sont allés plus loin.

340 Compar. K. v. d. Steinen, pp. 208 et suivantes.

341 Lenz, p. 77.

342 Zöller III, p. 53.

343 Note du traducteur – Le tour de potier est utilisé en Égypte depuis le temps des pharaons. Mais il est vrai qu'une grande partie de l'Afrique subsaharienne ignorait l'existence de cet outil.

344 Zenker, p. 62.

345 Hoesemann, p. 163.

346 Note du traducteur – Le terme *Rotholz* (bois rouge) est utilisé pour désigner divers arbres dont on tire un colorant rouge, par exemple *Pterocarpus soyauxii* (padouk d'Afrique), *Baphia nitida* (camwood), deux arbres de la famille des Fabaceae, présents notamment au Cameroun et au Gabon.

347 Hutter, p. 279.

348 Hutter, p. 369.

349 Zenker, p. 62.

350 Hutter, p. 404.

5. Le travail du bois.

Le travail du bois est très répandu, ce qui s'explique facilement, car partout la matière première est disponible. Chez les Fang on trouve des cuillères en bois sculpté et aussi des arbalètes joliment décorées³⁵¹. Chez les Banen des plats ronds et creux, et aussi des cuillères, utilisées pour cuisiner et pour manger, sont faits en bois. Les cuvettes utilisées ici pour l'extraction de l'huile sont également faites en bois³⁵². Les Bakoko sculptent avec adresse de délicates cuillères en bois, et savent aussi fabriquer des plats creux en bois³⁵³. Il est vrai que les sculptures des Yaoundé sont primitives, mais « de nombreux objets révèlent savoir-faire et goût³⁵⁴. » En plus des plats creux et des cuillères, sont aussi sculptés des peignes, des cannes et de grandes figures tant animales qu'humaines. On se sert à cet effet d'un couteau triangulaire de fabrication locale. En plus des ustensiles déjà cités, les Banyang sculptent aussi des récipients à anses, qui servent à conserver les aliments séchés ou à préparer. On trouve très souvent chez eux, ainsi que dans d'autres tribus, des Calebasses, souvent produites à partir des courges à calebasses récoltées à cet effet³⁵⁵. La fabrication des Calebasses à partir des courges n'est guère pénible. D'abord la courge est coupée en deux avec un couteau. « On ne gratte pas les deux parties pour les évider, mais on laisse faire la nature. On pose la Calebasse, ouverture dirigée vers le haut, à 1 ou 2 m derrière la maison, et on la laisse pourrir. La pluie accélère le processus. A la saison des pluies ce travail est terminé en un mois, et les deux coupes sont immédiatement utilisables³⁵⁶. » Les Bali, chez qui comme déjà mentionné, la fabrication des pipes est très développée, fabriquent aussi des tuyaux en bois, un travail qui demande beaucoup de savoir-faire. Les tuyaux sont évidés par poussée et perçage avec une tige de fer incandescente, et fabriqués en différentes tailles³⁵⁷. Les Bakundu, de même que les Douala, sculptent des bâtons d'ébène pour en faire de très artistiques béquilles³⁵⁸. Chez les Ngoumba, les Bakweri et les Douala on trouve des fourreaux en bois pour couteaux et épées³⁵⁹.

La sculpture de tabourets d'une seule pièce est très répandue. On trouve de pareils tabourets chez les Banen, les Douala, les Banyang et les Bali. De nouveau, ces tabourets sont sculptés très artistiquement chez les Bali. Les pieds ont souvent la forme d'animaux fantastiques³⁶⁰.

Des instruments de musique sont aussi fabriqués en bois. Lenz nous décrit de tels instruments chez les Fang³⁶¹, et Hutter chez les Bali³⁶².

Chez bien des tribus, qui vivent près de la côte ou de cours d'eau praticables, une autre branche des métiers du bois s'est développée : la construction de bateaux. Ces mots de

351 Lenz, p. 86.

352 Hoesemann, p. 161.

353 Schkopp, p. 487.

354 Zenker, p. 62.

355 Hutter, p. 279.

356 Mansfeld, p. 38.

357 Hutter, p. 404.

358 Schwarz, p. 262 ; Buchholz, R., p. 94.

359 Conradt, p. 371 ; Schwarz, p. 148 ; Buchholz, R., p. 94.

360 Hutter, p. 370.

361 Lenz, p. 86.

362 Hutter, p. 367.

Buchner³⁶³ attestent combien elle est développée : « Les différentes tribus du peuple de Cameroun³⁶⁴ (les peuples douala) n'ont progressé dans aucune autre activité, aussi loin que dans la construction de bateaux. » Et Zöller dit en un endroit³⁶⁵ : « On peut considérer les pirogues de guerre des Douala, comme de véritables chefs-d'œuvre qui sont dans le style de nos bateaux de compétition, mais en bien plus grands. » Même chez les autres tribus, comme les Kumbe et les Batanga, où presque toute activité artisanale a disparu, en raison de l'importante activité commerciale, la construction de bateaux a survécu³⁶⁶. Une telle pirogue est fabriquée à partir d'un tronc d'arbre, qui est évidé et en même temps écarté pour atteindre une plus grande largeur. Buchner décrit ainsi la fabrication³⁶⁷ : « Une pirogue camerounaise est toujours un peu plus large, que l'arbre avec lequel elle a été fabriquée. Le creusement est commencé sur le dessus du tronc abattu à l'horizontale, selon la plus grande longueur, et lorsque les parois n'ont plus qu'un pouce d'épaisseur, les bords sont forcés de s'éloigner sous l'action du feu et par écartement. On construit des pirogues de différentes tailles, les plus petites sont très légères, et d'après Zöller³⁶⁸, les véhicules les plus légers de toute la terre. Pour illustrer leur légèreté, il évoque le fait que lorsque les occupants débarquent, les bateaux sont mis sous leurs bras comme un parapluie.

6. Les autres activités artisanales

La préparation et le traitement des peaux et des fourrures ont lieu fréquemment. Barret³⁶⁹ rapporte à propos des Fang, qui sont connus pour être de très bons chasseurs, qu'ils savent travailler les peaux avec une certaine habileté. Les fourrures de singes, de même que celles des léopards, ne sont pas tant utilisées comme vêtements qu'en tant qu'ornements corporels. La fabrication de boucliers à partir de l'épaisse peau d'éléphant est importante. Le tannage des peaux semble leur être inconnu. Les Banen aussi ne connaissent pas le tannage des peaux³⁷⁰. Elles sont seulement bien grattées, étirées entre des piquets, séchées, et souvent aussi saupoudrées de cendres et frottées. Chez les Bakweri les casques de guerre sont faits d'un tressage recouvert de peaux de toutes sortes³⁷¹ ; ils fabriquent aussi des gibecières en peau d'antilope avec des ornements³⁷². Le tannage leur est également inconnu. « En ce qui concerne le travail du cuir, » dit Conradt³⁷³, « les peaux d'antilope et de singe encore fraîches sont joliment transformées en sangles, ceintures et sacs, en laissant les poils sur la peau. » Par contre, selon Schwarz, le tannage est très répandu chez les Bakundu. « Ils enlèvent avec soin les peaux et les mettent dans des trous qu'ils ont pratiqués dans certains arbres. Les tannins qu'ils contiennent transforment la peau en cuir, tout comme dans notre tannerie. » Il est douteux, que l'on puisse parler de

363 Buchner, p. 53.

364 Note du traducteur - Au début de la colonisation, entre 1885 et 1900, la ville de Douala, alors capitale du Cameroun allemand, était dénommée Kamerunstadt (ville du Cameroun) ou simplement Kamerun.

365 Zöller IV, p. 53.

366 Zöller IV, p. 59 et 77.

367 Buchner, p. 36.

368 Zöller IV, p. 59.

369 Barret II, p. 267.

370 Hoesemann, p. 177.

371 M.D.S. IV, p. 132 ; D.K.Z 1901-2, Kurz, p. 111.

372 Schwarz, p. 148.

373 Globus 1902, I, p. 372.

tannage chez les Bali, quand Hutter nous parle des cendres comme d'un prétendu agent de tannage.

Chez les Bali des gaines de couteaux, des baudriers, des sandales entre autres, et particulièrement des fouets sont faits en peau d'hippopotame. La peau est importée depuis des régions situées à l'est³⁷⁴.

Les indigènes savent aussi fabriquer des objets utiles, à partir d'ivoire et de cornes d'animaux divers. Lenz³⁷⁵ mentionne des cuillères taillées dans l'os ou l'ivoire chez les Fang. Les Bakoko fabriquent des trompes de guerre à partir de petites défenses ; les cornes d'antilope et de buffle sont aussi transformées en instruments de musique³⁷⁶. Les Douala savent découper l'ivoire pour faire des bracelets en forme d'anneaux³⁷⁷. Cet art est également bien développé chez les Bali³⁷⁸. Des cornes à boire sont fabriquées à partir de cornes de bovins domestiques ou de buffles, et sont recouvertes d'ornements gravés. De grandes défenses d'éléphant tordues sont transformées en trompe pour l'armée. Le creusage est très difficile, et se fait selon Hutter par grattage et perçage, avec des couteaux et en poussant des tiges de fer incandescentes. Ils fabriquent aussi des anneaux d'ivoire.

Le filage et le tissage ne sont pas des activités très répandues. Elles sont connues en pays bali, et aussi en maints endroits du district d'Ossidinge, principalement à la frontière anglaise³⁷⁹.

La fabrication des fils se fait chez les Bali en enroulant soigneusement les fibres de coton autour d'une baguette de bambou³⁸⁰, et ensuite en filant avec le fuseau. Des fils plus solides sont fabriqués en tordant à la main 6-7 fils fins en un fil serré. Ensuite, les fils sont tendus sur un métier à tisser très primitif et transformés en tissu à mailles grossières mais durable. Et divers motifs en bleu sont même produits en utilisant de l'indigo. Les mêmes fils sont également utilisés pour tricoter différents couvre-chefs³⁸¹.

III. L'organisation de l'artisanat

Nous avons au préalable pu établir, chez les tribus bantoues du Cameroun, la présence d'une série d'activités artisanales, et la répartition généralisée des unes, comme la relative rareté des autres. Nous avons en plus décrit l'art et la manière, avec lesquels ces activités sont pratiquées, de même que les principaux produits qu'elles fournissent. Il s'agira

374 Hutter, p. 411.

375 Lenz, p. 86.

376 Schkopp, p. 487.

377 Reichenow, Z.f.E., V, p. 183.

378 Hutter, pp. 410-411.

379 Mansfeld, p. 110.

L'hypothèse de Zöller (III, p. 53) selon laquelle les Douala auraient connu autrefois le tissage, mais que cet art s'est maintenant éteint avec l'importation surabondante de produits européens, doit au moins être mise en doute. Car cette activité n'est pratiquée nulle part dans les tribus environnantes.

380 Note du traducteur – Cette baguette de bambou est donc une quenouille.

381 Hutter, pp. 383 et suivantes, 408.

maintenant d'étudier les formes économiques que revêtent ces activités, ainsi que les relations économiques entre les différentes parties de la population qui en résultent. Et malheureusement nous ne disposons pour cela que d'un matériau très limité.

Hutter dit de la population des pays bali quelle n'est pas encore « au plus fort d'une séparation marquée entre l'agriculture et l'industrie, ni même entre les différentes branches de l'industrie. La même personne va chercher le produit des règnes végétaux et animaux, et le transforme. Il est clair qu'à cette occasion se développe une certaine préférence du ou des individus pour telle ou telle activité artisanale ; et qu'avec cela son ou leur habileté va également croître ou diminuer ; mais il y a encore un pas à faire pour perdre toute capacité à pratiquer une activité. Les habitants de la savane n'ont pas encore fait ce pas. » Ce que dit Hutter des Bali et des tribus apparentées, chez qui l'activité artisanale est la plus développée, vaut aussi pour les autres tribus. La plupart des activités artisanales, que l'on trouve chez les membres de la tribu ou les habitants du village, ne sont pas affectées à quelques familles, mais sont pratiquées par toutes les familles. « Chaque famille, » dit Zenker³⁸², « fabrique pour elle-même les objets ménagers dont elle a besoin³⁸³. »

De la même façon que nous avons déjà observé une répartition du travail entre les deux sexes pour la production alimentaire, on ne peut nier une pareille répartition pour les activités artisanales. La poterie est probablement partout affaire de femmes. Les femmes font de la poterie chez les Banen³⁸⁴, chez les Yaoundé les femmes, aidées des petites filles, font des pots et des plats creux³⁸⁵. Chez les Enenga, un peuple qui vit parmi les Fang sur le territoire français, les femmes fabriquent des pots souvent de très grandes dimensions³⁸⁶. D'après Buchner, la poterie est pratiquée à la fois par les femmes et les hommes chez les Doualas³⁸⁷, d'après Reichenow³⁸⁸ par contre, ce sont seulement les femmes, qui fabriquent avec habileté, à partir de la boue du fleuve, des pots pour la cuisine et des coupes. En revanche, une branche particulière de cette industrie, la fabrication de pipes en argile, est du ressort des hommes. Chez les Yaoundé, où sinon la poterie est affaire de femmes, de jeunes hommes fabriquent des fourneaux de pipe de formes variées, souvent avec de jolies décorations³⁸⁹.

382 Zenker, p. 62.

383 Burton (p. 86) s'exprime très peu clairement sur les activités artisanales des Mpongwè : « *The industry of the Mpongwe is that of the African generally ; every man is a host in himself ; builds and furnishes his house, he makes his weapons and pipes, and he ignores division of labour, except in the carpenter and the smith, in the potter, who works without a wheel, and in the dyer, who knows barks and who fixes his colours with clay. The men especially pride themselves upon canoe-making.** »

Si l'on entend ici la division du travail comme la répartition de certaines activités entre les membres d'un village qui les exercent exclusivement, c'est-à-dire au sens d'une classification professionnelle, alors la seconde moitié de la phrase est en contradiction avec la première moitié.

* Traduction de l'anglais : « L'industrie des Mpongwè est celle de l'Africain en général ; chaque homme fait tout par lui-même ; il construit et meuble sa maison, il fabrique ses armes et ses pipes, et il ignore la division du travail, sauf chez le charpentier et le forgeron, chez le potier, qui travaille sans roue, et chez le teinturier, qui connaît les écorces et qui fixe les couleurs avec de l'argile. Les hommes sont particulièrement fiers de la fabrication des pirogues. »

384 Hoesemann, p. 163.

385 Zenker, p. 62.

386 Lenz, p. 57.

387 Buchner, p. 41.

388 Reichenow Z.f.E., V, p. 182.

389 Zenker, p. 63.

Le tressage n'est pas toujours exclusivement aux mains du sexe féminin, comme on aurait pu s'en douter, compte tenu du lien étroit avec la production végétale primaire. Chez les Banen les paniers sont tressés par les hommes³⁹⁰. Chez les Bakweri la vannerie est répartie entre les deux sexes, mais la proportion d'hommes est plus grande que celle de femmes. « La fabrication des grands paniers et des nattes est sans doute exclusivement du ressort des hommes ; les petits paniers et les hochets diola³⁹¹ sont fabriqués par les femmes³⁹². » Chez les Wouri les hommes nouent des filets de pêche, tandis que les femmes font des nattes pour les murs³⁹³. Chez les Bali le tressage des paniers, de même que la fabrication des sacs, sont exclusivement faits par les hommes³⁹⁴.

Les femmes prennent une part plus indirecte à la construction des maisons. Chez les Bali la seule participation des femmes est d'apporter l'eau pour l'argile³⁹⁵. Chez les tribus de la Cross River le pétrissage de l'argile, de même que la projection d'enduit sur les murs et son lissage sont des devoirs du sexe féminin³⁹⁶. Nous avons déjà vu que chez les Wouri les femmes tressent des nattes pour les murs. Il en est de même chez les Mpongwè, la confection des nattes pour les murs de la maison, qui sont de temps en temps utilisées à la place des baguettes, est une occupation appréciée des femmes³⁹⁷.

Le travail du bois, de même que la construction des pirogues, pourraient bien être partout aux mains du sexe masculin. L'homme est toujours nommé comme exerçant cette activité artisanale³⁹⁸, alors que nulle part n'est mentionnée une participation des femmes. Le métier de forgeron est aussi une activité exclusivement masculine.

Chez les Bali la filature est de nouveau partagée entre les deux sexes. La fabrication de fils simples est selon Hutter l'affaire des hommes plus âgés, tandis que torsader les fils pour faire un fil plus résistant est toujours réservé aux femmes plus âgées.

Même si l'indigène réussit à satisfaire la majorité de ses besoins par ses propres moyens, grâce à la répartition des tâches entre les sexes, et surtout entre les membres de la famille, il y a aussi des tâches qui dépassent les forces d'une seule famille et l'obligent à nouer certaines relations économiques avec ses voisins. De telles tâches se trouvent dans la construction des cases, particulièrement là où elle est plus élaborée, et aussi dans celle des pirogues³⁹⁹.

Nous devons penser en règle générale à la situation économique d'un village comme suit. La ferme ou la famille constitue l'unité économique. Chaque famille se consacre avec

390 Hoesemann, p. 163.

391 Note du traducteur - Seidel a écrit « Yolaklappern », Chasin « Jolaklappern », qui se traduit littéralement par hochets diola. Le hochet est un instrument de musique de type idiophone, fait par exemple avec unealebasse contenant des graines. Si les Diola sont réputés pour leurs instruments de musique de type idiophone, c'est plutôt pour leurs tambours à fente que pour leurs hochets.

392 Seidel, p. 166.

393 Schwarz, p. 95.

394 Hutter, p. 362.

395 Hutter, p. 362.

396 Mansfeld, p. 24.

397 Burton, p. 154.

398 Hoesemann, p. 161 ; Zenker, p. 62 ; Reichenow, p. 183 – Z.f.E. V.

399 Au sujet des groupes de travail temporaires pour ces activités artisanales, voir le chapitre « Production primaire ».

ses propres forces à la plupart des activités économiques qui entrent en jeu pour la satisfaction de ses besoins. Il n'y a à ce propos pratiquement aucune différenciation économique entre les différentes familles du village. Car comme chacune se procure sa nourriture par l'agriculture ou la chasse, elle exerce aussi la plus grande partie des activités artisanales, et fabrique elle-même les articles de consommation courante. Pour certaines tâches, pour lesquelles les forces d'une famille ne suffisent pas complètement, plusieurs ou toutes les familles du village se réunissent, pour surmonter les obstacles en commun.

Le fait que certaines activités économiques ne sont pas du tout pratiquées dans le village, bien que leurs produits soient nécessaires à la satisfaction de besoins importants, ne change pas cette image d'une gestion économique uniforme de toutes les familles du village⁴⁰⁰. Par exemple les Fang et les Ngoumba ne connaissent pas la poterie, et échangent les ustensiles de cuisson avec les tribus environnantes. En revanche, chez d'autres tribus une certaine branche de l'activité économique se transforme complètement en une occupation privilégiée. Et cela pas seulement dans l'artisanat, mais aussi dans la production alimentaire. Les habitants de Betika⁴⁰¹ s'occupent tellement de la pêche, qu'elle devient leur unique source de revenus ; ils ne cultivent pas eux-mêmes, et se procurent des produits agricoles en les échangeant contre du poisson auprès des tribus environnantes. A Nsanakang⁴⁰² et en d'autres localités du district d'Ossidinge, la production du sel est de nouveau une activité économique pratiquée si exclusivement par la population, qu'elle ne crée que de petites plantations, et échange le sel contre des produits alimentaires des localités voisines. Dans ces deux cas, des conditions naturelles favorables sont la cause de ces activités économiques pratiquées à grande échelle.

En ce qui concerne l'artisanat, les conditions naturelles peuvent aussi souvent être la principale raison, pour qu'à certains endroits une activité artisanale soit pratiquée au-delà de la satisfaction de ses propres besoins. Mais d'après les sources dont nous disposons pour l'artisanat, ce n'est pas aussi clair, et souvent on n'arrive pas à déterminer ces raisons. En revanche, le fait même, qu'en certaines localités des activités soient exercées au-delà de la satisfaction des besoins propres, et que leurs produits soient échangés avec les voisins, qui ne les fabriquent pas du tout, ou en quantité insuffisante, est assez répandu chez ces peuples⁴⁰³.

Parmi les nombreuses localités habitées par la tribu des Barombi, se trouve le village Barombi Mbo, situé en bordure d'un lac et dont les habitants non seulement sont très occupés à pêcher, mais aussi se consacrent à un tel point à la poterie, qu'ils fournissent toute la région en poterie de cuisine⁴⁰⁴. D'après Seidel la poterie est en régression chez les Bakweri, mais elle est toujours pratiquée à l'est de Bwenga, et ses produits sont apportés

400 Que ce soit, parce que les conditions naturelles manquent, ou parce qu'elles sont si dépassées dans cet art ou un autre par les localités voisines, qu'il est plus avantageux d'échanger les produits avec les voisins, plutôt que de les fabriquer soi-même.

401 Note du traducteur - Betika est un village du Cameroun situé en bordure de l'océan, dans le département du Ndian et la région du Sud-Ouest.

402 Nsanakang est un village du Cameroun situé dans le département de la Manyu et la région du Sud-Ouest.

403 Bücher, E. (pp. 57 et suivantes) a appelé ce phénomène artisanat tribal. Schurtz (pp. 57 et suivantes) utilise aussi artisanat local à côté de l'expression artisanat tribal, et montre qu'en Afrique on ne peut établir de distinction claire entre ces deux notions, ce qu'on ne peut qu'approuver eu égard à la population camerounaise.

404 D.K. XII, Stein, p. 518.

par les femmes sur le marché de Victoria⁴⁰⁵. La vannerie également ne se trouve pas partout chez les Bakweri, et serait pratiquée essentiellement dans quelques villages⁴⁰⁶. Parmi les nombreux peuples banen, une tribu se distingue, et occupe une position particulière par rapport à ses voisins, grâce à une activité artisanale beaucoup plus développée. Bien que la fabrication d'articles en fer ne soit que peu développée parmi ces tribus, c'est l'occupation principale des Nendikokko⁴⁰⁷. Les anneaux de laiton, qui sont l'ornement préféré de ces tribus, ne sont jamais fabriqués en interne et sont de la même façon achetés aux Nendikokko. Ces mêmes Nendikokko sont presque les seuls à faire de la poterie parmi leurs voisins⁴⁰⁸.

Parmi les localités des tribus de la Cross River, trois villages situés près de la frontière anglaise sont connus, pour s'occuper intensément du tissage. Là-bas, chaque maison contient un ou deux métiers à tisser africains⁴⁰⁹.

L'exemple des Osaka⁴¹⁰, chez qui l'activité de forgeron est très répandue, montre comment une activité artisanale particulière peut régir la vie d'un peuple. Lenz⁴¹¹ décrit de la façon suivante leur situation parmi leurs voisins : « Les Osaka se répartissent sur cinq à six villages de 60 à 100 cases chacun ; ils sont aussi condamnés, vu la prépondérance numérique de leurs voisins Fang et Adouma-Oschebo, à un rôle très passif dans l'histoire de la contrée ; pourtant ils ne semblent être dépourvus d'importance, car j'ai trouvé chez eux de nombreux étrangers, appartenant aux tribus les plus diverses, venant souvent de régions éloignées. Les Osaka sont en effet reconnus comme étant les meilleurs forgerons. Les Adouma-Oschebo, Akélé, Awandji et même les Fang leur achètent une grande part de leurs armes de chasse et de guerre, bien que ce dernier peuple connaisse très bien le métier de forgeron. » et plus loin : « Les Adouma-Oschebo payent généralement les armes en huile de palme et en arachides, par contre les Fang, qui sont les meilleurs chasseurs, échangent les lances et les couteaux-épées contre de la viande séchée ou fumée. » Le travail du fer régit tellement la vie de ce peuple, que l'on voit partout les gens occupés à forger. Les autres activités artisanales, mais aussi la production primaire, et en particulier la production animale, semblent avoir totalement régressé.

Les Batschenga, chez qui le sol contient du minerai de fer, sont aussi réputés comme d'habiles forgerons⁴¹², et de la même façon les épées, couteaux et les houes des Babungo sont diffusés très loin dans le pays⁴¹³.

Dans tous ces cas, ce phénomène ne s'est produit qu'en quelques endroits, tandis qu'en pays bali il en est résulté tout un réseau de relations économiques entre les différentes

405 Note du traducteur - Victoria (Viktoria en allemand) a changé de nom pour Limbé en 1982.

406 Seidel, p. 166.

407 Note du traducteur - Selon Hoesemann (p. 151), il s'agit de la tribu ou contrée Nâlin (â se prononce entre a et o), ayant pour chef Nendikokko.

408 Hoesemann, pp. 162 et suivantes.

409 Mansfeld, p. 110.

410 Note du traducteur – Selon Lenz, les Osaka, tribu vivant à quelques miles à l'est de la rivière Lolo (affluent du fleuve Ogooué au Gabon) entre les peuples Fang et Adouma-Oschebo, seraient un groupe isolé d'origine akélé.

411 Lenz, pp. 274-275.

412 Dominik, p. 68.

413 Zintgraff, p. 324.

tribus. Hutter dit à ce sujet⁴¹⁴ : « En tant que vendeurs, ils commercialisent des produits spécifiques, que chaque tribu peut présenter : les Bali sont particulièrement habiles pour forger des pointes de lance, comme pour la fabrication de pipes et de récipients de terre cuite de toutes sortes, de bonnets et de sacs en raphia ; les Babungo font principalement des couteaux et des houes pour l'agriculture, les Bagam des fourneaux de pipes en métal ; d'autres tribus encore tressent des nattes, d'autres se livrent au travail du cuir ; d'autres encore mettent l'accent sur les produits de l'agriculture et du sol. »

Hutter nous dévoile déjà ici une division du travail prononcée entre les différentes tribus. La différenciation se fait à l'intérieur même d'une activité, comme par exemple dans la métallurgie. Nous avons aussi parfois à faire avec une production de qualité se distinguant de la production habituelle. C'est le cas de la poterie, où presque toutes les tribus se limitent à la production des objets les plus essentiels⁴¹⁵. Par contre, les Bali ont amené la fabrication des pipes en terre cuite à un niveau de maîtrise⁴¹⁶, qui rend leur production désirable, également pour des tribus habitant plus loin. Une autre tribu, les Bali-Bagam, est arrivée à l'excellence dans une certaine branche de la métallurgie, la fabrication de pipes en métal. Les Bali-Bagam y sont passés maîtres et savent produire de vraies œuvres d'art de sculpture africaine⁴¹⁷.

Parmi les activités artisanales fréquemment pratiquées, il en est une qui présente des formes économiques plus diversifiées que les autres. C'est l'extraction et le travail du fer. Nous n'avons pas ici cette forme économique désignée sous le nom d'artisanat tribal ou local. Car ces tribus pratiquent parfois aussi d'autres activités artisanales selon le même processus. Au contraire cette activité n'est pas pratiquée en général par tous les habitants du village, mais par quelques individus qui s'y consacrent en quelque sorte professionnellement. Selon Zenker, la seule industrie à peu près développée chez les Yaoundé est celle des forgerons⁴¹⁸ : « Ils ont même un nom spécifique et s'appellent ici *Aloui*. Ce nom spécifique pour les forgerons indique déjà que cette activité s'est séparée des autres activités artisanales et s'est autonomisée. En revanche, les forgerons yaoundé n'ont pas de position sociale particulière. Chez les Ngoumba, les forgerons ont aussi un nom spécifique et s'appellent *Nwoule*. La forme économique, où le métier de forgeron apparaît chez ce peuple, est celle du travail salarié, voir même du travail à domicile. « Si un Ngoumba veut faire fondre du fer, » dit Conradt, « il va en brousse et creuse pour extraire du minerai de fer, le rapporte à la maison et appelle un forgeron et un féticheur. Le féticheur fait sa magie, puis le forgeron et l'indigène se rendent à la forge. » Conradt dit plus loin sur l'état de forgeron dans le village : « Le forgeron n'a que peu de concurrents dans un village ; le travail de forgeron est souvent héréditaire à l'intérieur d'une famille, et cette situation était et est encore aujourd'hui respectée⁴¹⁹. »

La situation chez les tribus de la Cross River est peu claire ; elle a dû être en tout cas différente autrefois. Depuis l'introduction des objets européens en fer l'activité des forgerons a fortement régressé ; maintenant il se trouve parmi eux une demi-douzaine de

414 Hutter, p. 360.

415 Hutter, p. 406.

416 Hutter, p. 407.

417 Hutter, p. 408.

418 Zenker, p. 62.

419 Conradt, p. 372.

forgerons, qui se consacrent à la fabrication de couteaux, à la réparation des fusils, etc. Mansfeld ne dit rien sur leur situation sociale⁴²⁰. Dans les pays bali, le travail de forgeron est considéré comme l'activité artisanale la plus digne des hommes libres. Hutter dit : « Conformément du moins à l'esprit guerrier des tribus arrivées dans la savane, au sens strict il n'y a qu'un artisanat libre, c'est-à-dire digne d'un homme libre, celui de forgeron. Ce qui signifie que cet artisanat n'est exercé que par des hommes libres ; mais pas, que les hommes libres ne pratiquent que cet artisanat⁴²¹. » Auprès du chef Garega un des interprètes secrets⁴²² était un forgeron⁴²³. Selon Zintgraff les forgerons occupent une position respectée aussi chez les Babungo ; le chef choisit parmi eux ses serviteurs secrets. Conradt n'a vu de forgeron chez les Bangwa que dans le village du chef⁴²⁴. Le même voyageur dit aussi au sujet des Fo, tribu voisine des Bangwa, que chez eux le chef suppléant était forgeron de son état⁴²⁵. Enfin, chez les Fang aussi, l'activité de forgeron n'est pratiquée que par le chef ou le prêtre. Lenz dit à ce sujet : « Il n'y a d'habitude dans une famille, c'est-à-dire dans un complexe de plusieurs villages, qu'un seul forgeron ; qui en règle générale est aussi le prêtre ou le guérisseur. » Et il mentionne en un autre endroit, que « le métier de forgeron est dans une certaine mesure sacré, et que seul le chef est autorisé à l'exercer⁴²⁶. » Il ressort de tous ces exemples, que le métier de forgeron occupe une place particulière parmi les autres activités artisanales. Et non seulement économiquement, mais aussi socialement. Le fait que le forgeron du village soit tenu en grande estime par les villageois, et que souvent même cette activité soit liée à la dignité de chef montrent son importance sociale⁴²⁷. En revanche, d'un point de vue économique, il rompt le cadre de l'économie du ménage fermé. Car, de la même façon que dans de nombreuses autres activités artisanales quelques personnes développent inévitablement une grande habileté, et que leurs produits sont recherchés par les voisins, cette activité est totalement séparée de l'économie de la plupart des familles, et n'est exercée que par peu de personnes, voir même une seule.

Ce que Hutter dit des habitants des pays bali est tout à fait juste pour la plupart des autres tribus, à savoir qu'« on ne peut parler d'une séparation drastique entre ceux qui ont une activité artisanale et ceux qui n'en ont pas, ou entre les différentes branches de l'industrie. Le travail du fer est la seule exception, mais seulement dans la mesure où le forgeron considère que ce métier est sa profession principale⁴²⁸. »

420 Mansfeld, p. 112.

421 Hutter, p. 353.

422 Note du traducteur - David Chasin emploie le mot *Geheimdolmetscher*, interprète secret. Cet interprète était capable de comprendre la langue secrète utilisée par le chef Garega pour communiquer avec son conseil et ses intimes. Cf. Zintgraff, p. 396.

423 Zintgraff, p. 324.

424 M.D.S. XII, p. 207. Village doit s'entendre au sens de ferme. Les Bangwa vivent dispersés dans des fermes ; la ferme du chef est composée de 20 cases, si bien qu'elle ressemble à un petit village (M.D.S. XI, p. 195).

425 M.D.S. XII, p. 212.

426 Lenz, pp. 85, 87. Il n'y a pas de contradiction, car la plupart du temps chez les Fang la dignité de chef et celle de prêtre se trouvent réunies chez une seule personne.

427 Schurtz (pp. 71 et suivantes) a rassemblé un grand nombre de faits concernant la position sociale des forgerons parmi les peuples africains. Il a constaté que les forgerons occupent une position méprisée dans de nombreuses régions d'Afrique. Du reste, dans la plupart des cas, leur position subordonnée peut s'expliquer par le fait qu'ils sont membres d'une tribu ou d'une race étrangère. D'un autre côté, la pratique de la forge aide parfois même un esclave à atteindre une position plus élevée.

428 Hutter, p. 412.

IV. L'échange

Un environnement naturel favorable ou défavorable détermine si un échange de produits devient nécessaire pour un peuple, qui se trouve dans des conditions économiques primitives. S'il s'avère que le sol ne suffit pas à satisfaire tous les besoins alimentaires, si certains autres besoins apparaissent, qu'il est impossible de satisfaire par sa propre production, alors on se trouve contraint d'échanger les objets manquants auprès des tribus voisines, avec lesquelles on entre en contact. Par exemple les Fang, les Ngoumba ont bien besoin des produits de la poterie, mais ne les fabriquent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne disposent pas de la matière première, ce qui est le plus vraisemblable, ou parce qu'ils ne comprennent rien à l'art de la poterie, et sont contraints d'échanger les récipients de cuisine auprès des Yaoundé ou des Bakoko. Les Betika, les Bimbia, qui habitent au bord de la mer, peuvent pratiquer la pêche à grande échelle, et se livrent presque exclusivement à cette activité, parce que les tribus voisines, les Balundu, les Bakweri ne pratiquent que peu ou pas la pêche, et doivent échanger avec eux les poissons convoités.

L'échange entre deux endroits ou tribus devient un phénomène durable et régulier, quand il se concentre sur quelques endroits ou emplacements destinés à cet effet. Donc quand se crée un marché, sur lequel les acheteurs et les vendeurs retrouvent mutuellement leurs produits de temps en temps. Pour beaucoup de tribus, le marché leur est étranger ou ne joue qu'un rôle mineur dans l'échange réciproque de produits locaux. Par exemple les Ngoumba ne connaissent pas le marché ; chez les Fang le marché n'est pas très développé, et a plus d'importance pour le commerce que pour les échanges directs entre producteurs. Selon Barret⁴²⁹ « Les produits locaux arrivent par diverses voies sur certains marchés, et les indigènes s'habituent peu à peu à les y trouver. Ces marchés se tiennent à proximité de grands centres de population, dans des points stratégiques du commerce européen, et sont généralement situés au confluent de deux cours d'eau. » On voit d'après cela que les marchés naissent sous l'influence du commerce européen, et constituent un élément étranger dans l'économie de ces peuples. Les Yaoundé non plus n'ont pas de marché régulièrement fréquenté. Lors de certaines festivités, comme la fête de la tribu, où les garçons sont déclarés membres à part entière de la tribu, jusqu'à un millier de personnes se réunissent ; la coutume est d'échanger des présents, et on doit y voir déjà le premier stade du troc. Il n'y a pas chez eux de réunions destinées à faire du troc, bien que lors d'autres fêtes on réalise des échanges. « Il n'y a pas de marchés, » dit Zenker, « il se passe bien quelque chose pendant les fêtes abo, mais simplement des pots, du fer et de l'argent usuel sont échangés contre des objets manufacturés ou des produits de l'agriculture, comme les poules, graines de courges, arachides, ignames, etc., mais toujours seulement en quantités minimales⁴³⁰. » Zenker dit en un autre endroit : « Lors de ces festivités on ne fait que danser, jouer et manger. » En tout cas le troc n'a ici un rôle qu'occasionnel.

De nombreuses tribus, et cela vaut particulièrement pour celles qui se trouvent à l'ouest au nord-ouest de la colonie, connaissent déjà le marché comme un dispositif permanent. Chez les Bakoko, en de nombreux lieux se tient un marché mensuel, où viennent les habitants des environs. « À peu près tout ce qui est fabriqué localement, tout ce qui pousse sur le sol, tous les animaux domestiques de la campagne et tout ce qu'offre la forêt est

429 Barret, p. 365.

430 Zenker, p. 64.

échangé⁴³¹. » Ici aussi on ne peut attribuer au marché une grande importance économique, car il se tient plutôt rarement. Les tribus Bafia voisines se réunissent tous les cinq jours sur une place de marché neutre. Les marchés ont aussi une signification sociale pour ces tribus, car ils sont fréquentés non seulement pour échanger, mais aussi à des fins de sociabilité. « Ici, » dit Dominik⁴³² « on marchande des perles et des fers de lance, on se marie, on bavarde et on boit beaucoup de vin de palme. » Entre les Bakweri et les tribus avoisinantes ont lieu des échanges animés. « Les Bakweri livrent aux peuples voisins des ignames, macabos, bananes, nattes, paniers, pots. De leur côté les Bakweri obtiennent auprès des Balong des poches tissées pour porter les enfants, auprès des Douala des tabourets sculptés, auprès des Bota et des Bimbia des poissons, auprès des premiers ils obtiennent aussi des boîtes rondes en écorce. Victoria est la principale place commerciale. Jusqu'en 1898 il s'y tenait un marché tous les trois jours. Maintenant les jours de marché sont mardi et vendredi⁴³³. Les Bakweri, les Bota et les Bimbia y viennent le matin de 7 à 10 heures. Les Bakweri, qui en sont éloignés de 5 à 6 heures, quittent leur résidence la veille et passent ensemble la nuit en chemin. En moyenne 600 à 800 personnes s'y rendent au total⁴³⁴. » C'est le plus grand marché en pays bakweri, un lieu où des membres de différentes tribus se rencontrent. On trouve en outre dans nombre de plus petites localités Bakweri un marché hebdomadaire, qui a apparemment un caractère purement local et n'est fréquenté que depuis les villages voisins. On trouve aussi des marchés de voisinage chez les très belliqueux Banen, qui sont le signe de relations pacifiques entre des villages banen par ailleurs ennemis.

Là où plusieurs tribus et localités ont noué des relations économiques animées les unes avec les autres, est apparu l'usage de tenir des marchés dans différents lieux à des moments différents, de sorte qu'ils puissent toujours être visités par tous les habitants des villages en relation économique. Hutter⁴³⁵ dit : « En pays banyang, des marchés sont régulièrement tenus certains jours, le plus souvent tous les huit jours, en des lieux distincts mais à des dates distinctes, de sorte que ces marchés peuvent être fréquentés par tous. Ainsi à l'époque de mon séjour en pays forestier c'était chaque mardi à Miyimbi et chaque jeudi à Sabi⁴³⁶. » Les principaux produits proposés sur le marché ici sont le petit bétail, les produits de la ferme, l'huile de palme, le caoutchouc et le sel. D'après Hutter ce marché, qu'il n'a eu qu'une seule fois l'occasion de visiter en pays banyang, n'est pas de grande taille.

En pays bali, le marché joue un rôle beaucoup plus important que celui des tribus mentionnées jusqu'à présent. Ici aussi, il a lieu à des moments différents dans les différents endroits. Pour rendre compte de son importance, je reproduis de nouveau la description d'Hutter⁴³⁷ : « Dans les villages de savane, de grands marchés ont lieu à intervalles de cinq à huit jours, et en des lieux et à des jours différents ; par exemple à Bali c'est jour de grand marché tous les huit jours, à Bafou tous les trois jours, à Bameson⁴³⁸ tous les cinq jours,

431 Schkopp, pp. 514-5.

432 D.K. XVI, p. 531.

433 Le changement a probablement eu lieu sous la pression du gouvernement allemand.

434 Seidel, B.z.K. 1901-2, p. 172.

435 Hutter, p. 267.

436 Il semble que sur une période plus longue, les jours où se déroule le marché changent également en certains endroits. Bockner (D.K.Z.1892, p. 75) a observé un marché à Miyimbi tous les jeudis.

437 Hutter, pp. 360-1.

438 Note du traducteur – Nous avons conservé pour Bameson, localité que nous n'avons pu identifier, l'orthographe adoptée par Hutter.

etc. Ces tribus, qui sont en relations amicales ou au moins commerciales, visitent ces marchés en tant qu'acheteurs et vendeurs. Ceux qui viennent d'ailleurs profitent de l'hospitalité pour se faire héberger. En tant que vendeurs, ils commercialisent des produits spécifiques, que chaque tribu peut présenter : les Bali sont particulièrement habiles pour forger des pointes de lance, comme pour la fabrication de pipes et de récipients de terre cuite de toutes sortes, de bonnets et de sacs en raphia ; les Babungo font principalement des couteaux et des houes pour l'agriculture, les Bagam des fourneaux de pipes en métal ; d'autres tribus encore tressent des nattes, d'autres se livrent au travail du cuir ; d'autres encore sont principalement dédiées aux produits de l'agriculture et du sol, les Bamesson élèvent des porcs, les Bafou les petits bovins africains avec des cornes géantes, les Bali des chapons etc. » L'ivoire et les esclaves, les marchandises ayant le plus de valeur, ne se négocient que de nuit ou dans des endroits reculés. Et plus loin : « De plus des victuailles de toutes sortes sont mises en vente, et ainsi un grand marché dans un village de savane offre un image très vivante, et donne un aperçu sur les activités industrielles et agricoles des tribus : ivoire, esclaves, paniers, nattes, houes, pots, couteaux, poignards, lances, baudriers, fouets, sandales, sacs en raphia, bonnets de guerre, pipes, tabac, moutons, chèvres, poules, cola, miel, bref les produits agricoles les plus divers. » On voit l'importance du marché pour la vie économique de ces peuples, au fait que les travaux des champs, et les autres, sont suspendus les jours de grand marché. C'est peut-être aussi à rapporter au fait que les femmes apparaissent surtout sur les marchés en tant que vendeuses, ce qui selon Schurtz⁴³⁹ est le cas dans presque toute l'Afrique.

Le marché prend encore plus d'importance pour quelques tribus côtières, qui doivent se procurer la plupart des produits alimentaires en échangeant avec d'autres tribus. Les Malimba, qui se trouvent au sud de Douala, ont tant fait du commerce avec les Européens leur source exclusive de revenu, qu'ils ont totalement négligé l'agriculture. En conséquence ils sont devenus dépendants des Bakoko, dans la mesure où ils doivent se procurer auprès d'eux toute la nourriture, dont ils ont besoin. À cet effet a lieu tous les dix jours un marché, qui est d'une importance presque vitale pour les Malimba. Les Bakoko savent profiter de cet avantage, et faire pression sur les Malimba en fermant le marché. Ils défendent ainsi aux Malimba d'entrer en contact avec les Idia qui se trouvent après eux, et lorsque cela s'est produit en secret, ils ont fermé le marché en guise de punition. Les Malimba furent alors contraints de renoncer à leur projet⁴⁴⁰.

Le marché n'a pas toujours lieu dans le village même ; il se tient quelquefois dans un endroit hors du village, même très éloigné de celui-ci. « Il est remarquable, » dit Hutter⁴⁴¹ des Banyang et des tribus apparentées, « que dans aucune tribu cela n'a lieu dans le village, mais dans une clairière de la forêt primaire, et assez souvent loin de la localité la plus proche. Il y a vraisemblablement une envie réciproque de ne pas tolérer de favoritisme dans une implantation ou une autre ; une répartition inégale des distances peut aussi en être la cause. » En ce qui concerne la première proposition, on ne peut guère être d'accord avec Hutter, car les marchés de ces tribus ont lieu alternativement en différents endroits, entre lesquels on ne peut établir de préférence. A mon avis un autre élément intervient ici. Puisque les tribus et les localités sont ennemies et se retrouvent souvent en guerre, on ne

439 Schurtz, p. 121

440 D.K.Z. 1885, Rabenhorst, p. 412.

441 Hutter, p. 267.

doit pas s'étonner que les membres d'une tribu ou d'une localité étrangère n'osent pas se rendre dans le village de leurs ennemis. On cherche alors plutôt un emplacement entre les localités, où de part et d'autre on se sent plus en sécurité.⁴⁴²

Le même phénomène peut être observé parmi les tribus bantoues du Congo⁴⁴³. Ici aussi le marché est un espace neutre, où quelques tribus, qui sinon sont en guerre, se réunissent pour un échange pacifique. « Parmi les rivalités incessantes et les querelles entre villages voisins, » dit Thonnar⁴⁴⁴, « le marché est le terrain neutre où l'on vient traiter avec sécurité d'une quantité de choses, qui n'ont aucun rapport avec les transactions commerciales ; car il n'existe pas de lois communes à plusieurs tribus, sauf celles qui régissent les marchés. » Il dit ailleurs⁴⁴⁵ : « L'endroit choisi est toujours situé en dehors des villages⁴⁴⁶. » Il est interdit ici au Congo, d'apparaître en armes au marché. Nous savons par contre, que par exemple les Bafia du Cameroun apparaissent toujours en armes au marché⁴⁴⁷.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur la fréquence des échanges, comme sur l'importance des marchés chez ces tribus vaut pour les échanges entre des tribus ou des localités dans leur ensemble, mais ne vaut pas en revanche pour les échanges entre les familles ou les entreprises d'un village ou d'une tribu. Les habitants d'un village ne viennent pas ensemble sur ces marchés pour échanger sur le champ leurs produits, mais ils se tiennent tous en face des membres d'une autre tribu ou des habitants d'un autre village comme une seule entité. Des tribus et des villages entiers sont ici acheteurs et vendeurs mutuels. Cet échange et le marché qu'il crée reposent donc sur une différenciation des activités économiques entre des tribus entières et des localités (commerce local et tribal !). Au sein d'un village, les familles individuelles ont presque la même structure économique. Mais là aussi, il est possible, voire inévitable, que des individus développent une plus grande habileté dans certaines activités, ou même qu'une activité soit réservée à des particuliers ou à des familles (forgerons !). Ce qui crée déjà le fondement pour l'échange au sein d'un village. Mais ce n'est généralement qu'un évènement rare qui ne prend pas de forme tangible, puisque qu'aucun marché n'est créé à cette fin. Parmi les tribus du district d'Ossidinge, qui sont plus avancées que la plupart des peuples vivant au sud dans leur développement économique, les échanges mutuels entre les villageois sont très faibles. « Il n'y a en fait qu'un seul produit qui soit concerné, c'est l'huile de palme. Grimper sur un palmier à huile n'est pas l'affaire de tout le monde ; ce travail et la préparation de l'huile sont presque toujours laissés aux esclaves. Les plus pauvres et les célibataires qui n'ont pas

442 Cela me semble aussi se déduire d'un conte collecté par Hutter chez les Banyang ; « Il y a dans la forêt entre Mi-Yimbi et Tintose une clairière près d'un petit étang ; on y trouve un pilier de bois, un tambour y est accroché. Si un nègre veut vendre quelque chose, il se rend dans cette clairière, dépose les objets ou les attache au pilier et tambourine. Il doit alors s'éloigner, et ne doit pas regarder derrière lui. Alors parfois un homme sort de l'eau, mais il est invisible, il regarde les choses et tambourine ce qu'il en donne. Après un moment le vendeur revient en regardant continuellement vers le sol, et répond de la même façon avec le tambour, si le prix lui convient, ou ce qu'il demande, et s'éloigne de nouveau. Si cette négociation aboutit à un accord mutuel, le vendeur trouve quand il revient à la fin, le prix d'achat attaché au poteau, et les objets ont disparu. Il peut maintenant regarder librement autour de lui. S'il l'avait fait, lors du déroulement de la transaction, l'homme l'aurait étranglé. Un chasseur a déjà vu l'homme ici et là : il a de longs cheveux et est très clair (p. 298).

443 Thonnar, pp. 99 et suivantes.

444 Note du traducteur – Albert Thonnar était belge, et docteur en sciences sociales.

445 Thonnar, p. 103.

446 Thonnar, p. 100.

447 Dominik, D.K. XVI, p. 531.

d'esclaves doivent donc acheter leur huile⁴⁴⁸. » Ce n'est qu'en pays bali que l'échange entre les habitants d'un village est devenu un événement régulier et fréquent, de sorte que s'est faite valoir la nécessité de créer un marché à cette fin. Hutter⁴⁴⁹ dit : « En dehors des grands marchés, dans chaque ville de la savane ont lieu quotidiennement de petits marchés en divers endroits du lieu, qui ressemblent à nos marchés hebdomadaires, mais où ne sont offerts que les produits, pour lesquels il existe une demande quasi quotidienne. »

L'échange est généralement direct, c'est-à-dire que celui qui propose un objet à la vente et en désire un autre, trouve une personne, consommatrice de ce qu'il propose, et productrice de ce qu'il désire. Un tel troc direct est possible particulièrement quand seulement un petit nombre d'objets sont échangés. Quand par exemple les Bakweri et les Soubou se rencontrent sur un marché, et que ces derniers offrent des poissons contre des aliments d'origine végétale, ou encore des pots ou des nattes, il n'est pas nécessaire de passer par un intermédiaire pour réaliser le troc. Il en va autrement quand une grande diversité d'objets est proposée à la vente, de sorte qu'il n'est souvent pas possible, d'obtenir l'objet désiré de la personne à qui l'on vend. C'est le cas parmi les tribus du pays bali. Selon Hutter⁴⁵⁰ : « Habituellement une marchandise est troquée contre une marchandise ; mais une sorte de monnaie est déjà apparue, qui de la même façon que les cauris dans l'Adamoua, tient lieu d'argent liquide pour les transactions. C'est le *ntschang*, une fine baguette de fer ou de laiton de l'épaisseur d'un crayon, aussi longue que le bras, qui enroulée forme plusieurs tours d'un anneau en spirale. Un yard de *ntschang* correspond à 25 de nos pfennigs. Il est aussi porté comme un bracelet, et est en même temps bijou et monnaie. Mais le *ntschang* n'est que de la petite monnaie, et les objets de valeur, esclaves, ivoire, etc. sont échangés contre la même marchandise ou des étoffes, du sel, des armes ou de la poudre. Il en est de même des tribus du district d'Ossidinge, où le *brassrod*⁴⁵¹ sert de moyen de paiement. Il n'est pas seulement utilisé pour les échanges, mais aussi comme unité de valeur, et sert à exprimer la valeur d'un objet⁴⁵². Les Yaoundé ont un moyen de paiement comparable sous forme de petites baguettes de fer (*netet*). Elles sont moins utilisées comme moyen de paiement, car les échanges sont peu développés chez les Yaoundé, et servent principalement pour acheter des femmes⁴⁵³. Ce que représentent encore ces baguettes de fer, peut être vu d'après un texte de Conradt, qui a également trouvé des baguettes similaires chez les Ngoumba. « Comme une sorte d'argent qui leur est propre, » dit-il⁴⁵⁴, « les Ngoumba ont des morceaux de fer aplatis (*bundé*), ébauches de couteaux et de lances, épaisses d'environ 1/4 de pouce, à partir desquelles on peut fabriquer des couteaux et des pointes de lance⁴⁵⁵. »

Chez les tribus du district d'Ossidinge, le tabac que l'on trouve dans le commerce par paquets de 5 feuilles joue encore le rôle de moyen d'échange. Chez les Bakundu et les tribus

448 Mansfeld, p. 130.

449 Hutter, p. 361.

450 Hutter, pp. 361-2.

451 Note du traducteur – Le terme anglais *brassrod* signifie baguette de laiton.

452 Par exemple une chèvre = 15 *brassrods*, 1 poule = 1 *brassr.*, 1 grande bouteille d'huile de palme = 4 *brassr.*, 10 mains de plantain, 60 épis de maïs = 1 *brassrod*. Mansfeld, p. 131.

453 Zenker, p. 63.

454 Conradt, p. 372.

455 On trouve aussi de pareilles baguettes chez les Fang, où elles servent également de succédané de monnaie.

apparentées le tabac est une sorte de monnaie divisionnaire⁴⁵⁶. Chez les Bakoko, selon Schkopp⁴⁵⁷, le sel représente presque l'argent liquide et joue un rôle majeur sur les marchés.

La plupart de ces objets, tels que le fil de laiton, le tabac et le sel, sont arrivés aux indigènes par le commerce avec les Européens. Ils correspondent à un besoin général chez ces tribus et sont donc recherchés par tous.

Par contre les tiges de fer des Yaoundé et des Ngomba sont des produits indigènes qui ont de la valeur pour chacun, car l'art de fondre et de forger le fer n'appartient qu'à quelques-uns, tandis que les outils en fer, dont ces tiges de fer sont la matière première, servent à la satisfaction des besoins les plus importants. Mais il ne faut vraiment pas accorder une grande importance à toutes ces sortes de monnaies pour les échanges entre les indigènes. En règle générale c'est un troc direct, et les deux producteurs concernés sont aussi consommateurs réciproques de leurs produits.

Il y a encore à dire sur les conditions de circulation. On ne trouve guère de traces des infrastructures de transport, que nous connaissons dans les économies modernes. Les voies de circulation sont principalement celles qu'offre la nature. Les cours d'eau jouent ici un rôle important.

Les liaisons par cours d'eau se font avec des pirogues. Ainsi que nous l'avons déjà vu, la technique de construction des pirogues est déjà bien avancée dans maintes tribus. Ainsi les Douala avant tout sont de bons piroguiers et d'excellents constructeurs de pirogues⁴⁵⁸. Tout comme les Batanga, chez qui Zöller a vu les véhicules les plus légers de la terre⁴⁵⁹.

Mais l'utilisation des pirogues n'est pas l'apanage des tribus côtières, à qui elles apportent une aide importante pour leur pêche. La plupart des tribus de l'intérieur savent se servir des pirogues comme moyen de transport. Les Dzimou sont d'après Scheunemann des piroguiers très qualifiés⁴⁶⁰. Les Bakoko sont d'après Schkopp des constructeurs de bateaux et des rameurs moins qualifiés que les autres tribus, mais ils utilisent des voiles en feuilles de palmier pour les longues distances⁴⁶¹. Les pirogues jouent également un rôle très important parmi les tribus de la Cross River⁴⁶². Par contre, il semble que les tribus banyang et bakundu ne connaissent pas l'usage de la pirogue⁴⁶³.

Là où il n'y a pas de cours d'eau, la circulation s'effectue par des sentiers tracés au fil du temps. Il n'y a pas de trace de chemin. Là où il s'en est créé des nouveaux, c'est sous l'influence et la contrainte des Européens. Parfois même les sentiers les plus primitifs font défaut, et on est contraint de se frayer à grand-peine un chemin au travers de la dense forêt primaire. Combien peu ces chemins, quand ils sont disponibles, facilitent la marche à travers la forêt, se déduit de la description parlante d'Hutter : « L'étroit sentier serpente à travers ce chaos, tantôt sur des blocs de roche cristalline, ou des débris de roche pointus,

456 Globus 1901, I. Conradt, p. 139.

457 Schkopp, p. 515.

458 Buchner, p. 53 ; Zöller, p. 53.

459 Référence précédente, IV, p. 59.

460 D.K. XV, p. 769.

461 B.z.K. 1901-2, pp. 512-3.

462 Mansfeld, pp. 114, 123.

463 M.D.S. VII, p. 99 ; Hutter, p. 120.

tantôt sur du sable à grains fins ou de l'argile latéritique, tantôt à travers une boue noire et visqueuse, parfois recouvert d'eau jusqu'à mi-mollet pendant des heures, grimpant ici sur des racines géantes ou des amas de racines, là-bas poursuivant le trajet sur un tronc glissant, et là même utilisant un ruisseau comme sentier. On doit se fier à ces sentiers nègres, si on ne veut pas se frayer un chemin à la machette⁴⁶⁴.

Les petits ruisseaux sont le plus souvent traversés en pataugeant, sinon on traverse sur des troncs d'arbres abattus, posés en travers du ruisseau⁴⁶⁵. En pays banyang et bali, de même que chez les tribus de la Cross River, s'est déjà développé un art primitif de la construction de ponts. Les indigènes construisent très habilement des ponts suspendus en lianes⁴⁶⁶.

À la hauteur, à laquelle on veut faire passer le pont au-dessus de l'eau, deux arbres de la rive sont reliés par des traverses, grosses comme la cuisse, fixées sur les branches qui s'y prêtent. Ces traverses soutiennent de rive en rive un câble d'environ 10 cm de diamètre, formé d'une dizaine de lianes torsadées, le véritable pont, qui sous cette forme ressemble à la corde tendue d'un funambule ; une sorte de large échelle à poulets mène aux traverses qui se trouvent souvent à 3 ou 4 mètres du sol. Pour donner aussi un appui aux mains, de chaque côté du câble à hauteur d'épaule, sont tendus deux câbles formés par des lianes plus minces, qui suivent le même chemin, sont distants d'un mètre environ, et sont reliés au câble principal par des perches et des lianes verticales, qui se rencontrent à angle aigu sous le câble principal et sont reliées les unes aux autres, pour former une sorte de filet, à l'intérieur duquel semble se trouver le tablier du pont. Pour empêcher que les deux balustrades se referment lors de la traversée du pont, de solides branches fourchues sont fixées à quelques pieds de distance à l'extérieur des lianes du dessus, en forme de cœur⁴⁶⁷ autour du filet et du tablier⁴⁶⁸.

On doit encore mentionner ce singulier langage des tambours, correspondant à notre télégraphe. Il s'est développé parmi de nombreuses tribus, mais s'est perfectionné le plus chez les Douala. Avec ce langage des tambours, il est possible de diffuser des nouvelles en quelques jours à une distance, que l'on ne pourrait parcourir qu'en plusieurs semaines, voire même en plusieurs mois. Buchner⁴⁶⁹ nous décrit le langage des tambours chez les Douala de la façon suivante : « Il ne s'agit pas ici d'un système de signaux, mais d'un vrai langage avec des mots, il ne s'agit pas non plus d'une retranscription rythmique du douala, mais d'un idiome original qu'il faut apprendre. L'instrument est une section cylindrique, à disposer horizontalement, d'un bois très dur, rouge intense, longue d'environ 1/2 mètre, large d'environ 1/4 mètre. Le long d'une génératrice du cylindre se trouvent deux fentes de 20 centimètres environ, à partir desquelles l'intérieur est creusé. Les deux fentes sont

464 Référence précédente, p. 122.

465 Hutter, p. 362 ; Mansfeld, p. 121.

466 Hutter, p. 119 ; Mansfeld, p. 122 ; Zintgraff, p. 87. Ce dernier dit que la construction des ponts suspendus de lianes, est le produit le plus abouti de l'intelligence et de la technique africaines.

467 Note du traducteur – En forme de cœur, avec la pointe vers le bas : les extrémités des deux dents de la fourche sont fixées aux lianes supérieures de la balustrade, et ce qui reste du manche de la fourche pointe vers le bas, au-dessous du pont. D'après la photographie *Hängebrücke von Lianen über den Mungo (Kamerun)*, figurant après la page 88 dans l'ouvrage de Zintgraff « Nord-Kamerun », et surtout la carte postale du même nom, plus détaillée, du moins selon les documents dont nous disposons.

468 Zintgraff, pp. 87-88.

469 Référence précédente, p. 37.

entourées d'un renflement que l'on frappe avec deux baguettes, ce qui, en raison d'une épaisseur différente du cylindre en ces endroits, produit deux sons de hauteur différente. C'est tout pour la mécanique.

V. Le commerce

L'échange direct entre les tribus et les villages, de même qu'entre les foyers d'un village est né d'une certaine nécessité du développement économique de ces peuples. L'origine du commerce, par contre, est extérieure à l'économie propre aux indigènes, et y constitue un élément étranger. Le commerce intérieur, par lequel nous entendrions le commerce au sein d'un ensemble politiquement indépendant, n'existe pas chez ces peuples. Et où un tel commerce aurait-il pu se développer, puisque chaque village forme déjà une unité politique, où la différenciation des activités économiques n'est que très faible, et qu'en général même l'échange direct entre foyers n'y joue qu'un rôle très subalterne ? Chez ces peuples, le commerce est presque exclusivement européen, ce qui ne signifie pas que ces peuples ne commercent directement qu'avec les Européens, mais qu'en dernière analyse les produits indigènes sont destinés aux Européens, et que la contrepartie de ces produits est toujours constituée par des produits d'origine européenne.

Si nous avons dit que le commerce est d'abord un élément étranger dans l'économie indigène, il est devenu si important au cours du temps pour plusieurs tribus, qu'il a transformé toute la vie économique de ces tribus.

C'est particulièrement vrai des tribus qui résident sur la côte et qui ont été les premières, et pendant longtemps les seules, à entrer en contact avec les marchands européens. Parmi ces tribus, les plus connues sont les Douala. C'est au sens propre du terme un peuple de commerçants, car tous du chef à l'esclave se consacrent presque exclusivement au commerce, et négligent toute autre activité économique⁴⁷⁰. « Les nègres du Cameroun n'ont plus d'industrie en propre, elle a totalement sombré à cause du commerce des produits européens, » dit Buchholz⁴⁷¹. Buchner s'exprime de façon similaire au sujet des conséquences du commerce chez les Douala : « Le commerce fructueux avec les Européens les a rabaisés ethnographiquement, au point que de nombreuses activités, desquelles ils ne pouvaient se passer autrefois pour leur ménage, tombent de plus en plus dans l'oubli. Par exemple le forgeage, cet art principal des nègres qu'ils ont inventé indépendamment, est depuis longtemps oublié chez les Douala et toutes les tribus voisines. » (p. 38). Et il dit en un autre endroit : « L'agriculture aussi est en déclin chez les Douala. Ils ne produisent pas suffisamment pour leurs propres besoins, et doivent en conséquence acheter une part de leur alimentation à l'intérieur, ou même dans les factoreries. De nombreux Douala dépendent déjà pour leur nourriture des biscottes, de la viande salée et de la morue en provenance d'Europe. » (p. 42). Buchner voit les causes de ce phénomène d'une part dans la pauvreté des sols, d'autre part dans le gain facile que leur procure le commerce, en tant qu'intermédiaires entre les zones de production et les factoreries. Les Malimba aussi, qui vivent plus au sud sur la côte, vivent presque

470 Zöller III, p. 209.

471 Buchholz, L.u L. p. 43.

exclusivement du commerce, au point qu'ils doivent de temps en temps acheter toute leur nourriture auprès de leurs voisins, les Bakoko⁴⁷².

Déjà au début du 19^e siècle Bowdich⁴⁷³ avait pu établir l'influence pernicieuse que la pratique exclusive du commerce avait exercée sur les Gabonais. « Ils n'ont pas une seule manufacture, » dit-il, « et se fournissent pour tous leurs besoins à l'intérieur du pays et dans les navires. Ils cultivent peu de céréales et n'élèvent que peu de chèvres et de volailles⁴⁷⁴. »

Toutes ces tribus, qui sont entrées en contact direct avec les Européens, ne produisaient pas elles-mêmes les biens qu'elles vendaient aux Européens, mais les obtenaient auprès de leurs voisins de l'intérieur du pays. Mais ces tribus ne leur permettaient pas d'accéder à la côte, et d'un autre côté ne permettaient pas aux marchands européens de traverser leur territoire, pour ne pas perdre les gains que leur procurait leur rôle d'intermédiaire. « En effet les tribus côtières⁴⁷⁵, » dit Nachtigal, « ont créé un monopole de fait du commerce intermédiaire, en refusant aux marchands établis sur la côte la traversée de leur territoire, pour les empêcher de commercer directement avec les tribus situées en amont du fleuve. Tout le commerce devait donc passer par leurs mains, de sorte que les tribus de l'intérieur devaient payer beaucoup plus cher les marchandises européennes et recevaient pour leurs produits échangés beaucoup moins que ce n'aurait été le cas avec le commerce direct. » Et Bowdich⁴⁷⁶ dit dans l'ouvrage cité plus haut : « Les Gabonais ne permettaient pas à ces peuples d'accéder à la côte, pour ne pas perdre l'avantage qu'il tiraient de la position d'intermédiaire entre les Européens et l'intérieur. »

Mais de la même façon que les tribus côtières avaient su se créer un monopole, en interdisant aux blancs et aux tribus de l'intérieur, de rentrer directement en contact, les tribus de l'intérieur voisines des tribus côtières acquièrent une position similaire entre elles-mêmes et les tribus habitant plus à l'intérieur. Ils ne permettaient pas non plus aux tribus côtières d'entrer en contact avec les peuples qui se trouvent derrière eux, de sorte que tous les produits du commerce devaient passer entre leurs mains. Plus un produit venait de l'intérieur, plus il devait passer entre des mains intermédiaires, avant d'arriver aux marchands européens. Ce monopole commercial intermédiaire, comme on l'appelle souvent, était si développé jusqu'à récemment qu'il faisait partie de l'essence du commerce entre ces tribus. Nous voulons donner maintenant quelques preuves que le monopole commercial intermédiaire n'était pas limité à quelques tribus, mais était un phénomène fréquent et typique.

Les Malimba de la côte commercent avec les Bakoko, ceux-ci avec les Idia, et seuls ces derniers entrent en relation avec les producteurs des biens commerciaux, qui arrivent à la côte. « Les Malimba, Bakoko et Idia, » dit Rabenhorst⁴⁷⁷, « monopolisent les échanges entre les factoreries et les habitants de la montagne, de sorte que tout le commerce passe et repasse entre ces trois mains. » Les différentes tribus Bakoko commercent aussi de tribu à

472 D.K.Z. 1885 . Rabenhorst, p. 412. De la même façon les Petit-Batanga et les Béhondo jouent d'après Zöllner (IV. p. 22) le même rôle à Petit-Batanga que les Douala sur le fleuve Cameroun (Wouri).

473 Note du traducteur – Thomas Edward Bowdich (1791-1824) était un naturaliste et un explorateur anglais.

474 Bowdich, p. 440.

475 D.K.Z. 1881, p. 354.

476 Bowdich, p. 426.

477 D.K.Z. 1885, p. 412.

tribu. « Ces tribus, » dit Stetten⁴⁷⁸, « ont leurs frontières bien délimitées, et semblent aussi pratiquer strictement entre elles le monopole commercial intermédiaire. » Chez les Esum et Mvele qui résident plus loin vers l'intérieur, la vente se fait principalement par des intermédiaires, et passe souvent au travers de 4 ou 5 mains⁴⁷⁹. Les Mpongwè du Gabon échangent de l'ivoire chez les Boulou, ceux-ci chez les Bakalai et ceux-ci à leur tour chez les Fang⁴⁸⁰. Près des Kumbe, au sud de la colonie, habitent les Molenge qui font les intermédiaires de commerce entre les Kumbe et l'intérieur, et ne permettent pas aux Kumbe de commercer avec les tribus de l'intérieur, les Fang⁴⁸¹. Les Ngoumba jouent également le rôle d'intermédiaire entre les tribus côtières et les tribus vivant plus à l'intérieur.

Dominik a rencontré dans la ville principale des Ngoumba un certain nombre de Yaoundé, Fang et Buli, avec du caoutchouc et de l'ivoire, qui devaient attendre pendant des mois, car le chef ne leur permettait pas de continuer jusqu'à la côte⁴⁸².

La traite des esclaves a créé chez les tribus en bordure de l'Ogooué une route commerciale pénétrant loin vers l'intérieur et passe par toute une série d'intermédiaires. « Les Orungu qui vivent à l'embouchure du fleuve, » dit Lenz⁴⁸³, « ne sont autorisés qu'à se rendre jusqu'à la zone maritime et achètent les esclaves auprès des Enenga et des Galoa ; seuls les membres de ces deux tribus ont le droit, d'aller jusqu'à la région des rapides où vivent les Okota, Apindji, et Okandé. L'influence des chefs enenga et galoa ne va pas plus loin. Les Okandé règnent sur le fleuve, du pays okandé jusque chez les Oschebo et les Adouma ; là-bas, au-delà de la montagne, il n'y a plus de rapides, et seuls les Oschebo et les Adouma peuvent prolonger leur circuit jusque chez les Banschaka ; les Banschaka sont ou du moins étaient en relations commerciales avec les Akanike ou Ateke, qui vivent déjà dans le bassin du fleuve Congo. » Même chez les tribus bantoues du Nord Cameroun les produits franchissent plusieurs étapes, avant d'arriver dans les mains des commerçants européens. « Le petit bétail, » dit Mansfeld⁴⁸⁴, « était et est encore aujourd'hui commercialisé de tribu en tribu, il vient de la savane, est acheté par les Banyang chez les habitants de la savane, arrive chez les Keaka, et de ceux-ci aux Ekoï, qui l'amènent jusqu'à Calabar. Puisque chaque intermédiaire veut gagner de l'argent, il est compréhensible que peu à peu le petit bétail devienne déraisonnablement cher. » De la même façon Hutter⁴⁸⁵ dit à propos du commerce du caoutchouc : « Soit les tribus voisines situées plus à l'ouest l'achètent pour le revendre aux factoreries anglaises pas très éloignées du cours inférieur de la Mbia (Calabar), soit il s'oriente vers Mundame et la côte camerounaise, en passant par les intermédiaires maboum, batom et bakundu. » Le monopole commercial intermédiaire est également très prononcé chez les nombreuses tribus banen. « Le commerce se fait toujours de tribu à tribu, et on fait très attention, à ce qu'aucun commerçant étranger ne puisse passer ; chaque tribu veut avoir des Européens, des marchands et des commerçants de couleur, pour ne pas avoir recours à d'autres fournisseurs et maximiser le profit, mais ils ne les laissent pas accéder à leurs acheteurs, et s'opposent presque toujours à de telles

478 D. K. VI, p. 482.

479 Engelhardt, Globus 1904 I, p. 77.

480 Bouët-Willamez, p. 152.

481 Rabenhorst, D.K.Z. 1886, p. 501.

482 Dominik, p. 48.

483 Lenz, p. 58.

484 Mansfeld, p. 129.

485 Hutter, p. 268.

tentatives avec violence⁴⁸⁶. « Le commerce intermédiaire est souvent la raison pour laquelle les indigènes ne laissent pas les blancs aller chez leurs voisins, car ils soupçonnent toujours le blanc d'être un commerçant, et croient qu'en conséquence il menace leur fonction d'intermédiaire. Quand le voyageur Marche⁴⁸⁷ voulut aller des Simba chez les Ocona, et qu'il demanda des guides aux Simba, ceux-ci refusèrent en disant : « nous allons chez eux faire notre commerce d'esclaves et de chèvres, et nous ne voulons pas que tu les vois⁴⁸⁸. »

Le fait que le prix des produits ait toujours augmenté en raison de ce monopole commercial intermédiaire peut facilement s'expliquer, puisque chaque intermédiaire s'efforce de réaliser le profit le plus élevé possible, et que plus le produit passe par de tels intermédiaires, plus le prix final sera élevé. Quelques exemples montrent combien grande est la différence entre le prix payé au producteur pour le produit et le prix payé par l'Européen au dernier intermédiaire.

Hutter⁴⁸⁹ a par exemple déterminé les augmentations de prix suivantes pour le caoutchouc : « En pays banyang un morceau⁴⁹⁰ de caoutchouc coûte trois à quatre petits boutons de chemise en porcelaine blanche, en pays maboum on reçoit six morceaux pour un coupon de tissu, en pays batom trois morceaux, et à Mundame (chez les Bakundu) un morceau. » L'huile que les Douala vendent sur la côte 200 marks aux Européens, ils l'obtiennent pour 40 marks auprès des commerçants balong, et ces derniers payent pour cela 10 à 20 marks à Kimendi⁴⁹¹. Autenrieth⁴⁹² rapporte également⁴⁹³ qu'une quantité d'huile, qui vient du peuple bakossi et pour laquelle on paie 8 marks sur la côte, est échangée sur le lieu de production contre un pagnon valant un mark. Le commerce lui-même se fait de la façon suivante. Le premier intermédiaire va chez le producteur, et lui achète le produit. N'ayant pas les moyens d'en payer le prix tout de suite, il donne en gage au commerçant ses femmes ou ses enfants. Après avoir vendu le produit au deuxième intermédiaire et en avoir reçu le prix, il retourne chez le producteur pour récupérer son gage. En attendant, le produit est transféré d'un intermédiaire à l'autre. En règle générale, même parmi ceux-ci, le prix total n'est pas payé tout de suite, mais un acompte est d'abord effectué. Et il arrive donc que le dénouement final de l'affaire prenne parfois beaucoup de temps. La description vivante par Zenker⁴⁹⁴ du commerce de l'ivoire chez les Yaoundé permettra de donner une vision correcte de ces réalités. « L'intermédiaire sur la côte ne paie

486 Hoesemann, p. 176.

487 Note du traducteur – Il s'agit d'Alfred Marche (1844-1898), envoyé en 1875 au Gabon pour accompagner en tant que naturaliste Pierre Savorgnan de Brazza dans sa mission d'exploration de l'Ogooué.

488 B.d.I.S.d.G. 1877, p. 398. On peut voir à quel point le monopole commercial intermédiaire est devenu une seconde nature pour les indigènes, dans le fait qu'ils ont une façon particulière de l'exprimer. Ainsi d'après Zintgraff (p. 44), chaque intermédiaire de la région côtière prétend que son homologue de l'intérieur « lui appartient », qu'il est son « esclave », ce qui signifie, qu'il n'est autorisé à commercer qu'avec lui et ne doit pas le court-circuiter.

489 Hutter, p. 268.

490 Note du traducteur :

- Un morceau de caoutchouc était fait de 2 carrés superposés de 25 billes de caoutchouc d'environ 1 cm de diamètre (Hutter, p. 58).

- Nous avons traduit « *Faden Zeug* » (terme désignant alors une marchandise utilisée pour le troc, mot à mot « truc en fil ») par coupon de tissu. Il semble que ce terme désignait un coupon de tissu suffisant pour un pagnon.

491 Schwarz, p. 315.

492 Note du traducteur – Friedrich Autenrieth (1862-1920) était un missionnaire de la mission de Bâle.

493 M.D.S. VIII, p. 84.

494 Zenker, p. 65.

jamais au Yaoundé le prix plein d'une défense, mais verse d'abord un acompte, puis reste souvent avec lui pendant des mois comme invité. Le Yaoundé va maintenant voir l'un de ses contacts d'affaires basés dans l'est ou le nord-est chez les Ntoni, lui donne en gage une femme ou un de ses enfants en échange d'une défense et apporte ensuite la défense à son village. Selon la taille de la défense, il reçoit un acompte composé d'une toile, d'un baril de poudre, de deux à trois coupons de tissu, d'une cuvette en laiton, de quelques tiges de laiton et de divers petits objets. Le commerçant se rend dans son pays d'origine et indique au Yaoundé le moment, en général après quelques mois, où il pourra venir chercher le reste de ses marchandises. Au jour donné ou même avant, notre Yaoundé se met en marche, accompagné d'une partie de sa famille, avec un mouton, une chèvre, etc. pour aller chercher ses richesses. Arrivé chez le commerçant, il est accueilli apparemment avec beaucoup de joie, mais il est retenu avec des excuses en matière de paiement, et vit alors quelque temps aux frais du commerçant. S'il trouve le temps trop long, il reçoit alors après divers rappels encore quelques marchandises, ou un ou plusieurs fusils, et prend le chemin du retour. Des tirs et le chant des femmes annoncent l'événement au voisinage. Il se rend après plusieurs jours chez le propriétaire original de la défense, lui paye le prix initialement convenu, et libère sa femme ou son enfant ; mais parfois il les laisse en gage encore pendant quelque temps, et fait une autre transaction avec les marchandises qu'il vient d'acquérir. » On peut voir d'après cette description que les indigènes n'ont pas la notion du temps. La conclusion d'une seule affaire peut demander de nombreux mois, et ce n'est pas rare qu'elle demande une année entière.

En raison des relations pas toujours complètement amicales entre tribus, il est souvent osé pour un individu de se rendre avec de coûteux trésors chez les tribus voisines. Les commerçants se rassemblent alors en groupe, pour se rendre à un moment donné chez leurs voisins, à l'occasion d'un voyage commercial commun. « Dans les derniers jours de novembre ou au commencement de décembre » dit Compiègne⁴⁹⁵, « tous les ans, un grand nombre de Gallois et d'Inengas, sous la conduite de leurs rois respectifs, remontent très haut l'Ogooué pour acheter à des peuplades lointaines le caoutchouc, l'ivoire et les esclaves. » On pourrait voir là les débuts d'un commerce en caravane. Mais le monopole commercial intermédiaire ne le permet pas. Car ces voyages ne vont pas plus loin que les tribus voisines. Dans ces conditions on ne peut guère parler d'un commerce en caravane, comme celui pratiqué par le peuple haoussa parmi les nègres soudanais. Peut-être qu'avec la suppression du monopole le commerce en caravane se développera progressivement. On ne trouve que peu de signes de cette évolution.

Le monopole commercial intermédiaire a pu être longtemps vu comme un phénomène général et typique chez ces peuples. La possibilité de maintenir le monopole commercial intermédiaire dépendait pour chaque tribu du pouvoir qu'elle avait d'empêcher les contacts directs entre les tribus qu'elle séparait. Si par contre elle ne pouvait se protéger contre les incursions de l'extérieur, son statut d'intermédiaire disparaissait peu à peu. Mais ce danger la menaçait de deux côtés, d'un côté par les tribus habitant plus à l'intérieur, de l'autre par les marchands établis sur la côte. Mansfeld dit à propos du commerce dans le district d'Ossidinge : « Au début les Ekoï jouaient pour le site côtier de Calabar à peu près le même rôle que celui des Douala sur côte camerounaise. Ils ont acheté les produits et les ont apportés à Calabar, tant qu'ils ont su empêcher les Keaka d'accéder à la côte. Ce commerce intermédiaire a rapporté beaucoup d'argent aux Ekoï, mais cela n'a pas duré, car les

495 Compiègne, p. 151.

marchands de Calabar déjà cités ne se laissèrent pas arrêter par les Ekoï et parvinrent jusqu'à l'Anjang sur la rive droite de la Cross River. » D'un autre côté des tribus guerrières ont de leur côté réussi pénétrer le territoire des intermédiaires pour rejoindre la côte. En effet les migrations de nombreuses tribus ont en grande partie pour but de contourner le monopole commercial intermédiaire. « Leur aspiration » dit Pauli⁴⁹⁶ « au sujet des migrations des Fan, est de commercer directement avec les blancs, sans devoir passer par l'intermédiaire d'autres tribus noires⁴⁹⁷. » De la même façon pour Mansfeld⁴⁹⁸ et Zintgraff⁴⁹⁹, les migrations fréquentes des autres tribus sont dues à la même raison.

Avec l'annexion de la colonie par le gouvernement allemand et la soumission progressive des tribus guerrières, les marchands blancs eurent la possibilité de pénétrer de plus en plus à l'intérieur de la colonie. Auparavant les marchands européens s'établissaient sur la côte et devaient se satisfaire, de ce que les produits leur parviennent de l'intérieur par de multiples intermédiaires, ce qui les renchérisait considérablement. En créant leurs propres factoreries à l'intérieur, ils purent rentrer en contact commercial direct avec les producteurs, ou du moins réduire le nombre d'intermédiaires commerciaux. Par exemple une firme allemande ne traitait directement autrefois à Petit-Batanga, sur la côte, qu'avec des Batanga ; ceux-ci obtenaient les produits auprès des Jasuku, qui de leur part les obtenaient des Bakoko. En établissant une factorerie en pays bakoko, la firme réussit à évincer deux intermédiaires, par les mains desquelles les produits devaient passer auparavant⁵⁰⁰. On peut supposer sans se tromper, que la situation changera considérablement au cours du temps, puisqu'elle a déjà changé en partie. Il ne faut pas cependant surestimer la vitesse de cette évolution. Car même là où les tribus de l'intérieur ont réussi à arriver jusqu'à la côte, les tribus pratiquant le commerce intermédiaire depuis longtemps n'ont pas tout à fait cessé, de jouer le rôle d'intermédiaire⁵⁰¹. D'autre part il n'y a pas toujours un avantage pour les marchands blancs à créer des factoreries à l'intérieur, car les coûts de transport sont très élevés en raison des mauvaises conditions de circulation, de sorte que parfois ils préfèrent recourir aux intermédiaires⁵⁰².

Le commerce effectué sur la côte entre indigènes et Européens est depuis toujours un commerce d'avance ou de confiance. Le commerçant indigène reçoit de l'Européen une quantité de marchandises européennes, qu'il rembourse peu à peu avec des produits indigènes⁵⁰³. Un crédit plus important s'appelle chez les Douala *trust*⁵⁰⁴, un plus petit *smallbook* (petit carnet). Si maintenant l'indigène veut rembourser sa dette, il réclame pour

496 Note du traducteur - Le médecin et zoologue Traugott Pauli (1856–1931) accompagna en 1884 l'explorateur et médecin suisse Carl Passavant dans son voyage sur l'Ogooué.

497 Globus 1887, II, p. 44.

498 Mansfeld, p. 129.

499 Zintgraff, M.D.S. I, p. 191.

500 Schkopp, D.K.Z. 1903, p. 383.

501 Lenz, p. 86.

502 Klein, D.K.Z. 1901, p. 290; Buthut, B.z.K XI, p. 599.

503 Zöller III, p. 127; Bouët-Willamez, pp. 156-157; Mizon, B.d.I.S-d.G.d., Paris, 1890, p. 536 ; Buchner : « Le marchand, qu'il soit roi ou chef, ou esclave sorti du rang, reçoit des marchandises à crédit du marchand européen, qu'il rembourse peu à peu avec des produits » (p. 98).

504 Note du traducteur - *Trust* se traduit habituellement par confiance, mais désigne aussi en matière économique le trust « façon de confier à un tiers des biens pour qu'il en assure la gestion selon des conditions données », selon le droit anglais (common law). *Trust* décrit ici un arrangement spécifique pour lequel nous ne chercherons pas d'équivalent en français, de la même façon que David Chasin n'en a pas cherché en allemand.

ce remboursement un cadeau nommé *dash* (petite quantité). Il est facile de se représenter que tout cela rend les affaires très fastidieuses pour les Européens, et présente même parfois des inconvénients⁵⁰⁵.

Buchner explique la genèse du commerce par *trust* de la façon suivante : « Depuis toujours il est habituel dans le commerce africain, que le marchand, dès son arrivée, fasse au roi ou au chef, avec lequel il veut faire affaire, un important cadeau en marchandises européennes, qui lui sera retourné sous forme d'un cadeau d'hôte correspondant. C'est vraisemblablement l'origine du système du *trust*, qui règne partout en Afrique de l'Ouest, centrale et de l'Est. Le cadeau d'arrivée et les cadeaux suivants d'encouragement constituent peu à peu toute l'avance, et en même temps ce terme s'est divisé en ses sous-termes, qui jouent aujourd'hui leur rôle inconfortable, comme *dash* et *smallbook*. » L'explication d'Asmis⁵⁰⁶ me semble plus convaincante, qui remonte au début du commerce, quand les firmes européennes n'étaient pas encore établies en Afrique et n'envoyaient que de temps en temps des navires chargés vers l'Afrique, qui retournaient à leur port d'attache dès que le chargement avait été échangé contre des produits indigènes⁵⁰⁷. Il dit plus loin : « Si un capitaine avait un plein chargement de produits indigènes, sans avoir utilisé toutes ses marchandises de troc, il laissait alors le reliquat au chef, avec la consigne de l'échanger jusqu'à son retour avec de l'huile de palme et de l'ivoire auprès des tribus voisines. Il lui laissait les marchandises à crédit, sans prendre de garantie particulière. C'était le début du système du *trust*. » Pour bien comprendre le système du *trust*, et pourquoi il est si pratiqué, il ne faut pas oublier qu'il est étroitement lié au commerce intermédiaire. Les marchands européens n'étaient en contact direct qu'avec les tribus côtières, qui n'étaient pas les principaux fournisseurs. Ils devaient se procurer la plupart des marchandises auprès des producteurs ou du prochain intermédiaire. Pour conclure l'échange ou pour au moins pouvoir payer un acompte sur les produits à livrer, ils devaient être pourvus en marchandises en provenance des bateaux européens ou des factoreries, contre lesquelles ils ne pouvaient pas échanger au début des produits indigènes, ou alors en quantité très limitée.

Le système du *trust* a certains inconvénients pour les Européens. « Il n'arrivera jamais, et c'est une caractéristique essentielle du commerce par *trust*, que le commerçant s'acquitte du montant de sa dette en une seule fois, ou même qu'il livre tout jusqu'à ce qu'il ait fait honneur à ses engagements, et que le *trust* soit dissous. Ce serait tout à fait contraire à son intention. Au contraire, chaque fois qu'il apporte une livraison partielle, il exigera de nouvelles marchandises, et ne manquera jamais de prétexte pour cela. Car il veut rester dans une dette perpétuelle avec le blanc, ce qui signifie en même temps que le blanc dépend de lui⁵⁰⁸. Malgré les inconvénients pour les Européens le commerce par *trust* ne pourra disparaître que progressivement ; la restriction du commerce intermédiaire et la pénétration des commerçants plus loin vers l'intérieur y contribueront particulièrement. Sa suppression soudaine occasionnerait de grandes pertes pour les marchands ; c'est pour cette raison que

505 Buchner, p. 102.

506 Note du traducteur - Rudolf Albert August Wilhelm Asmis (1879-1945), docteur en droit et en philosophie, fit carrière dans l'administration coloniale puis dans la diplomatie.

507 M.D.S. XX, p. 86.

508 Buthut, B.z.K. XI, p. 587.

les tentatives du gouvernement, de le supprimer complètement à l'avenir, ont échoué face à leur résistance⁵⁰⁹.

Il faudrait encore mentionner une particularité du commerce entre les tribus côtières et les Européens. C'était, et de nos jours c'est encore principalement, un commerce de troc⁵¹⁰. Mais au cours du temps est apparue une unité de valeur virtuelle, qui sans avoir aucune valeur effective, permet cependant la conclusion des affaires. Chez les Douala c'est le *kru*. Un *kru* était autrefois égal à 4 *kegs*⁵¹¹, à 8 *piggins* et à 20 *bars*⁵¹². Les *bars* étaient de petites tiges de fer, qui étaient déjà utilisées de la même façon chez les Yaoundé et les Ngoumba, et ont complètement disparu de la circulation chez les Douala. *Piggin* signifie un petit, *keg* un plus grand baril de poudre ou d'eau-de-vie. Donc si l'indigène avait reçu pour ses produits 5 *kru*, il recevait réellement 20 grands ou 40 petits barils de poudre ou d'eau-de-vie. De nos jours, le *kru* a perdu depuis longtemps cette signification stricte. Il est défini par Zöllner comme « La quantité d'une marchandise européenne, au moyen de laquelle on peut se procurer une quantité donnée (de valeur une livre sterling) des principaux produits du pays⁵¹³. » On peut voir comment cette transformation s'est opérée à partir de la description qu'à donnée Hutter de l'unité de valeur en usage au Congo, l'*espignada*⁵¹⁴ (fusil)⁵¹⁵. A l'origine, cela ne voulait dire ni plus ni moins que fusil. Si un homme voulait 10 fusils pour un objet, et que l'affaire se faisait, il recevait alors dix fusils. Mais il arriva bientôt le cas, que la fois suivante le vendeur ne veuille plus pour la même marchandise dix fusils, mais cinq fusils seulement, tandis qu'il échangeait les cinq fusils restants contre d'autres marchandises. On se mit d'accord en marchandant, sur quelle ou combien on pouvait donner et recevoir d'autres marchandises pour une *espignada*. Le fusil était ainsi devenu une unité de valeur. Peu à peu la signification propre du mot passa tout à fait au second plan, et l'on parle maintenant de deux *espignadas* de sel, d'une *espignada* d'eau-de-vie, etc. »

Chez les peuples côtiers habitant plus au sud, le dollar américain ou la pièce de cinq francs jouent le même rôle que le *kru* chez les Douala⁵¹⁶.

509 Asmis, M.D.S. XX, p. 89.

510 « Plus récemment, la monnaie allemande a également été utilisée par les Douala, mais elle n'a pas encore d'importance pour le commerce » (Asmis, p. 89).

511 Note du traducteur - Le terme anglais *keg* signifie baril.

512 Note du traducteur - Le terme anglais *bar* signifie barre.

513 Zöllner III, p. 125.

514 Note du traducteur - *Espignada* est l'altération d'*espignarda*, qui signifie fusil en portugais.

515 Hutter, pp. 54-55.

516 Zöllner IV, p. 46.

Conclusion

Dans ce qui précède, nous avons examiné la situation économique des nègres bantous du Cameroun dans ses particularités. Nous avons aussi décrit les fondements politiques et sociaux de leur économie. Et maintenant, nous voulons essayer de décrire brièvement cette économie.

Si la population bantoue du Cameroun n'avait formé qu'une seule grande tribu, manifestant les mêmes phénomènes politiques et économiques dans toutes ses parties, ce serait facile d'en donner une représentation générale. Mais nous savons, que la population se divise en un grand nombre de tribus et de sous-tribus, où les situations politiques comme économiques se présentent parfois différemment. Malgré tout on peut dégager dans beaucoup de tribus des traits communs, qui peuvent être considérés comme plus ou moins typiques.

Quelle est parmi ces peuples l'unité économique, qui organise les différentes activités économiques et les fait aller dans une certaine direction ? Est-ce, comme parmi beaucoup de peuples primitifs, l'association clanique dont le chef, en vertu de son pouvoir illimité, est responsable de la formation uniforme de la vie économique du clan ? Nous devons y apporter une réponse négative. Car parmi ces peuples se sont déjà distinguées peu à peu un certain nombre de familles plus réduites, qui ont acquis une autonomie économique. Les frontières étroites de ces familles se sont considérablement élargies par la polygamie et l'esclavage. D'un point de vue économique cette famille forme une entité fermée vis-à-vis de l'extérieur. C'est un ménage clos. En règle générale le producteur est aussi le consommateur, ce qui signifie que la famille fabrique tout ce dont elle se sert pour la satisfaction de ses besoins indispensables. Un échange entre les familles d'un seul et même village n'a lieu qu'épisodiquement dans la plupart des tribus. Et toute la tribu, plus encore tout le village, forme un conglomérat de nombreuses unités économiques tout à fait similaires. Une seule activité économique s'est séparée du reste pour devenir dans une certaine mesure autonome. C'est celle d'extraction et de transformation du fer, qui ne se fait pas dans toutes les unités économiques, mais a été confiée à certaines personnes ou familles. L'uniformité de l'image qu'offre un village ou une tribu du point de vue économique est aussi peu perturbée par la répartition des tâches entre les deux sexes. Dans la production alimentaire, le travail des champs est presque exclusivement du ressort du sexe féminin, tandis que la chasse est presque entièrement aux mains du sexe masculin. Les frontières ne se laissent pas dessiner aussi nettement pour l'artisanat. Certaines activités sont il est vrai presque exclusivement réalisées par un sexe, d'autres au contraire par les deux en même temps.

Si on doit venir à bout de tâches économiques difficiles, qui dépassent les forces d'une seule famille, on cherche à y remédier par le travail en commun de plusieurs ou toutes les familles dans le cadre d'un groupe de travail. Lorsque le but recherché est atteint, le groupe de travail est dissous ; ce n'est qu'un groupe de travail temporaire.

Les tribus et les localités ne forment pas entre elles une masse économique indifférenciée. Car de nombreuses tribus et localités reçoivent une empreinte caractéristique

suite à l'apparition d'un artisanat de la tribu ou de la localité. Tandis que divers artisanats locaux et tribaux se développent grâce aux conditions naturelles, une différenciation économique toujours grandissante s'accomplit dans ces tribus. Les artisanats tribaux établissent des communications entre les tribus. Chez de nombreuses tribus on ne crée pas encore d'installations permanentes qui faciliteraient l'échange mutuel de produits. La communication est établie temporairement lorsqu'un besoin apparaît, et cesse quand il est satisfait. D'autres tribus ont déjà créé un marché commun, où elles se retrouvent régulièrement, pour s'échanger mutuellement leurs surplus. En raison des relations politiques souvent hostiles entre les tribus, ces marchés ne se trouvent pas dans les villages mais sur un quelconque espace ouvert, parfois très éloigné des lieux d'habitation permanents.

L'échange est en général immédiat, c'est-à-dire que les deux personnes intervenant dans l'échange sont aussi les producteurs des objets qu'elles proposent. Parfois se développe un substitut monétaire, qui fonctionne également comme moyen d'échange ; mais on ne lui accorde pas plus d'importance.

Le commerce est presque entièrement un commerce européen, ce qui signifie que l'impulsion et la direction sont données par les Européens. L'essence du commerce est le monopole commercial intermédiaire, qui consiste en ce que la tribu a un monopole de fait, pour commercer avec les tribus voisines. En raison de l'aspiration des tribus de l'intérieur à rentrer en contact immédiat avec les blancs, et de la pénétration toujours plus lointaine des commerçants européens vers l'intérieur, le monopole commercial intermédiaire sera progressivement éliminé.

Le commerce entre les Européens et les indigènes est un commerce par avance, ou commerce de *trust* : les indigènes reçoivent des marchandises européennes, qu'ils remboursent peu à peu avec des produits locaux. C'est un commerce de troc, mais une unité de valeur virtuelle, qui a été créée à partir d'une marchandise de troc réelle, sert d'intermédiaire dans la conclusion de la transaction.

Voici une représentation résumée de l'économie des peuples bantous du Cameroun. On en déduit facilement, combien elle est loin d'une économie nationale au sens moderne du terme. Malgré cela les conditions économiques chez ces indigènes forment toute une série de degrés, dont les plus extrêmes démontrent une différence marquée.

Ces différences s'estomperont à l'avenir, car le développement économique de ces peuples sera davantage soumis à des influences extérieures que cela n'a été le cas auparavant. Cette influence s'exprimait indirectement au travers du commerce jusqu'à récemment, elle deviendra tout à fait directe avec l'administration allemande de la colonie. La représentation de l'économie des peuples bantous du Cameroun, devrait donc changer en peu de temps de manière significative.